Tome XVI. N° 23 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Mars 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Du roman rustique au roman mystique [1]

I

Un romancier, mûri par l'âge et le succès, philosophe à ses heures, mais nullement spécialiste ni obsédé de sciences philosophiques, est devenu, aux champs et à peindre l'homme des champs, un écrivain mystique. Il passait pour un descriptif. Il voyait des yeux de la tête, disait-on. Il semble résolu à ne voir désormais que des yeux de l'âme... Cependant, par ses goûts, par les tendances générales de son esprit, M. Émile Pouvillon est aussi éloigné que possible des gestes de la Rose-Croix esthétique. Carlos Schwabe l'ennuierait. Il n'a que de l'indifférence pour nos petites religions de Paris et leurs divers mystiques de bouge et de boudoir. Le sens et le goût des mystères lui sont venus en plein Quercy au milieu des paysans.

(1) Ces pages de M. Charles Maurras qui seront réunies dans ses *Œuvres complètes* ont paru pour la première fois, il y a trente ans, dans un périodique devenu aujourd'hui absolument introuvable. L'auteur les avait complètement oubliées lorsqu'elles furent retrouvées dans les papiers d'Émile Pouvillon.

Il excellait si bien à peindre ces gens sur nature qu'on le suppliait de passer à d'autres sujets ; M. Jules Lemaître se fit, il y a longtemps, l'interprète de ce souhait (1). Mais toute la grâce maligne de l'auteur de *Myrrha* et de *Sérénus* ne put fléchir à cet égard l'auteur de *Césette.* Non seulement aucune raillerie ni prière ne put détacher M. Pouvillon des « provinces latines » où M. Lemaître regrettait qu'il se cantonnât, mais encore, de l'*Innocent* à *Jean-de-Jeanne,* de *Jean-de-Jeanne* à *Chante-Pleure* et aux *Antibel,* tous les traits de la rusticité quercynole se firent plus marqués et plus approfondis : ce champ borné, pierreux, sauvage, M. Pouvillon le labourait chaque année avec plus de zèle et d'amour, plus d'exactitude dans le dessin, de profondeur et de vigueur dans l'intelligence.

Et quand, *Bernadette* parue, le Pouvillon admis dans le ciel des mystiques s'est révélé à nous, M. Jules Lemaître ne s'y est pas trompé. Il a sur-le-champ reconnu en Bernadette une vraie sœur de Césette, de la Bernade et de Judille. Ame simple et farouche, âme close, elle a le parfum des maigres fleurs du coin de terre aimé de M. Pouvillon. Si elle n'est pas tout à fait compatriote des petites Quercynoles, elle est de langue d'oc (2) comme elles, d'un pays de rudes montagnes. L' « Autre vie » qui s'épanche à Lourdes reste encore la vie du pays gascon ; le paradis y est cette « Vallée heureuse où reposent dans la paix du Seigneur les bergers défunts du Lavedan et de la Bigorre. » Une théologie toute locale fait le fond de la religion de Bernadette. L'universel qui s'y ajoute en est tiré et dérivé presque directement.

Le trait est essentiel. Rien ne diffère autant du vague mysticisme international auquel nos Parisiens nous ont accoutumés. Nos théurges, nos mystagogues, qu'ils soient peintres ou poètes, s'en vont à la vie éternelle par satiété et dégoût de la vie éphémère qu'ils mènent au milieu de nous. Le cas de M. Pouvillon est l'inverse ; il n'a dépassé notre monde qu'en abondant de mieux en mieux dans la patiente étude quotidienne du petit coin du monde qui

(1) *Revue Bleue* du 2 mai 1885.

(2) Sait-on qu'elle entendit la Vierge lui adresser la parole en dialecte bigourdan? Les mots exacts de l'apparition étaient ceux-ci : *Soui l'imaculade Councepciou.* M. Henri Lasserre n'en dit rien. Lorsqu'il rappelait ce fait certain, le bon Roumanille ne manquait jamais d'ajouter : « Et voilà pour les religieuses qui s'imaginent qu'on ne parle que français en Paradis ! »

l'environnait ; il a trouvé la vie éternelle comme au fond et au bout de la vie éphémère. Son cas est-il unique? Ou la route qu'il a choisie est-elle plus ouverte et moins « miraculeuse » qu'il ne semble au premier regard?

II

Pour en bien décider, il faudrait d'abord nous entendre. Il n'y a guère d'équivoque sur le sens exact que présentent ces mots de rustique et de rusticité. Que n'en est-il de même de mystique et de mysticisme ! Mais ces mots ont perdu leur sens, depuis que tous les romantiques en ont fait une si furieuse dépense. On en trouverait malaisément la définition dans un dictionnaire. Mystique est devenu, à tort et à travers, le vague synonyme de poète lyrique, d'idéaliste et peut-être, que sais-je? d'exalté, d'exaltant ou parfois de « sentimental ». Je tâcherai de me tenir à l'étymologie. Je ne croirai point qu'un savant devienne mystique dès l'instant qu'il s'échauffe d'enthousiasme ou bien qu'il se met en colère *(le Docteur Pascal)*, ni une jeune fille dès qu'elle se maigrit à considérer les étoiles *(le Rêve)*, ni un lanceur de bombes pour peu qu'il coordonne quelques moitiés d'idées avant de jeter son engin. Tout le monde a traité de mystiques Ravachol et Caserio ; c'était mésuser de la langue française. Fanatique et mystique ne sont point synonymes. Être ému et mystique sont deux états distincts. Le Souvarine de *Germinal* est un doctrinaire enragé ; ce n'est pas un mystique.

Et, bien que mon sujet me soit fourni par *Bernadette*, j'éviterai de me borner à une acception trop strictement chrétienne. Non pas que l'acception ait la moindre inexactitude. Le mysticisme peut bien être « la doctrine du commerce direct de notre âme avec Dieu », mais comment serait-il cela essentiellement s'il existe des doctrines mystiques à l'usage des panthéistes, des païens et des athées eux-mêmes? Qu'il y ait une mystique accessible à des esprits agnostiques et positifs, cela paraît assez par l'exemple inattaquable d'Auguste Comte. Gœrres, dont quelques pages nous donnent le vertige, reconnaît bien lui-même, à côté de la *diabolique* et de la *divine*, une Mystique *naturelle*. Et

il n'en faut pas davantage pour ouvrir la Mystique à la foule des mécréants.

Suivons donc simplement la définition des anciens. Les mystiques sont les esprits initiés aux grands ressorts cachés de l'ordre naturel ou surnaturel. Il semble qu'en ce sens le premier observateur venu soit, à quelque degré, un myste. Et rien, après tout, n'est plus sûr. Toutefois, il est des degrés dans le mysticisme, et l'on peut se soustraire plus ou moins à la duperie du théâtre apparent des choses ; l'on peut s'acharner plus ou moins à réduire et simplifier. Le fruit de ces réductions, c'est l'initiation, superficielle ou profonde, à quelques-uns des obscurs éléments de tout.

Nous avons peu d'initiés. Quarante années d'art romantique, suivies de trente ans d'un réalisme inintelligent, ont épaissi autour de nous la muraille liquide des phénomènes, qui nous sépare des principes. Ce qu'on veut bien nommer l'élégance des arts modernes (ou leur insuffisance, ou leur frivolité) n'est fait que de leur négligence à l'endroit des premiers principes. Et cette négligence est presque devenue un besoin impérieux dans le public, chez les favoris du public un corps de doctrine esthétique.

De quoi, par exemple, se plaint M. Edmond de Goncourt visitant des œuvres classiques? De trouver l'homme sous les hommes dans l'*Iliade*, les passions sous les traits des individus passionnés dans les tragédies de Racine, enfin (comme l'indiquait déjà Taine) la charpente de l'ossature terrestre sous les accidents des campagnes de Poussin. Cette vérité, trop profonde pour un notateur d'attitudes et de costumes, c'est, au fond, la mysticité. Poussin, Racine, Homère sont des mystiques par rapport à M. de Goncourt. Ils sont, d'ailleurs, bien autre chose. Et M. de Goncourt est lui-même un mystique par rapport à tel de ses imitateurs, plus dépourvu encore qu'il n'a pu l'être de clairvoyance et de réflexion. On sera toujours le mystique de quelqu'un.

Cependant le mysticisme proprement dit pourrait se définir une sorte de quintessence du spiritualisme. Montrer les âmes des personnes et des choses, c'est le propre de la spiritualité en art. La mysticité nous traduit l'âme commune de ces âmes, les lois, les points d'identité de ces substances distinctes, leur plus simple structure initiale, leurs matériaux primitifs.

Et nous distinguerons pareillement le mysticisme d'avec l'idéalisme pur. (Si scolaires que puissent sembler ces discussions, elles ont l'avantage de préciser le sens des mots.) Un idéaliste s'attache à ce que l'idée et la vie participent l'une de l'autre ; de son mieux, il les lie ensemble ; il rédige des fables, des romans moraux, des drames à thèse, des histoires philosophiques. Il fait *Candide* ou *Télémaque.* Mais ce sont des idées qu'il tâche d'incarner. Il procède pour ainsi dire *a priori*, et lui-même s'en doute un peu. Le mystique, au contraire, a la conviction, qui peut d'ailleurs être entièrement illusoire, de n'inventer point ses idées, mais de les recevoir de la vie, de les y percevoir et de les retirer de la gangue du monde : ce sont toujours, à son avis, des idées essentielles, constructives et constitutives de l'univers, en bref celles-là mêmes que Gœthe et Platon appellent les Mères. Positive ou métaphysique, il a la tête d'un croyant, et il n'est jamais dilettante.

De là, cette émotion dont on a fait toute l'essence du mystique et qui n'est qu'un trait de son caractère. « C'est à regret que je te révèle ce mystère sublime... Il y a des déesses augustes qui siègent dans la solitude ; autour d'elles point de lieu, encore moins de temps : *le trouble vous saisit lorsqu'on parle d'elles.* Ce sont les Mères. » Ainsi dit Méphistophelès dans la scène fameuse. Le Faust s'écrie : « Les Mères ! » Et, comme il lui est demandé : « Est-ce que tu trembles? » — Les Mères ! les Mères ! cela résonne d'une façon étrange. » Pascal nous avait déjà dit quelle vive terreur, quel trouble saisit l'être et le désorganise lorsqu'il vient à songer de quoi il est fait et de quoi sont faites les choses. Le vulgaire ne pénètre point de sang-froid dans les retraites où sont assises les idées-mères de la vie et de la pensée.

Mais il se peut aussi que ce frémissement découvre dans son fond quelque chose de maladif. On nomme aujourd'hui religieux les esprits qui s'ouvrent le plus volontiers à certains émois tout nerveux. Observez que ce sont les mêmes esprits, un peu incultes ou enfants, que déconcertent et abusent trop aisément les moindres petits faits de la vie normale. Tels, quelquefois, les personnages de M. Maeterlinck. Nous les voyons désorientés, incertains et pénétrés d'une inquiétude qui n'est pas dénuée de poésie à cause de la nuit qui vient, d'un bruit soudain qui se produit, ou

d'une coïncidence un peu singulière dans le concours des choses. Cela n'est pas d'un bel exemplaire d'humanité. Tacite démontait les ressorts puérils de la religion des Germains et ajoutait avec le dédain, mêlé de respect, d'une intelligence supérieure : *Arcanus hinc terror, sanctaque ignorantia.* Ne confondons pas l'émotion issue d'ignorances grossières ou de la faiblesse d'esprit avec les religieux sentiments qui naissent en nous dans la présence ou dans le voisinage d'un principe dont nous approchons le mystère.

Dans les têtes bien faites, et tout au moins chez les races supérieures, cette religion du mystère peut et doit même être sereine. La gravité, le recueillement, la piété suffisent au vrai myste. C'était la paix, dit-on qu'emportaient d'Eleusis les contemporains de Socrate. On leur donnait à contempler quelques règles fondamentales de la nature et ils sortaient en rendant grâce à qui renouvelait cette provision de sagesse.

Mais, qu'elle soit sereine ou toute chancelante de surprise et d'effroi, la philosophie d'un mystique doit résulter d'un sentiment réaliste des choses ; nous en sommes tombés d'accord et il est facile de nous en assurer par des faits. Ni la logique ni la fertilité d'imagination, ni assurément la vivacité de la vue ne manquent à M. Zola. Les idées où il aime à faire quelquefois converger ses images ont du luxe, de la force et de la grandeur ; mais ce sont, la plupart du temps, de simples fantaisies de peintre ; il les a machinées, formées de toutes pièces. Les synthèses qu'il nomme quelquefois et bien justement des *symphonies* sont des « synthèses subjectives » et j'entends subjectives non point certes à l'humanité mais au genre de rêverie qui est le plus personnel à M. Zola. Elles sont aussi arbitraires que les pensées dont le Vicaire Savoyard salue le lever du soleil ou celles dont Manfred apostrophe les monts. Avec Jean-Jacques, avec Wagner, avec Byron et tous les bons lecteurs de Fichte, qui décorent trés consciemment de leurs rêveries des fantômes mythologiques, M. Zola verse son moi sur la nature ; ce n'est pas elle qu'il veut entendre : encore qu'il l'affirme, nous ne l'en croyons pas.

Et, pour montrer le cas inverse, Maurice de Guérin dans *le Centaure*, Alfred de Vigny dans *la Maison du Berger*, n'atteignaient à ce genre de mysticité, qui est vraie et puis-

sante, qu'en se délivrant du procédé romantique. Enfuis au désert comme Manfred et le Vicaire de Rousseau, ils n'ont point essayé de le peupler de vains caprices : c'est eux-mêmes qu'ils y cherchaient et, tels que le Solitaire de La Fontaine, c'est eux qu'ils y ont découverts. Loin de se disperser, ils se sont recueillis dans une longue et scrupuleuse observation, une ample expérience des réalités de leur âme. Ces réalités intérieures les passionnaient ; c'est d'elles, c'est d'un point ferme de la nature, qu'ils descendaient jusqu'à ces vérités cachées où les rejoint par un chemin tout différent, par le chemin du réalisme extérieur et descriptif, M. Émile Pouvillon.

Pouvillon est assurément tout le contraire d'un ermite. Il ne pratique point le culte du moi. Il n'est pas mythologue. Ni nymphe, ni centaure, ni faune, ni fée ne se mêlent à ses belles histoires de notre temps. Des paysans ; c'est le monde où se plaît ce mystique. Il a fui d'une haine égale les villes et la solitude. Ses vrais champs, ce sont les « cultures ». Son genre de roman rustique, il l'exerce au village ou tout au plus dans les gros bourgs ou dans les fermes écartées : ces deux extrémités de la civilisation campagnarde sont les termes de son domaine. Rarement, on le voit tirer à part et méditer ou rêver pour son propre compte. Marchés et pâturages, labours et noces villageoises, c'est en gravant les traits de cette vie commune qu'il a mis à nu quelques-unes des causes qui travaillent obscurément aux racines de la vie humaine et sans doute de toute vie.

III

Il s'en tenait encore aux feuilles et à l'écorce dans le premier recueil des *Nouvelles réalistes :* mais dans *Césette* on pouvait voir et admirer avec quelle aisance ce romancier rustique allait au cœur des choses. Preuve sans doute d'un talent vigoureux et déjà mûri. Preuve peut-être aussi, j'en risque l'hypothèse, que si, partout, les choses ont un fond dont il est permis de saisir quelques points, ce fond se trouve à la campagne, plus accessible et moins éloigné des surfaces.

Personne ne me fera dire que la vie de campagne est simple, car nulle vie n'est simple, sinon peut-êre en rêve et dans une demi-douzaine des chefs-d'œuvre de l'art. Du

moins, aux champs, les complexités courantes paraissent assez bien démêlables et saisissables à l'œil nu. Elles n'imposent point des études trop variées ; leur sens lisible est presque à fleur de terre et à fleur d'âme.

L'homme y connaît, et par une expérience directe, d'où lui viennent le pain et la viande dont il se nourrit, la laine dont il s'habille. Un manteau lui représente une brebis qu'il a vu tondre. Il sait à quoi servent ses peines quotidiennes, il connaît pour l'avoir senti quel cercle de besoins et de désirs met en mouvement ses travaux.

Les étoiles, le vent, les saisons ont chez lui des noms domestiques, des usages pratiques, des vertus immédiates. Le bourgeois parisien de François Coppée, qui dit sur le pont des Saints-Pères : « Le ciel est rouge, il fera vent demain » est une façon de poète, de savant ou de dilettante en ces matières de météorologie. Et son mot est un mot de luxe ; c'est un mot de badaud, de curieux désintéressé qu'il prononce là, et il pourrait ne point le dire. Ce mot ne lui est inspiré d'aucune grande nécessité de sa vie. Rien n'est plus naturel, au contraire, que l'émotion et la surprise de Césette, lorsqu'elle a émigré à quelques lieues de la ferme natale, devant le spectacle d'un soleil qui se couche parmi les chênes « au lieu de mourir au bout du pré comme il faisait chaque soir aux Amarines ». Le soleil de Césette est un dieu familier, serviteur et seigneur dont il a fallu que, pour vivre, elle observât avec soin toutes les démarches ; celui du Parisien n'est qu'une tache au ciel et dont il sait bien se passer la moitié du temps.

Il n'est plus à la ville de relations suivies et continues entre nos œuvres et nos jours ; et il n'y existe presque pas plus de solides raisons de mourir à l'automne que d'aimer au printemps, ce dont le campagnard s'acquitte avec exactitude. L'emploi des âges, tel que le veut la nature, se perd comme l'emploi des heures. Devenus citadins, les pères et les fils, les vieillards et les jeunes hommes mènent la même vie. Et les liens sociaux ont en ce cas le sort des liens naturels. L'extrême division du travail semble ôter toute force de vraisemblance à ce sentiment que les hommes sont solidaires et dépendants les uns des autres. Tant de *moyennes* s'intercalent, par exemple, entre l'acheteur et le producteur que tous les deux doivent perdre le sentiment direct du service mutuel qu'ils se rendent.

Et l'ordre social tend lui-même à perdre de son relief dans les grandes cités modernes, justement parce qu'il a des représentants plus nombreux et qu'il se mêle moins ostensiblement à la vie. Un juge à la campagne est le Juge. M. le président de la Cour de cassation est un monsieur en tout semblable aux autres Parisiens de son temps et de sa fortune.

Moins tranchées, moins sensibles, les différences professionnelles des citadins sont donc ainsi moins faites pour décider de la configuration des âmes et du plan de la vie. Elles sont par là même infiniment moins capable de résister à la variation des âges. Le type de nos commis de grands magasins est né d'hier, et il suit les flots de la mode. Un berger, un valet de ferme, un marchand de bestiaux pensent et parlent dans *Césetté* à peu de chose près comme ils parlaient dans l'*Odyssée :*

Que te manque-t-il ici? ajoutait le vieux. N'as-tu pas du pain de blé à ta faim, et même un peu plus, car je t'ai vue plus d'une fois en jeter à ta chienne, à ta Charmante. Si tu as à te plaindre de quelqu'un, que ce soit du bouvier ou de Rouxil, parle, nous y mettrons ordre. Mais, te donner un congé, bien fâché, je ne puis pas. Patiente un peu, ma fille. Si c'est la grande amitié pour tes parents qui te met en souci, tu n'as que quelques jours à espérer. La foire d'Anglas-la-Cramade tombe à la fin d'août. Là, tu trouveras certainement ta mère ou quelqu'un de tes frères, et tu les embrasseras à loisir.

Que la politesse sentencieuse du langage ainsi prêté à un paysan n'inquiète personne. Je sais bien qu'elle est naturelle. C'est ainsi qu'on aura répondu à Césette. Car M. Pouvillon connaît ses campagnards presque autant qu'il les aime ; il ne les flatte guère ; il ne se fait point d'illusion sur le vulgaire des cupidités rustiques, le cal des cœurs et le manque absolu d'indulgence dans les esprits ; nous pouvons donc le croire s'il nous assure que l'éloquence nue, circonspecte, élégante, des anciens jours vit toujours fraîche chez les vrais paysans de chez lui.

Mais c'est surtout l'amour, dont la saveur est demeurée à la campagne le plus voisin de l'antique. Pour peu que deux enfants y partent de concert à la découverte de ce grand secret, des paroles d'une simplicité éternelle naissent soudain à chaque nouveauté qu'il arrive de ressentir.

Elle soupirait :

— Pourquoi es-tu venu me chercher au Pré-Raïnal? j'étais si tranquille.

— Et moi? répondait l'autre, avant que tu n'arrives au Ramaïrel, je ne savais pas ce que c'est que de se chagriner. Et maintenant!

L'exemple est tiré de *Césette.* J'en pourrais donner d'autres d'après *Jean-de-Jeanne* ou *les Antibel.* Il y aurait même un traité presque complet des premières passions de l'amour à extraire de ces diverses idylles rustiques. Jamais l'auteur ne s'abandonne au moindre développement de psychologie et toujours le rapport s'établit tout seul d'un fait au fait suivant : tant le milieu est transparent, libre, pur, dégagé des embarras qui compliquent la vue de l'observateur citadin.

Telle anecdote sur la coquetterie des mâles, chez M. Pouvillon, un Romanès l'eût recueillie comme une bonne contribution, encore que très simple, à la science des amours et de la beauté naturelle. Telle peinture d'une obsession amoureuse, telle plainte seraient de même à colliger et à classer pour leur ingénuité qui entr'ouvre des profondeurs. Je n'en veux d'autre témoignage que ces seuls mots de Jean-de-Jeanne à Judille :

« Ah! mauvaise! mauvaise! que t'ai-je fait?... Te souviens-tu quand nous étions petits tous deux?... J'étais ton souffre-douleur, et je le suis encore à présent. *Mais comme je suis plus fort et plus aimant, je souffre aussi davantage.* »

De pareilles philosophies se retrouveraient à leur place sur le théâtre simplifié des poètes classiques, dont tous les personnages sont de délicats analystes ; mais elles sont très vraies et très justes aussi, à l'autre extrémité, sur les lèvres d'un jeune paysan qui ignore tout ce qui n'est pas l'état présent de son cœur. L'ombre légère qui le presse détache mieux en lui l'essence véritable du violent émoi qu'il subit et la profonde vérité sort de lui précise, concrète, physique et simple comme un cri.

IV

Je ne sais si j'aurais osé, avant *les Antibel* et cette *Bernadette,* vous montrer un Pouvillon si particulier. Mais ses derniers ouvrages donnent le droit d'affirmer qu'il y a, de

sa part, un parti arrêté de saisir chez ses paysans les formes de nos passions et de nos sentiments dans la simplicité de leur état naissant. L'abondance de ces petites anecdotes qui révèlent les idées-maîtresses des choses donne même de l'embarras. Ce ne sont pas des traits isolés, mais, si on l'ose dire, une transcription continue du système de la nature. Il ne cesse de nous montrer tous les esprits élémentaires, gnomes obscurs, causes secondes, qui reconstruisent, sans relâche, depuis que la vie est la vie, chaque pan écroulé du vieil univers.

Ces esprits ne sont pas nombreux, encore que présents partout. J'ai déjà dit les plus puissants, « ceux qui siègent » selon Sophocle « dans l'empire des choses, parmi les grandes lois », j'entends le Désir et l'Amour. Ceux-là, le romancier rustique les fait se trahir à chaque instant, en ces troublantes sensations qu'il excelle à nous peindre et qui, dit-il dans *Chantepleure*, « expriment l'unité mystérieuse de l'être ». Il en marque les rythmes de succession et de conflit. L'accidentel, le romanesque même de quelques-uns de ses récits, un lis qui fleurit dans la nuit auprès de Césette qui pleure ou les simples cahots d'une carriole chargée d'amoureux, au retour d'une fête, aident encore à son dessein et font participer de pauvres jeunes gens perdus dans la campagne aux obscures tendances de tout ce qui vit. Indications fines, discrètes, mais d'une grande précision.

Toutefois, je préfère à ces mises au jour de nos fonds individuels, qui sont un peu bien monotones, l'ingénieuse découverte que fait parfois M. Émile Pouvillon de la raison et de la fin, du fondement et du mobile de nos sentiments sociaux. Personne n'a aussi bien marqué les deux ordres de pensées qui gouvernent d'ordinaire les hommes associés, celles qui leur viennent du travail qu'ils exercent et celles qui leur sont suggérées par le lieu qu'ils habitent. La profession et l'habitat, ces deux forces dont on a vu la permanence à la campagne, tiennent un très grand rôle chez M. Pouvillon.

Et, par exemple, ses vieillards réfléchis, ses jeunes hommes ambitieux agitent volontiers entre eux cette question toujours vivante de la préséance des métiers ; cela fait aussi travailler la tête des filles. Rappelez-vous la jolie querelle de la paysanne et de son ami l'oiseleur, dans *Jean-de-Jeanne :*

Trouverais-tu, dit l'oiseleur, plus malin de contraindre une paire de bœufs solidement liés au joug à mener droit la charrue que d'obliger un oiseau du ciel, une fine alouette, à descendre d'en haut pour mettre son cou dans un lacet?

Et, d'autre part, si l'on veut voir quelque portrait de félibresse inconsciente, de nationaliste ingénue et follement amoureuse de son clocher, qu'on songe à la tante Sérène. Tante Sérène est née de l'autre côté du Tarn, au petit bourg d'Ourliounac, mais elle est condamnée à vivre au village de Sourmeilles :

Elle tirait grande vanité de son origine. Rien ne se faisait bien, à l'entendre, hors de son pays natal ; les choses et les gens y étaient d'une essence supérieure. Elle observait religieusement quelques particularités de langage ou d'accent qui différenciaient le patois des plateaux de celui de la rivière. Elle avait aussi gardé l'habitude de porter le fichu un peu ouvert par-devant, et elle aurait préféré passer sa vie tête nue que de commander ses bonnets ailleurs qu'à Ourliounac, où les couturières ont, paraît-il, une façon de les monter plus seyante et de meilleur goût.

L'image est souriante, presque risible. C'est la caricature esquissée de très bonne grâce de ce que la *Revue des Deux Mondes* désignait, l'an dernier, du terme dédaigneux de provincialisme. Prenez garde. Tante Sérène nous fait apercevoir l'origine, ténue et humble comme l'origine de tout, du sentiment de la patrie. « J'aime mon village mieux que ton village. J'aime ma province mieux que ta province... » Les personnes qui ont habité les pays de frontières, où les différences se marquent fortement, savent bien l'importance de ces particularités de modes, de prononciation, même de nourriture. Otez-les, le reste mourra. Il n'y a qu'elles de proprement naturel dans le patriotisme. Ce que devient le patriotisme, *éclairé* et dépouillé par fausse honte, du travers de tante Sérène, du vif sentiment de clocher, il semble que les bons anarchistes le fassent voir et que, du reste, tous les esprits clairvoyants soient disposés à le comprendre. M. Jules Lemaître qui, en 85, riait du si fidèle particularisme d'Émile Pouvillon, a écrit, l'autre hiver, dans la *Revue bleue* à propos de Veuillot, deux ou trois phrases sur la décentralisation, les plus significatives peut-être qui aient été dites, depuis longtemps sur ce sujet. Ne savons-nous pas que

M. Lemaître met en pratique sa doctrine et prend volontiers le chemin de fer pour aller siéger au conseil municipal de son petit village?

Une autre idée substantielle de la vie sociale, et qui se trouve écrite en traits lumineux dans la vie rustique, est bien celle de l'héritage. L'héritage est un personnage de tragédie, où il est presque aussi vivant que la Sorcière et la Nourrice. Ni la sorcière, ni la nourrice ne font assurément défaut aux études quercynoles de M. Pouvillon : mais c'est encore le bien transmis ou à transmettre qui tient le plus de place. Sur ce point, notre législation, qui est, depuis cent ans, dirigée contre la nature, a tenté de détruire les instincts des rustiques. Ces instincts vivent, néanmoins; et telle institution qui nous manque ou qu'on a abolie, les paysans se la créent ou se la recréent inconsciemment : en tout cas, ils sentent et ils raisonnent comme si elle existait.

Je songe en écrivant ces lignes à l'usage du bien de famille qu'il est question de rétablir. On le trouverait dans le cœur des personnages de Pouvillon. Une femme dans *Chantepleure* revient obstinément à sa cabane aliénée.

Une fois là, gîtée avec ses petits, impossible ni par la persuasion, ni par la force, de la renvoyer... Les contrats de vente passés, les signatures données par-devant notaire, elle ne sait pas ce que cela veut dire : « C'est ici que je fus engendrée et mise au monde, affirme-t-elle, vous ne m'en tirerez que les pieds devant. »

Admirez comme la raison immédiate et décisive a serré l'énoncé du fait.

Mais c'est de l'héritage le plus naturel, le plus direct, qui est celui du sang et de l'âme, que M. Pouvillon a su nous donner des images de la plus profonde philosophie. Le choc d'un bâton résonnant contre les pointes du rocher natal lui a suffi un jour pour nous faire saisir ce premier lien charnel, qui va d'une terre à un homme, de Pierre Lortal, le héros de *Chantepleure*, au vieux calcaire du Quercy. En voici un autre trait, singulier et fort.

Pierre Lortal, revenu aux degrés de l'autel domestique, est visité du souvenir des morts qu'il y chérit, il revoit l'ombre des aïeux qui l'y précédèrent sans qu'il les ait connus. Ils défilent dans le chemin qui s'ouvre à l'entrée de la maison paternelle :

Des générations de Lortal avaient habité, étaient morts sur ce coin de terre. Dans ce pré qui blanchissait sous la lune, de petits Lortal insoucieux avaient mené leurs ouailles, et d'autres adolescents avaient jeté leur premier soupir d'amour au bord de cette fontaine, donné ou rendu leur premier baiser d'amour à quelque retour de veillée, dans l'obscurité de ces châtaigniers aux branches retombantes. Par ce chemin pavé de rochers, argenté par l'eau des sources, de jeunes épousées étaient venues en habits de jadis, droites dans la charrette à côté de l'armoire nuptiale ; et, plus tard, les filles, les petites-filles de celles-là, mariées à leur tour, parées de même, s'en étaient allées dans la charrette tournant le dos à la maison paternelle, droites, tristes, par le même chemin. Et les lèvres des amoureux s'étaient flétries, les jeunes épousées étaient devenues vieilles femmes, des figures ridées de fileuses triant l'étoupe au seuil du logis ; les beaux jeunes hommes avaient perdu leur sève ; cassés par l'âge, ils s'étaient rencoignés, les sabots dans les cendres, chantant à voix chevrotante les chansons de leur jeunesse et du pied balançant le nourrisson au berceau.

Je ne sais comment on aura pu sentir cette page. C'est peu de dire qu'elle m'émeut. L'émotion y répand une merveilleuse lumière. Ces allées, ces venues, ces arrivées et ces départs des épouses nouvelles et des mères futures dans la suite des générations des Lortal, ces chemins ouverts sous la lune, aboutissant à la même antique maison, ces charrettes et ces armoires nuptiales, je vois bien que cela s'est sculpté dans mon souvenir comme un haut-relief mystique de la tradition. Ce que Bonald et Comte exprimèrent jadis en maximes abstraites, ce dont Le Play nous présenta les composantes dans ses tableaux d'observation et ses monographies, le voilà senti et vivant. Il y avait longtemps que l'écrivain père de cette vie me semblait un maître : j'ose dire qu'à cette page, publiée en 1890 lorsque nous ignorions le prélude des *Antibel* et que *Bernadette de Lourdes* n'était peut-être pas conçue, personne n'eut de peine à reconnaître en M. Émile Pouvillon l'un de ces clairvoyants réalistes, initiés de la nature, à qui ne suffit pas le vain défilé des objets, mais toujours occupés du désir d'épier les causes, les raisons, les agents, les moteurs ténébreux, qu'ils soient de ce monde ou d'ailleurs.

V

Bernadette est de l'autre monde ; et je me suis promis de ne pas me mêler d'examiner ce livre. Mais j'aurais peut-être le droit d'y distinguer tout ce qui nous donne quelque clarté sur la psychologie religieuse des paysans, si les romans antérieurs ne me renseignaient bien. On les y voit multiplier les oraisons à sainte Patience, comme les paysans de M. Paul Arène les prodiguent à saint Pansi. De vieilles fées gauloises, vêtues de la robe des vierges ou déguisées, dun coup de baguette chrétienne, en sainte patronne des bois, — comme sainte Urgèle, la patronne et l'amie d'Urgèle de Fabri — donnent lieu à des fêtes, à des pèlerinages. Enfin, dans ces contrées rustiques résonnent des mots d'une vérité si forte que l'éternel échange de prières et de grâces qui va de la terre au ciel et du ciel à la terre y apparaît aussi sensible qu'aux jours de la vieille Étrurie. Ecoutez, s'il vous plaît, ce personnage de *Chantepleure*, maire de sa commune, libre-penseur, républicain, mais premièrement vigneron :

« Au premier cep planté, j'ai lié moi-même une médaille à Notre-Dame-de-Lourdes. On dit que ça a préservé ceux de l'Albenque. Et puis, si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal. »

La religion ne serait pas une synthèse véritable des pensées et des sentiments de l'humanité si des intérêts trop humains n'y pouvaient pas entrer. C'est, au fond, la noblesse de l'idée de miracle que d'émerger ainsi de sentiments très simples, de l'idée de notre faiblesse, de notre pauvreté, de notre isolement et de notre impuissance au sein de la dure nature. Par cette idée très populaire et très courante du miracle conçue d'après l'expérience de la pensée rustique, M. Émile Pouvillon avait passé le premier cercle des choses visibles ; et c'est de là qu'il fut conduit de cieux en cieux, et j'entends d'idées en idées. Il prit d'abord une vue nette de l'importance extrême de ces mondes d'idées. Il aperçut qu'elles couronnaient la nature. Les vrais natura. listes en doutent rarement, et Claude Bernard le croyait- Réaliste sincère, M. Émile Pouvillon discerna l'ordre spirituel qu'elles fondent au plus pur de l'humanité. Sans se

déconcerter des contradictions ni des contradicteurs, il est allé tout droit à ces idées fondamentales.

Entre tant de lieux de pèlerinage, il s'en fallait que Lourdes fût le mieux disposé pour la poésie religieuse. L'endroit est plutôt laid, depuis que tant d'industries l'ont dégradé de jour en jour. Mais, en sa qualité de myste, Émile Pouvillon pénétra aisément la secrète beauté de ces grottes de Massabielle, de ce gave, de cette petite Bernadette : c'est une beauté toute idéale et intellectuelle. En nul autre coin de terre chrétienne, n'a été marquée d'une façon si explicite ni si claire l'éminente sainteté des idées. Dans sa robe couleur de lumière et ceinte d'une écharpe aux nuances de l'air, Notre-Dame de Lourdes a tenu à une bergère toute ignorante et simple un langage platonicien.

— Je suis l'*Immaculée Conception.*

La remarque n'est pas de moi, mais de M. Henri Lasserre lui-même :

La mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'avait pas dit : « Je suis Marie Immaculée. » Elle avait dit : « Je suis l'Immaculée Conception », comme pour marquer le caractère pour ainsi dire substantiel du divin privilège qu'elle a eu seule depuis qu'Adam et Ève furent créés de Dieu. C'est comme si elle eût dit, non pas « *Je suis pure*, mais *je suis la pureté même* ; non pas : *Je suis vierge*, mais : *Je suis la virginité incarnée et vivante* ; non pas : *Je suis blanche*, mais : *Je suis la blancheur.*

Une chose blanche peut cesser de l'être ; mais la blancheur est toujours blanche. C'est son essence même et non sa qualité.

M. Pouvillon a fait, en effet, triompher dans son livre l'idée du mérite infini des vierges et de la valeur absolue de toute pureté. C'est sans doute une idée d'un mysticisme surnaturel, mais qui trouve déjà quelques-uns de ses fondements au mystère de la nature. Joseph de Maistre avait noté, de façon très satisfaisante, l'admirable concours des peuples profanes à rendre des honneurs plus ou moins religieux à la virginité ; il n'y a rien de plus conforme à la grande loi de nature qui exige qu'une élite se dévoue, se macère et se sacrifie pour le profit et le progrès du reste de l'humanité.

Sainteté de l'enfance, éminence de la pauvreté, de la simplicité et de l'humilité, ces autres idées qui se dégagent de l'histoire que nous raconte Pouvillon et de la biographie

d'une bergerette qui inquiéta le clergé, irrita la magistrature, émut la police et humilia la science, ces idées sont de même limitrophes du monde humain et du divin. Seuls d'étroits réalistes, l'auteur de *la Terre* par exemple, les pourraient traiter d'ennemies. Une patiente étude de l'homme campagnard a conduit, au contraire, M. Émile Pouvillon à discerner le rôle des vertus d'exception, des personnages d'exception dans la vie commune des hommes. L'ordinaire ne se produit et ne se poursuit aisément que par l'intervention de l'extraordinaire. Le normal ne se justifie, il ne s'explique qu'en dehors du normal. Il nous faut des miracles pour expliquer les lois. Il nous faut Bernadette et tous ses grands précurseurs en thaumaturgie pour soutenir et pour fonder la vie morale d'une Eglise. Au sein des sociétés les plus sévèrement ordonnées et disciplinées, une certaine sociologie idéale est indispensable, par laquelle entr'ouvrir à tout cœur souffrant ou blessé les espaces célestes de la grâce et du pur amour.

L'on peut, de tout cela, faire la vive expérience en parcourant le livre exquis de M. Pouvillon. Sa diaphane *Bernadette* est sortie de la même méthode d'observation, du même sentiment juste et direct des choses qui lui avaient dicté ses belles et rudes études de la nature quercynole. C'est cela que je viens d'essayer de rendre sensible.

S'il a été conduit au delà de son Quercy et de la nature, ce fut, en somme, à la manière, du pieux laboureur dont parle, je crois bien, une Vie de saint. A force d'enfoncer son soc dans le vif de la glèbe, il traversa toute l'épaisseur de la terre, et qu'est ce qu'il vit poindre au bout du fer de la charrue? La lumière d'un autre ciel.

CHARLES MAURRAS.

Un Pangermaniste d'après-guerre (1)

Les idées du comte Keyserling

II

Si, comme un Novalis ou un Baader il y a cent ans, le comte Keyserling accepte volontiers l'action des forces occultes autour de nous, il donne également la main aux fils spirituels de Rousseau sur le terrain du mysticisme passionnel. Certes, instruit et clairvoyant comme il l'est, il a su voir combien, sous l'influence de leur évolution romanesque, les Européens ont surfait la valeur morale et sociale de l'amour, ce sentiment si profondément, si brutalement égoïste en son fond. Notre culture qui se réclame trop fréquemment de l'amour, écrit-il, n'a pourtant établi que le règne du plus grossier intérêt personnel, tant il est absurde d'appeler *divin* à tout propos un sentiment aussi ouvertement humain que celui-là. Nous serions plus intelligents des conditions de la vie en commun des hommes, moins agressifs et moins dépourvus de scrupules en nos agressions si ce manteau nous avait fait défaut pour couvrir à nos propres yeux la nudité de nos appétits dominateurs. La vérité, c'est que l'amour est essentiellement injuste, exclusif, accapareur et dépourvu de *charité!* Il n'a de bons résultats que s'il vient à fleurir dans des âmes très hautement cultivées par ailleurs. Platon demeure en grande partie responsable de cette foncière illusion morale de nos races ; dans son goût

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 février 1924.

pour les allégories mythiques, il a désigné la force de spontanéité primitive par le nom du dieu Eros, estimant que cette spontanéité s'exprime au maximum dans l'acte qui perpétue l'espèce, mais il n'est jamais allé jusqu'à les *identifier* l'une à l'autre ; ce fut le christianisme qui, poussé par sa complaisance pour les faibles, acheva de favoriser cette confusion regrettable. Il est tout à fait erroné de voir dans le très *empirique* amour humain un guide vers l'aspect *transcendant* des êtres.

En revanche, dès que l'amour accepte de s'enfermer dans l'empirisme, notre philosophe consent de laisser fort libre jeu à ses impulsions impérieuses. Les maisons de danse et de thé du Japon (on sait quelle est la signification de cet euphémisme) avec leur parure de fleurs, leur atmosphère de bonne compagnie et leur apparence quasi-familiale, l'ont séduit au point de lui dicter des apologies enthousiastes. En ces lieux de plaisir, il a cru constater que les Orientaux se montraient, dans leurs passions, bien moins brutaux que nous ne le sommes. L'atmosphère, écrit-il, est plus imprégnée d'impudeur dans un bal blanc de chez nous que dans ces asiles du laisser-aller masculin, au fond de l'Extrême-Orient ! Les professionnelles de la danse et de l'amour, les *Geishas*, sont d'une éducation parfaite, d'une ravissante pureté d'âme ; véritables prêtresses d'un culte qui n'en eut jamais de semblables ailleurs ! Aussi nul ne se cache-t-il, là-bas, de leur faire visite, qu'il soit engagé ou non dans les liens du mariage.

Le comte n'hésite donc pas à se féliciter quand il voit les mœurs marcher parmi nous dans le même sens, sous l'impulsion de notre présente littérature romantique. Désormais, remarque-t-il avec complaisance, les femmes déchues sont regardées d'un œil plus sympathique en Europe ; on fait le possible pour restituer la considération aux courtisanes et les filles-mères trouvent plus de facilités dans la vie. Ce sont là des acheminements, très dignes d'approbation selon lui, vers les mœurs du Japon ou de la Chine. — On lui objecterait peut-être que ces licences sont corrigées là-bas par une constitution de la famille autrement solide que ne l'est devenue la nôtre. Les épouses européennes ne sont plus élevées dans une discipline telle qu'à l'imitation des Japonaises, elles concèdent volontiers à leurs époux une entière liberté amoureuse, sans en réclamer aucune en retour.

Chez nous, par conséquent, l'évolution qu'il salue de ses sourires approbateurs menace gravement la famille, cette soigneuse adaptatrice de la génération prochaine à la vie sociale, et l'on en perçoit dès à présent les résultats sociaux déplorables. En particulier, la sentence sévère que l'opinion prononçait jadis contre les filles-mères n'avait pas d'autre origine que l'intérêt de l'enfant.

Romantique en matière de religion et de passion, le comte ne l'est pas moins vis-à-vis des disciplines morales jusqu'ici acceptées de tous et il nous étonne quelquefois par les audaces imprévues de sa plume. L'Inde, écrira-t-il par exemple, nous enseigne à identifier théoriquement le bien et le mal, de façon à ne jamais juger l'acte que par l'intention qui l'a dicté. Le criminel qui commet son forfait *en esprit de vérité*, se convertira sûrement avant sa fin, comme firent le bon larron sur le Calvaire, et la marquise de Brinvilliers, empoisonneuse des siens, sur son échafaud. Considère-t-on jamais comme meurtriers le juge qui prononce une sentence capitale ou le guerrier qui tue sur le champ de bataille? De même, la manière d'agir des privilégiés *que Dieu inspire* peut paraître pénible ou même cruelle à ceux qui la doivent supporter, mais les conducteurs d'hommes par *vocation de naissance* n'en ont pas moins le *droit* de se couvrir de sang quand il le faut pour accomplir leur mission ! — Voilà, certes, un mysticisme impérialiste capable de justifier tous les fanatismes ! Je ne sais si tel est l'enseignement de l'Inde métaphysique, mais j'avoue lui préférer de beaucoup la morale chrétienne, expérimentale et rationnelle, qui, sans doute, escompte jusqu'à la fin la possible conversion de l'homme anti-social, mais envisage Dieu comme un *juge* avant tout et condamne les hommes de sang, quels que soient leurs prétextes (sauf déviations de ses principes sous l'impulsion de quelque impérialisme insuffisamment rationnel). Sa science psychologique la persuade en effet que tout ambitieux, c'est-à-dire tout homme né de la femme, se croit très facilement vocation divine pour exercer l'empire, fût-ce par les procédés de la terreur, aussitôt que cet adjuvant lui paraît utile à ses fins et qu'il se croit en situation de pratiquer impunément la violence.

En Chine, le voyageur européen fut amené à une profession de foi plus audacieuse encore. C'était à propos de la célèbre impératrice douairière qui gouverna si long-

temps sous le nom de son fils incomplet : femme remarquable, paraît-il, fort instruite et fort artiste en même temps. Cette Tsou-Chsis, nous rappelle l'écrivain allemand, tuait les hommes comme des mouches ; certain jour, elle fit noyer une dame de sa cour dont l'entrée inopinée dans son appartement l'avait dérangée tandis qu'elle était occupée à peindre. Et pourtant, aux yeux de son peuple, elle restait une personne de très bon cœur et même *trop bonne*, en vérité ! (Mais n'y avait-il pas là une antiphrase protectrice?) M. de Keyserling croit pouvoir expliquer autrement cette appréciation indulgente. L'Extrême-Oriental, dit-il, a le sens du type social ; il estime les actes d'après les situations qui les dictent, et il jugea donc que les *intentions* de la souveraine étaient pures. Elle tuait parce que cela lui semblait politiquement nécessaire. Peut-être n'attachait-elle pas d'ailleurs une grande importance à ses ordres meurtriers, car, aux yeux d'un Chinois, le passage de la vie à la mort est une chose de mince conséquence. Peut-être aussi *n'avait-elle pas appris à refréner ses passions!* Et voilà tout ! Ceci paraît une suffisante excuse au gentilhomme dilettante. Il conclut, en effet, que les sujets de Tsou-Chsis l'ont comprise comme elle méritait de l'être. Une longue expérience leur enseigna que, chez les personnages haut placés, la violence sanglante ne *signifie pas plus qu'un haussement d'épaules chez l'homme du commun!* Et ils savent aussi combien la puissance souveraine a de peine à se maîtriser ! — Ce sont là des appréciations qui n'ont rien d' « occidental », assurément ; mais c'est tant mieux pour l'Occident, n'est-il pas vrai? Celui qui les signe de sang-froid peut se vanter de s'être fait pour un temps, par un prodige de sympathie esthétique, une âme toute chinoise !

Enfin le romantisme de notre métaphysicien se marque dans son optimisme social singulièrement excessif ou prématuré. Ce n'est pas qu'il soit aucunement républicain. Il connaît les difficultés de ce gouvernement et lui préfère à bon droit l'aristocratie, jusqu'à nouvel ordre. L'homme inculte, expose-t-il avec une parfaite clairvoyance, ne sait pas se défendre contre les prestiges du verbe. C'est donc le malin, non le compétent, qui triomphe devant le suffrage universel *égalitaire*, tel qu'il fonctionne aujourd'hui le plus souvent. Postulant l'égalité prétendue des hommes, un tel mode de suffrage ne saurait produire à la longue que le

nivellement vers le bas. Quant aux présents efforts des masses vers un idéal social nouveau, comme ces efforts préparent au corps social *bien plus de souffrances* que nous n'en supportons aujourd'hui, il est véritablement *tragique* pour le spectateur clairvoyant que cette période prochaine soit saluée par ses victimes comme celle de leur bonheur plus grand ! La déception, inévitable, produira le désespoir avec ses conséquences irrationnelles et dévastatrices.

Cela dit, le comte, en d'autres circonstances, promettra, tout comme un candidat, des miracles à la démocratie dépourvue d'expérience, et son *Journal de voyage* s'achève sur des accents utopiques qui nous rappellent ceux de Fourier par leur optimisme outrancier. En vertu de *la nature des choses*, écrit-il textuellement, nos erreurs elles-mêmes *doivent engendrer des bénédictions*, car *toute* critique produit bénédiction avec le temps ! Plus de confiance surannée dans les *expériences antérieures de la race!* Si le traditionalisme indien, chinois, ou catholique, porte des fruits excellents de perfection dans le cadre du type social fixé une fois pour toutes, il ne renferme pas de possibilités d'évolution. — Comme si ces traditionalismes divers n'avaient pas fortement évolué avec le temps, malgré tout ! — Quelque jour achève notre penseur, le démocratisme actuel sera remplacé, lui aussi, par une autre formule politique. Mais alors, à l'étonnement général, on constatera que l'humanité, dans son impulsion *aveugle*, avait trouvé le droit chemin cette fois encore ! — En pensez-vous donc autant de l'Inde et de la Chine *modernes*, pour professer ainsi que les sociétés humaines ne se trompent jamais de chemin?

Dans l'Amérique du Nord, insiste cependant le comte, l'absence de toute préoccupation traditionnelle produit actuellement des mœurs assez brutales ou même la *barbarisation* des âmes ; mais bientôt l'humanité s'inclinera sans discussion devant les valeurs de l'ordre spirituel, de même qu'elle le fait aujourd'hui devant les supériorités de l'ordre matériel. Elle reconnaîtra qu'il est aussi absurde de décider par le suffrage majoritaire des capacités gouvernementales d'un homme que de l'existence ou des propriétés d'un corps chimique. Elle réalisera l'idée qui, en réalité, forme la base du démocratisme, à savoir que *l'esprit est plus puissant que la matière* (??). Elle ne jugera plus aucune loi naturelle capable de résister à sa volonté omnipotente ! — Acceptons-

en l'augure, et si ce sont là les leçons de l'Extrême-Orient, reconnaissons qu'elles offrent de rassurantes perspectives. Il paraîtra toutefois plus prudent d'escompter un très lent progrès moral et social d'ensemble, au prix d'un effort rationnel plus courageusement soutenu qu'il ne l'est en ce moment sous le drapeau du mysticisme naturiste.

*
* *

Peu après être rentré dans son noble domaine de Raÿkull, en Esthonie, le comte Keyserling assista au déchaînement de la guerre universelle et sa province natale se trouva fort éprouvée par les événements politiques et sociaux qui ont changé la face de l'Europe orientale. Il paraît avoir soutenu ces épreuves avec une sérénité vraiment philosophique, il faut le reconnaître. Aux dernières lignes de son *Journal de voyage*, publié en pleine guerre, il déclare s'élever au-dessus du conflit et ne songer qu'à l'amour qui va bientôt associer entre eux, pour le bien, ces adversaires, encore étourdis du fracas de la lutte. Longtemps il a rêvé de *devenir* Dieu, confesse-t-il encore avec plus de sincérité que ses précurseurs en messianisme romantique, mais les leçons de la vie l'ont enfin conduit à quitter cette ambition qu'il a reconnue *mesquine*. Ses convictions métaphysiques lui ont fait comprendre que la divinité n'est nullement le plus haut point de dignité à conquérir pour un être qui pense, puisqu'elle n'est, après tout, qu'*humanité* exaltée par l'abstraction jusqu'au pouvoir sans limites. Or, l'homme vraiment *spirituel* sait réaliser en lui mieux que la puissance suprême, au sens empirique de ce dernier mot !

Pourtant, lorsque la crise approcha visiblement de son terme et que le comte vit son autorité amplement accrue en Allemagne par la publication de ses *Souvenirs de voyage*, si ingénieusement encadrés d'assertions métaphysiques encourageantes, il reprit la parole ou la plume afin d'orienter l'opinion germanique dans le sens qui lui semblait propice à ses vues de « spiritualisation » imminente. Sujet du tsar avant la guerre, il avait observé dès longtemps avec soin l'évolution politique et morale de la Russie. Très capable, je l'ai dit, de rendre justice à certains aspects de la civilisation française, admirateur presque sans réserves de l'esprit anglo-saxon, il avait également conçu une opinion

singulièrement favorable de l'homme du peuple dans l'empire moscovite. Le paysan russe lui apparaissait seul véritablement *religieux* dans notre « empirique » Occident, seul apparenté d'âme avec les métaphysiques habitants de l'Inde, se montrant comme eux inspiré par la fraternité, et capable de tout comprendre, quoique dépourvu d'esprit pratique. Les pèlerins plongés dans le Gange à Bénarès avaient évoqué dans son souvenir, avec une précision singulière, des moujiks qu'il avait vus pratiquer une dévotion analogue à la Sergiewskaja Lawra. Oui, prononçait-il donc à la veille de la révolution bolchevique, oui, le Russe des classes plébéiennes est le seul Européen qui se sente en relation immédiate et essentielle avec l'âme de son prochain. La Russie d'aujourd'hui, la Russie du simple paysan est la seule nation de race blanche qui soit véritablement *près de Dieu!* Si en effet, l'on se prend à comparer, sans préjugé, un Allemand avec un Russe de même échelon social, on sera frappé du vaste arrière-plan de possibilités qui se déploie derrière le second, dans les brumes de l'avenir. On aura l'impression d'entrevoir l'Asie de la légende, la nature sans bornes, la capacité sans limite ! Tout Russe authentique est en puissance, sinon toujours en fait, une vaste, une grandiose nature ! — Appréciations en parfait accord avec le « primitivisme » latent que nous avons constaté plus d'une fois déjà chez ce très savant et fort ingénieux mystique.

Cette attitude d'esprit nous permet de prévoir en quel sens il a, depuis 1918, entrepris de conseiller l'Allemagne à laquelle le rattache plus étroitement désormais son mariage avec une petite-fille du prince de Bismarck. Il avait naguère commencé de prêcher à ses auditeurs germains l'*universalisme*, ce qui est d'ailleurs une suggestion peu compromettante parce qu'elle est susceptible des interprétations les plus diverses. Dans les derniers mois de la guerre, alors que se dessina nettement l'échec de l'agression teutonne, il traita bien plus amplement de *la vocation de l'Allemagne dans le monde transformé*, et je m'arrêterai donc un instant à l'analyse de ce manifeste caractéristique. Après quelques lamentations préalables sur l'erreur que fut la guerre, de la part de l'Europe, — sans plus de précision, comme bien on pense — (l'hégémonie de l'homme blanc est ébranlée, l'Orient s'éveille, etc.), le comte croit convenable de brûler quelques grains d'encens devant l'idole pangermaniste,

mais c'est pour envelopper d'une vapeur parfumée les vérités pénibles qu'il a le projet de lui faire entendre. Dans le sein de la démocratie qui s'annonce désormais universelle, proclame-t-il, l'Allemagne sera l'éducatrice de tous les autres pays en vertu de son sens pratique, de sa foi dans le savoir et dans les spécialistes, qui lui permettra d'éviter ce danger des autres démocraties, le gouvernement de l'*incompétence.* Puisque le règne de l'âme va commencer, l'Allemand ne peut manquer de rester le premier parmi les hommes, en vertu de son « universalisme » natif. Ses visées trop matérielles d'hier se mueront sans peine en aspirations spirituelles ; l'hostilité des classes inférieures contre la bourgeoisie cessera d'être de l'envie pour la fortune acquise et ne sera plus que répudiation de l'égoïsme bourgeois. La conséquence de cette évolution prochaine, c'est que la richesse deviendra dans le *Reich* sinon inutile et dédaignée — ce qui serait pourtant l'idéal, — du moins *dépourvue d'importance.* Parallèlement à un tel assainissement des aspirations populaires se produira la conversion des Junkers de l'Est, ces traditionnels gouvernants de la monarchie, à la simplicité démocratique. Ils resteront au sommet de la hiérarchie sociale, car leur hérédité, plus avantageuse, les maintiendra sans nul doute, après comme devant, à la tête du mouvement cultural de leur race ; mais, à la place d'une émulation dans le luxe, se manifestera entre eux une émulation de modestie et d'abnégation.

Cela dit, pour la satisfaction de l'auditoire, voici venir les vérités amères dont j'annonçais plus haut qu'elles auraient aussi leur tour. Depuis plus de quarante ans, exposa le comte, les Allemands se sont entièrement trompés sur le rôle qu'ils ont à jouer sur la terre. Dans le monde *universaliste et spiritualiste* de demain, il importera peu de savoir *quel peuple se trouvera le plus fort*, par le nombre ou par la puissance. (Et voilà l'Angleterre quinaude avec sa victoire !) Nul chauvinisme national ne sera plus en mesure de se développer. Les questions d'équilibre international auront encore une importance, il est vrai, mais une importance tout à fait *secondaire*, ainsi qu'il sied dans un monde regardant désormais toutes choses sous l'angle de l'éternité. Le très grand avenir qui demeure largement ouvert devant les pas de l'Allemagne ne saurait donc plus être celui que rêvèrent, à son profit, les *pangermanistes* d'avant-guerre.

Et comment ne pas y renoncer de bon cœur si le peuple allemand doit obtenir, dans le monde de demain, *plus d'importance* qu'il n'en rêva jamais dans celui d'hier. Il lui suffira de revenir à ses grandes traditions « universalistes » d'autrefois et de développer ses dons si remarquables en ce sens.

Comme M. Thomas Mann, M. de Keyserling juge que le peuple allemand *n'est pas doué pour la politique;* mais, de cette assertion réactionnaire, il ne tire nullement les mêmes conclusions que le romancier hanséatique. Il se contente d'affirmer qu' « universalistes » avant tout, les Allemands ont eu le tort de se croire une vocation spécifiquement pratique et tournée vers l'expansion matérielle. Le nationalisme allemand produit sur autrui, ajoute-t-il, un effet plus désagréable et plus choquant que toute autre expression de vanité nationale parce que chacun sent que ce groupe ethnique si remarquable ne possède de droit qu'à l'universalité ! Voilà pourquoi une politique réaliste de l'Allemagne en matière économique produit plus facilement que toute autre l'impression d'être *sans scrupule;* ses champions, étant des idéalistes par tempérament, se fourvoyent dans le domaine des intérêts matériels, y vont trop vite et trop loin, s'y laissent guider par une logique dépourvue du sentiment des nuances, en cela beaucoup moins adroits que la plupart des peuples.

Une telle illusion de l'âme allemande sur sa vocation véritable atteignit son apogée pendant la première phase de la guerre : il se produisit alors en pays germanique une véritable levée de boucliers des partis bourgeois qui influença l'opinion de manière fâcheuse. Devant le succès des armes impériales, les bourgeois crurent avoir bataille gagnée ; leur vanité s'accrut sans mesure, en même temps que grandissait leur autorité sur l'ensemble du corps social. Par malheur, *ils n'ont pas continué d'avoir raison*, et le peuple allemand reconnaît désormais que la conception de la vie qui a préparé la catastrophe, à savoir une conception toute économique et matérielle des faits, n'est pas celle qu'il lui convenait d'adopter pour se conduire. Il se retourne donc, avec nostalgie, vers le temps où le nom allemand était aimé de l'univers autant qu'il en est présentement abhorré. En résumé, il faut que redevienne véritablement *dirigeant* le type de l'Allemand universaliste, mais non « cosmopolite »,

comme on disait au dix-huitième siècle, ce qui impliquerait un renoncement excessif au point de vue national. Il ne faut plus laisser croire que l'Allemand typique soit un homme d'affaires. En s'engageant sur cette voie nouvelle, on n'y risque point, au surplus, de restaurer du même coup la fâcheuse médiocrité de jadis, car les acquisitions matérielles qui ont été réalisées dans l'intervalle ne se perdront plus.

Toutefois, le retour à l'*universel* ne suffira point au salut de l'Allemagne. C'est au *spirituel*, nous le savons, c'est au sentiment métaphysique des choses que va la prédilection du comte, et qu'ira, selon lui, chaque jour davantage, l'adhésion de l'ère qui commence. Les valeurs spirituelles seront prochainement décisives. Or, sur ce terrain aussi, l'Allemand peut prétendre à un grand rôle, puisque, de cette dextérité matérialiste qui semble aujourd'hui l'objectif de la plupart des nations du globe, il est heureusement beaucoup plus éloigné qu'aucune d'entre elles. Quand bien même une semblable constatation lui interdirait pour toujours la prétention au *gouvernement* de ce monde, il y trouverait en retour un plus désirable avantage : celui de devenir le *levain* de ce monde en gestation de spiritualité prochaine, de fournir vraiment « le sel de la terre », comme Arthur de Gobineau le disait déjà des représentants moraux du germanisme, dans ses *Pléiades;* il lui resterait d'être le peuple *problématique* par excellence, le peuple de la *pure nostalgie (der reinen Sehnsucht)*, et, par là, le plus important de tous pour le progrès de l'humanité.

On voit que tout ceci nous maintient dans la sphère du mysticisme et plus particulièrement dans la mystique romantique. « Problématique » est le mot jadis proposé par le romancier Paul Heyse et accepté de ses compatriotes pour désigner les tempéraments rêveurs, tourmentés d'ennui morbide, assoiffés de toniques satisfactions affectives, en proie au « mal du siècle », si nous usons du terme appliqué à cette disposition de l'âme par nos pères de la troisième génération rousseauiste. Mais ce retour présumé, escompté, de toute une race vers la mystique moderne par excellence, n'est pas aussi rassurant qu'on pourrait le penser au premier abord ; il menace encore d'engendrer des conséquences redoutables pour la paix du monde, en dépit des bonnes intentions de son prophète ; car toute mystique est essen-

tiellement, selon moi, recherche, puis affirmation d'alliance offensive et défensive avec les puissances de l'au-delà mystérieux ; et la traduction dans les faits, d'une pareille assurance, fut trop souvent le recours au glaive sous quelque prétexte spécieux, afin de réaliser sans délai les bénéfices promis par une omnipotente assistance.

*
* *

Au début de 1919, c'est-à-dire peu après la définitive décision des armes, le comte exposa de nouveau *la véritable mission politique de l'Allemagne*, et sa prédication revêtit cette fois un caractère plus pratique, plus empirique et plus réaliste, en présence des difficultés du relèvement nécessaire. L'Allemagne est *impolitique*, proclame-t-il (en accord avec M. Mann) ; mais il entend lui faire de cette lacune un reproche, non plus des compliments détournés cette fois ; il souhaite de la corriger de ce vice, non de la confirmer dans cette soi-disant vertu. Il ne la juge en effet nullement *antidémocratique* par surcroît ; il juge précisément tout le contraire, puisqu'il considère le *Reich* comme destiné à réaliser sans délai la démocratie exemplaire et modèle. Impolitique, dans sa bouche, signifie tout simplement maladroite sur le terrain de la diplomatie. Il veut bien répéter pourtant que *l'erreur fondamentale* qui a préparé la catastrophe de l'Allemagne, ce fut sa foi dans une mission *impérialiste* armée. Pour une carrière de *domination* matérielle, il manquait en effet à ce pays la vocation vraie. Or, nul ne saurait véritablement et efficacement *vouloir* ce qui n'est pas conforme à son tempérament. Certes, le droit du plus fort reste une vérité éternelle ; mais ce droit s'affine et se *spiritualise* de plus en plus au cours de l'évolution humaine. Aujourd'hui, celui-là seul est fondé à conquérir matériellement qui le peut aussi *moralement* par avance. Il faut une *volonté politique* bien arrêtée, un *caractère politique* bien accentué pour remplir une mission de gouvernement mondial. Or l'Allemagne a montré qu'elle ne possédait ni l'un ni l'autre de ces avantages.

La meilleure preuve de son incapacité diplomatique et politique, poursuivait l'orateur, — et il nous faut ici prêter l'oreille avec plus d'attention que jamais — la meilleure preuve, c'est que, *n'ayant pas voulu la guerre*, elle a cepen-

dant *paru* la vouloir aux yeux de l'univers ! — Voilà donc revenu l'argument, pour nous autres Français, à jamais incompréhensible, après les heures tragiques de juillet 1914 ! « *Moins que tous les autres peuples*, l'Allemagne a voulu la guerre. » Quand nous cherchons, malgré tout, à nous expliquer un tel aveuglement dans certains esprits que nous avons lieu de supposer sincères, nous croyons discerner qu'ils se jugeaient aussi peu engagés par les gestes provocants de leur avant-garde *pangermaniste* que nous ne croyons l'être par les manifestations de notre Ligue des Patriotes. Mais, outre que l'une visait à la restitution d'une province opprimée et protestataire, tandis que l'autre tendait tout simplement à l'absorption du monde, la différence essentielle c'est que, d'un côté, le souverain, seul responsable de la paix et de la guerre, parlait publiquement en pangermaniste le plus souvent, tandis que l'éloquence de nos patriotes n'engageait qu'eux seuls ; aussi notre Ligue n'aurait-elle jamais été en mesure de provoquer la guerre, tandis que le gouvernement pangermaniste de l'Allemagne l'a déchaînée sur le monde ! Et l'on conviendra que la différence est de taille ! — M. de Keyserling n'hésite pourtant pas à s'approprier ce sophisme gigantesque. Il ajoute que, pendant toute la durée de la lutte, l'Allemagne n'a pas conçu d'autre but que sa légitime défense (tandis qu'on sait assez ses projets annexionnistes sur la Belgique, sur nos mines de Lorraine et sur nos colonies). Et il s'étonne naïvement, après tout cela, que ce peuple, insuffisamment diplomate, ait été considéré par le monde entier comme un agresseur et comme un ravisseur ! Mais passons sur ces manifestations, si instructives, de l'impérialisme essentiel de l'être et revenons aux avertissements sains qu'elles ont interrompus de peu logique manière.

L'Allemagne aurait-elle conquis matériellement le monde, reprend en effet le comte, qu'elle n'en aurait pu conserver *moralement* la maîtrise. L'occupation par ses troupes de la Belgique et des départements français du Nord-Est l'a suffisamment démontré, car les occupés ont été *supérieurs* en valeur morale à leurs occupants, concède notre philosophe sans ambages. Un autre *malheur* fut que des considérations stratégiques conduisirent ce pays, si pacifique, à des actes politiquement regrettables : violations de la neutralité belge, dévastations systématiques en France

lors des reculs de la ligne du front ; mauvais choix du moment de l'armistice. Aussi bien est-ce parce que, *de tout temps*, l'Allemand a fait la guerre *sans intention bien arrêtée* qu'il passe pour le *dévastateur par excellence* dans les annales de l'Europe ! En réalité, les Allemands sont analogues aux Chinois (comme nous l'avons déjà vu) en ce que leur patriotisme est principalement un patriotisme de culture et un intense amour du foyer. La grandeur politique les laisse *intérieurement froids* parce qu'ils en rêvent une plus haute. C'est pourquoi leurs prétentions intermittentes à la conquête donnent, au dehors, l'impression de la suffisance injustifiée.

Craignant d'avoir encore été trop loin de la sorte sur la voie des objurgations nécessaires, et songeant aux grands « politiques » dont croyait pouvoir se glorifier l'Allemagne d'hier, — à ce Bismarck en particulier dans la famille duquel il est entré, — le comte concilie leur existence avec sa précédente thèse par un expédient un peu trop « métaphysique » en vérité. Il nous rappelle que les Juifs ont vu sortir autrefois de leur sein, Jésus, la négation même du génie de leur race (?). C'est que les peuples « de nostalgie » ont pour privilège d'engendrer dans leur propre sein, par objectivation de leur désir, une incarnation de *ce qui leur manque*. A titre de nation impolitique au premier chef, l'Allemagne devait donc, par contraste, engendrer quelquefois les plus grands politiques ! Elle les a produits nombreux, en effet. Par la même raison, quoique nullement organisatrice, mais « organisable » seulement, elle devait tirer de son sein une Prusse, pour en être solidement organisée avec le temps.

Le voyageur d'Orient retrouve dans sa mémoire, à ce propos, les conclusions d'un entretien qu'il eut, en Asie, avec un brahmane fort réfléchi. Cet homme se jugeait très supérieur aux Anglais, les considérant comme une sorte de milice politicère, venue du dehors par une disposition tutélaire du Brahma, afin de maintenir l'ordre dans le pays cher à ce dieu. Opinion certes fausse et même puérile chez cet Oriental dénué de vigueur morale ! Mais, conclut le comte, si jamais un peuple de *maîtres* était conduit à penser de la sorte, si la plus haute faculté de se régir soi-même s'associait dans ce peuple à un franc aveu de ce que la capacité politique a d'*inessentiel* et d'empirique en elle-même, alors

un degré suprême de l'évolution spirituelle serait réalisé par ce peuple ! — Et Renan, élève, lui aussi de la métaphysique allemande, a bâti des raisonnements patriotiques de cette nature après nos malheurs de 1870.

Il est vrai que M. de Keyserling eut alors la crânerie de proclamer devant un auditoire allemand que *les Allemands ne sont pas un peuple de maîtres*, au moins jusqu'ici. Et voilà une déclaration qui aurait été difficilement tolérée au delà du Rhin quelque cinq années plus tôt ; elle est caractéristique de l'heure, assez fugitive, qui vit la préparation de sa conférence. Non, les Allemands seraient plutôt le peuple civique ou, si l'on veut, le peuple *bourgeois* par excellence (en vertu du double sens du mot *Buerger* qu'on peut traduire par citoyen comme par bourgeois). Leur aristocratie n'a jamais été très marquante (!) ou l'a été seulement grâce à l'extraordinaire *appétit d'obéissance* qu'elle rencontrait dans la masse autour d'elle ! Or, la période qui s'annonce pour le globe tout entier sera *sociale (buergerlich)* par essence, et l'Allemagne, possédant dès longtemps la plus parfaite organisation civique, est destinée, par l'histoire elle-même, à devenir le *peuple démocratique modèle*, avant tous les autres. Aussi bien sa tradition *monarchique* d'hier était-elle purement de façade (et nous voilà loin des déductions monarchistes du *Journal de voyage*, publié avant la catastrophe des Hohenzollern). Au fond, elle était, dès longtemps, déjà *une république sociale! Prussianisme et socialisme d'État* sont deux notions identiques entre elles Ainsi, de par toutes ses qualités originelles, l'Allemand va devenir l'exemple du monde. Le temps des conquêtes par la force est passé et celui qui, dès à présent, y renoncera *par principe* ne perdra rien du côté de la *puissance*, bien au contraire ! — Ce qui nous montre le pangermanisme déjà ressuscité de ses cendres, sous un masque démocratique ou social.

Pour la première fois depuis l'époque lointaine de la Réforme, acheva triomphalement l'orateur de 1919, l'Allemagne va de nouveau diriger moralement le monde ; elle semblera plus que jamais riche d'avenir, au sens le plus hautement humain de ce mot ! Est-ce que, de tout temps, après les grandes crises, le salut n'est pas venu de ceux qui avaient été principalement *affaiblis*, de ceux qui avaient le plus souffert ? — La France, Christ des nations, proclamaient

aussi, de leur temps, nos romantiques de nuance sociale, après Waterloo comme après Sedan, avec Michelet comme avec Renan. Au Collège de France, Mickiewicz en disait autant de la Pologne. Il est frappant que, par un juste retour des choses d'ici-bas, cette mystique interprétation de l'histoire passe à la fois le Rhin et la Vistule en ce moment, pour converger dans le cerveau des vainqueurs de Leipzig et de Saint-Privat.

L'Allemagne, acheva le comte, va tout simplement *monter avec une paisible évidence (mit schlichter Selbstverstaendligkeit)* à la tête de l'évolution humaine. Le peuple russe ne possède encore de supériorité que dans l'âme, et son esprit est *trop arriéré* décidément pour le rôle d'éducateur du globe. Quant à l' « Entente », elle a été reculée d'un demi-siècle en arrière, précisément du fait de sa victoire, sur le chemin de la spiritualité où s'engage l'humanité démocratique. La *mission* du peuple allemand reste donc plus que jamais indiscutable. La signification *éternelle* de ce peuple ne sera jamais mise en question d'ailleurs parce qu'il est le peuple de la nostalgie suprême, de la nostalgie du genre humain avide de perfection ! — On voit quelles ressources la métaphysique (ou la mystique) offrent à l'impérialisme vital pour ces heures difficiles où les faits refusent de le justifier suffisamment à ses propres yeux. C'est ici la tenace confiance d'Israël dans l'alliance exclusive de Jehovah, pendant la captivité de Babylone !

*
* *

A la fin de cette même année 1919, le comte Hermann Keyserling précisait le sens de son effort rénovateur dans une brochure intitulée : *Ce qui nous fait défaut. Ce que je veux. Programme de l'école de sagesse et de la société Keyserling à Darmstadt.* Je dirai tout à l'heure quelques mots de cette école : examinons-en préalablement le programme.

Il débute par une lamentation sur le mode jérémiaque. La chute de l'Allemagne était *inévitable!* Non moins inévitable l'éruption du bolchevisme dont l'idéal fut admirable et la réalisation parfaitement bestiale ! La culture européenne peut parfaitement disparaître tout entière dans la tourmente qui nous enveloppe de ses souffles impurs !

Naguère le comte semblait assez indifférent aux menaces de l'économie communiste. Que la propriété fût supprimée d'un trait de plume, il n'y voyait pas d'inconvénient notable ! Il ne pense plus de même après que la chose a été faite si près de son pays d'origine et il répète, en exagérant le Taine d'après 1871, non pas que tout préjugé est une ancienne conclusion *rationnelle* qui a perdu ses titres, mais (en philosophe pour qui les arguments métaphysiques sont les meilleurs) que tout préjugé, et celui de la propriété comme les autres, a ses assises dans les *profondeurs de l'âme.* C'est donc cette peu précise notion, l'*âme du genre humain*, qu'il évoque à grands cris sur la scène du monde, au lieu d'y appeler tout simplement la raison, née de l'expérience, ce qui serait plus clair et plus sûr. Il nous invite, au contraire, à reconnaître une fois de plus que l'*intelligence (Verstand)* ne détermine pas l'organisation de la vie ! — De la vie organique peut-être, répondrais-je. Encore n'en sommes-nous point assurés ! Mais de la vie sociale, elle est, à coup sûr, une très efficace élaboratrice.

Le comte s'élève toutefois nettement contre le projet d'une *restauration* du passé allemand. Ce qu'il importe, selon lui, de réaliser présentement, c'est une nouvelle synthèse de l'*esprit* et de l'*âme.* Et il se demande une fois de plus si cette synthèse ne pourrait venir de la steppe moscovite ; mais il renonce désormais à cette espérance. Certes, les dispositions *spirituelles* des Slaves restent, de beaucoup, *les plus riches* de l'Europe entière ; ils s'élèvent péniblement néanmoins à la culture harmonieuse de leur être parce qu'en eux le sentiment exerce une trop entière prépondérance ; il faudra des siècles encore pour donner une suffisante consistance à l'âme slave.

Ce n'est pas qu'une dictature du sentiment ne fût encore préférable à une pleine hégémonie de l'intelligence, puisque cette dernière faculté manque de toute relation nécessaire avec la vie totale, puisqu'elle est, de sa nature, analytique et dissolvante (je dirais lentement constructive et prudemment progressive). De là l'échec de la culture antique qui ne put se soumettre le monde, et, présentement, le danger de tous les peuples occidentaux souffrant de la même hypertrophie intellectuelle que les Grecs. Non ! nous n'avons pas encore assez d'*âme.* Pourtant, les classes sociales dans lesquelles la culture est héréditaire et qui sont imprégnées

de tradition, en possèdent, proportionnellement, plus que les autres. C'est comme issu de l'aristocratie que le comte se juge propre à devenir le missionnaire de l'âme au sein de sa race.

Malheureusement, pour effectuer ce désirable retour vers la Vie, l'Allemand lui apparaît comme *le plus mal préparé* jusqu'ici de tous les peuples. Nulle pensée n'est, par nature, aussi *étrangère à la vie* que la sienne ; son âme reste lourde et indifférenciée par essence. Mais, — et voici venir un raisonnement par antiphrase, assez analogue à celui que nous avons goûté précédemment sur les grands politiques sortis de l'impolitique Allemagne, — mais précisément en raison de ses défauts de nature, ce peuple désire plus ardemment que tout autre de s'élever jusqu'à la culture nouvelle. Or, ce qu'on souhaite passionnément, on finit toujours par l'atteindre ; on ne se pose pas un problème *quand on n'est pas sur le point de le résoudre.* (Et voilà qui simplifierait bien des choses !) C'est pourquoi l'Allemagne, en vertu même de cet immense intervalle qui la sépare de l'idéal prochain, se trouve destinée à s'en rapprocher plus rapidement que les autres. Elle est le terrain d'élection sur lequel va s'accomplir la synthèse de l'esprit et de l'âme. De pareilles surprises ne sont-elles pas fréquentes dans l'histoire? Les peuples les plus éloignés de l'idéal se jugent toujours les peuples *élus de Dieu* pour diriger le monde. N'est-il pas symptomatique que, à la ressemblance des rejetons d'Israël, le peuple allemand soit aujourd'hui le plus exécré de tous, le plus chargé d'outrages ou d'opprobres et qu'il apparaisse réellement *diabolique* à l'univers en dépit de sa bonhomie, de son honnêteté foncières?

La meilleure voie vers une si désirable synthèse, ce serait le retour à l'état mental du moyen âge, suggère alors notre persistant romantique. Pourquoi les esprits les plus cultivés se sont-ils enthousiasmés pour le moujik (et il a fait comme eux, nous le savons), sinon parce qu'ils voyaient se réaliser en lui cet équilibre psychique si favorable au bonheur, cette synthèse de l'esprit et de l'âme dont le monde a présentement faim et soif? Pourtant, la solution n'est pas dans le christianisme populaire et le salut ne viendra pas désormais d'une croyance religieuse, aux cadres dogmatiques. Le rôle tenu par les religions de jadis sera dévolu demain à la métaphysique, appuyée sur les géniales délimitations de

Kant, c'est-à-dire à une saine philosophie de la Vie (la divinité naturiste du moment, nous le savons).

Présentement, cette métaphysique aura pour interprète le comte Keyserling qui se sent en mesure de communiquer à ses contemporains la « Sagesse » et qui va jusqu'à se comparer au Christ quelques pages plus loin, à l'exemple des nombreux Messies romantiques du siècle dernier. La sagesse, dont il se croit le dépositaire, doit tenir dorénavant la place donnée au *Logos* par les penseurs grecs et à la raison par les philosophes français. Cette sagesse, ni le clergé ni les universités ne possèdent compétence pour en inculquer les principes : il y faudra une fondation privée, non sans un léger vernis officiel toutefois, afin d'inspirer le respect. Telle sera l'Église nouvelle dont ce fils spirituel du romantisme allemand s'est fait le pape provisoire ; elle ne comportera pas d'enseignement proprement dit ; elle visera simplement à communiquer la Vie (le dieu nouveau), par l'influence directe et par le contact de personnalités choisies entre toutes pour leurs aptitudes métaphysiques. Seul, en effet, le vivant est capable d'engendrer la vie ! — Je vais revenir, dans un instant, à esquisser le fonctionnement de cette initiation qui rappelle les mystères de l'antiquité. Pour en finir, au préalable, avec le programme qui promit sa création imminente à l'Allemagne, je relèverai encore cette suggestive déclaration de son fondateur :

Autant j'attendais peu de l'Allemagne gouvernée par Guillaume II, autant j'espère grandement de celle qui naît dans la souffrance. Qu'elle ne se laisse pas effrayer par ce qui est, mais s'attache uniquement à ce qui sera !

D'autres peuples semblent mieux armés que l'Allemand pour la domination *matérielle* du globe, et ce sera sans doute le rôle réservé à la race anglo-saxonne que de donner aux races attardées ce premier vernis de culture sans lequel on ne saurait espérer l'avènement d'une humanité plus haute. Les nations romanes, d'autre part, fourniront longtemps encore le modèle de la plus parfaite culture de *forme* ou d'*expression* qui soit accessible à notre Occident. De l'Allemagne, en revanche, pourront procéder, comme au temps de la Réforme, les impulsions décisives et les exemples orientateurs. Les Allemands ne sont pas le peuple de l'être, mais celui du devenir. Leur mission est de faire succéder la réno-

vation à la destruction. Il y a deux mille ans, comme aujourd'hui, leur destinée fut de provoquer la *fin d'un monde.* Cette fois encore, il peut leur être réservé de mettre au jour celui qui remplacera le précédent.

* * *

La nouvelle Église annoncée dans les pages dont je viens de donner l'analyse, fut fondée peu après à Darmstadt, dans le palais grand-ducal et sous la présidence d'honneur du grand-duc Ernest-Louis de Hesse-Darmsatdt, — nulle mention de déchéance ne venant indiquer que ce prince ait cessé de régner sur ses sujets d'hier, ainsi que nous le croyons bonnement en France. — L'école de la Sagesse est administrée par une société pour « la libre philosophie », dont la direction scientifique appartient au comte Hermann Keyserling. Ce sont des amis de cette philosophie nouvelle qui ont assuré de leurs deniers l'avenir de l'Institut, et le grand-duc président, en particulier, lui a consenti une importante dotation. De la sorte, le « directeur scientifique » fut mis en mesure de développer une libre activité réformatrice et de se consacrer tout entier à son grand dessein qui est, nous le savons, la synthèse de l'esprit et de l'âme, ou la vulgarisation du point de vue « universaliste » *(weltmannisch)* en Allemagne.

Ce n'est pas qu'il s'adonne à un enseignement proprement dit, car le sage ne saurait agir qu'*en se proposant pour exemple.* Aussi les personnalités de valeur, pourvues d'une vocation de chef ou de guide, sont-elles invitées à *vivre* un certain temps en échange direct de pensées ou d'impressions avec le comte Keyserling, exemple efficace de sagesse. Cette intimité spirituelle ne devra pourtant pas se prolonger plus d'une quinzaine de jours ; mais le néophyte est autorisé à visiter de nouveau Darmstadt, après un certain temps écoulé si, dans l'intervalle, il a su s'élever de quelques degrés vers la perfection qu'il recherche. A l'automne et au printemps, devaient se tenir dans la même ville-résidence, de grands congrès de sagesse et, partout, des conférenciers porteraient la bonne parole.

Dans la *Revue de la Semaine* du 23 juin 1922, M. Pierre Lafue a publié un charmant article intitulé : « Huit jours à l'École de la Sagesse. » Je lui emprunterai quelques impressions particulièrement topiques. Introduit dans le palais

grand-ducal par des laquais corrects et cérémonieux, les arrivants sont aussitôt répartis dans des chambres décorées de paysages hindous et de représentations du Bouddha ; mais avant d'aborder le comte en personne, ils doivent passer par un cycle d'initiations graduées. Pendant le repas, pris en commun dans la grande salle à manger blanche et or, un orchestre, masqué de plantes vertes, se fait entendre, distant, pénétrant, apaisant, en longues plaintes de balalaïkas égayées par le babil innocent des clochettes. Ensuite sonne l'heure de la « discussion » ; c'est une causerie en tête-à-tête avec une jeune femme initiée, mais dans un vaste salon tout peuplé de couples analogues. L'interlocutrice de M. Lafue, qui avait été auparavant sa voisine de table, est ainsi décrite par sa plume ingénieuse :

Elle appartient à une nationalité indistincte, mais du Nord certainement. Sa chevelure est grise comme de la cendre, et puis, tout à coup, un reflet s'y allume, presque insoutenable, mais si fugitif qu'on n'a pas à redouter l'éblouissement. Son visage est stylisé, mais sans maigreur, pâle, mais sans anémie.

Ces prêtresses disent alors bien des choses. Il ne s'agit pas de tout retenir ; il ne s'agit pas non plus de leur donner la réplique ; mieux vaut, avec la modestie d'un catéchumène, observer et se taire. Ne pas trop chercher non plus à relier entre elles les phrases qui viennent frapper votre oreille ; la logique est une manie par trop occidentale. Il suffit que les mots qui tombent en vous y fassent lever des idées engourdies. Voici pourtant ce que crut entendre, ou à peu près, le visiteur français :

Toute l'Europe n'a, au fond, qu'un même esprit qui engendre une impression de monotonie. Peut-être serait-il donc sage, pour s'élargir ou pour se renouveler, d'entreprendre le tour du monde comme le directeur de l'Institut, et de se soumettre aux influences des tropiques, de l'âme hindoue, du rituel chinois, puis de voir ensuite ce qu'il en résultera dans votre pensée... Quand vous aurez déterminé toutes les coordonnées, il faudra bien que vous trouviez l'axe. Vous échapperez alors en quelque mesure aux contingences du temps et de l'espace. Car c'est une erreur que de concevoir l'individualité comme la source du bonheur. Au contraire, pour le métaphysicien qui s'élève au-dessus de la nature, le comble du tragique est de ne pouvoir étouffer en soi l'individu !

Résumé du mysticisme christiano-bouddhique installé dans la pensée allemande par ses maîtres de récente date, depuis Jacob Boehme jusqu'à Schopenhauer.

Le comte Keyserling va paraître enfin pour une conférence-causerie. Très simple, le front chauve, le regard bienveillant, il s'assied dans une chaire où il parle pendant deux heures, parce qu'il répète ses dires en trois ou quatre langues :

Oh ! nous indique M. Lafue pour résumer ses impressions d'auditeur, oh ! pas de système, pas de doctrines ! Apprendre à méditer ; dénouer les gauches allures de l'intelligence sommaire ; aider les êtres à se manifester dans notre entourage, *amorcer* des vies spirituelles. Devenir des *sages*, c'est-à-dire donner sa foi à la puissance *spirituelle* qui sera la norme de l'avenir ! Que nous parle-t-on de mitrailleuses, de machines de mort? Les grandes forces de la vie ne reposent pas dans cette matière inerte, mais dans la pensée qui se concentre pour se manifester ensuite au dehors !

L'orateur achève par quelques formules qu'il « essaye » sur ses auditeurs comme un peintre essaye ses nuances sur la palette, prêt à les retirer devant quiconque résisterait à leur efficacité capricieuse :

Qui veut la vérité doit d'abord réaliser la parfaite expression de soi-même. Pour servir le futur, il faut, avant tout, avoir compris le sens du présent. La conception artistique de la plupart des gens est moins l'expression de leur personnalité qu'une sorte d'assurance sur la vie. Ce qu'il y a d'éternel, de précieux dans l'homme, c'est ce qui dépasse la nation, ce qui reste, une fois supprimées les contingences de temps et de lieu. Seul est destiné à durer ce qui a pris naissance dans l'âme, le monde extérieur n'ayant jamais plus de sens que l'homme intérieur n'a su lui en donner. Intérieurement, le sage ne connaît pas de limites. N'acceptons jamais le médiocre avant qu'il nous ait tué !

Huit jours, quinze jours au plus s'écoulent dans ces occupations toutes spirituelles, conclut notre compatriote indulgent. Après quoi, c'est fini : on se retrouve dans la rue avec une impression étrange. Quoi donc ! il y a encore un monde extérieur qui s'agite, crie, rit, se dépense sans nulle *sagesse?*

A la gare, l'employé gourmé vous toise sans bienveillance ; il ne sait pas que *ce qu'il y a de meilleur dans l'individu, c'est ce qui dépasse*

la nation. Il vous montre, en ricanant, une manifestation pangermaniste qui passe. Heureusement le comte Keyserling a dit : Rien ne commence jamais dans la masse ! Le groupe qui reconstruira le monde forme une toute petite aristocratie. Alors faut-il espérer... quand même?

*
* *

Que dire, en terminant, d'une pareille métaphysique et de ses aboutissements probables, après que l'on vient d'entendre les commentaires, infiniment nationalistes au fond, que son prophète en a donné hors de la paisible enceinte du palais de Darmstadt? Nous en dirons d'abord qu'un pays qui réclame, à titre de baume sur ses récentes blessures, de si amples encouragements à sa vanité nationale et à son mysticisme conquérant d'ancienne date, un pays qui, après comme devant, veut être proclamé sur tous les tons, missionnaire plus que jamais des puissances directrices du monde, un tel pays demeure assez inquiétant pour la sécurité de ses voisins ! Sans méconnaître aucunement les intentions conciliantes du comte Keyserling, je répéterai sans me lasser ce que j'ai souvent avancé déjà : tout mystique, que l'expérience sociale de ses pères et la sienne propre n'ont pas enfermé dans un cadre vital suffisamment rationnel, tend à se proclamer d'abord le chercheur, puis le favorisé, puis l'allié, enfin le *soldat* de Dieu !

Dans le *Journal de voyage* du promoteur de la sagesse asiatique nouvelle, se rencontre un développement sur l'hégélianisme qui m'a paru très significatif en ce sens. L'humanité occidentale, y est-il exposé en substance, n'a guère moins de massacres ou de dévastations sur la conscience que les Mongols ou les Ottomans. Hegel enseigna que le chemin de l'esprit, cette lumière du monde, passe sur des millions de cadavres, que tout peuple *prédestiné* possède le droit d'asservir les autres parce qu'il est le représentant de l'idée, enfin que la raison d'État reste décisive et que la force crée le droit. C'était représenter notre culture occidentale comme essentiellement *méchante (boese)* et comme transformant l'homme en démon ! — Un pareil résumé, visiblement réprobateur, serait assez rassurant ; mais il est continué par des commentaires qui le sont beaucoup moins. Qu'on en juge !

Cette condamnation une fois prononcée, poursuit en effet le voyageur, il est certain que la méchanceté *(das Boese)* a sa fonction déterminée ou même *nécessaire* dans l'économie de ce monde. Seule, la destruction impitoyable ouvre la voie aux renouvellements féconds. Si l'on veut marcher sérieusement de l'avant, le processus naturel du « disparaître » pour faire place au « devenir » a grand besoin d'être *accéléré*. Les animaux de proie ont pour *devoir* de suivre leur instinct et nous paraissent tout aussi autorisés que les herbivores à le faire. Que l'évolution de la vie soit hâtée par des guerres, des catastrophes ou des épidémies, cela ne porte aucun préjudice (??) à la qualité de ce qui s'élève sur ces ruines, car les ravages exercés se compensent très vite en fin de compte ! Qu'un ordre social *condamné* à disparaître s'éteigne lentement par le jeu des sélections sociales ou subitement par l'irruption de quelque Attila, peu importe ! — Et voilà qui paraîtra terriblement préoccupant pour certaines classes ou pour certaines nations, soi-disant condamnées par quelqu'une de ces divinités qu'un mysticisme spécieux saura toujours mettre au service des intérêts : Nature, Esprit, Idée, Histoire, Vie, Temps, etc.

Pourtant, allègue encore le voyageur, le fait que la mort est inévitable ne justifie pas le meurtrier et l'homme n'a pas qualité pour remplir le rôle du divin ! — Alors, nous nous prenons à respirer de nouveau ! Mais voici que le « sens esthétique » est appelé à la rescousse afin de nous incliner définitivement devant les beautés de la force et devant les prestiges de la violence, comme les romantiques de nuance stendhalienne nous y ont accoutumés chez nous par leur culte de « l'énergie ! » De sorte que nous restons perplexes en fin de compte, car toute cette métaphysique impérialiste émancipée des disciplines chrétiennes ne nous dit plus rien qui vaille ! Nous en connaissons trop, par expérience, les lendemains meurtriers, soit chez les mystiques nationalisants du passé, soit chez les mystiques socialisants du présent.

Ernest Seillière,
Membre de l'Institut.

La reine Victoria

« Quand le lecteur rencontre un héros de pain d'épice, un personnage de roman moral, et non un homme de chair et de sang, il se détourne avec un haussement d'épaules, un sourire ou une raillerie. » M. Strachey nous montre en Victoria une femme de chair et de sang et peu de romanciers, même parmi les meilleurs, sont plus subtils que cet historien (1). La délicatesse de ses analyses fait bien souvent songer à celles de Proust, à qui il s'apparente aussi par une fugitive poésie, toute chargée de joyaux aux feux sombres. Plus un personnage est nuancé, complexe, plus il est cher à M. Strachey. Son Melbourne, son Disraëli, son Prince Consort enchantent l'amateur de portraits. Un humour insaisissable et vif imprègne l'œuvre de sa forte saveur, sans que jamais un mot, un clin d'œil de l'auteur viennent gâter l'effet comme il arrive chez les humoristes inférieurs.

Le léger croquis que l'on trouvera ci-dessous n'a d'autre objet que d'engager le lecteur à goûter lui-même un livre délicieux.

I

Le 20 juin 1837, l'archevêque de Canterbury et le grand Chambellan d'Angleterre arrivèrent à cinq heures du matin au palais de Kensington qu'habitait la jeune princesse Victoria. La duchesse de Kent éveilla sa fille qui sortit du lit,

(1) *La reine Victoria*, par Lytton STRACHEY, traduction de F. Roger-Cornaz (Payot, éditeur).

mit une robe de chambre et se rendit toute seule dans la pièce où l'attendaient les dignitaires. Le Chambellan tomba à genoux aux pieds de la princesse. A la vue de ces vieillards courbés devant elle, elle comprit qu'elle était reine.

Elle avait eu l'enfance la plus studieuse, la plus cachée, la moins brillante. La duchesse, ménagère allemande de la vieille école, l'avait élevée sévèrement. Enfant, jeune fille, elle avait dormi dans la chambre de sa « chère maman ». Jusqu'au jour de son avènement elle n'en était pas sortie sans que quelqu'un lui tînt la main. Sa gouvernante, la « bonne Lehzen », fille d'un pasteur hanovrien, lui avait enseigné la simplicité, l'exactitude, la piété. La princesse adorait cette « précieuse Lehzen, la meilleure, la plus fidèle amie ». Elle aimait aussi tendrement son oncle Léopold, roi des Belges, qui lui écrivait d'excellentes lettres sur les devoirs des monarques ; elle aimait ses « chers cousins » les princes de Wurtemberg, de Saxe-Cobourg qui venaient la voir aux vacances. Albert de Saxe-Cobourg surtout était beau, extrêmement beau. « Ce fut notre dernier *heureux*, oh ! *si heureux* déjeuner avec ce *cher* oncle et ces *chers* et *bien-aimés* cousins que j'aime *si* tendrement, *beaucoup*, *beaucoup* plus tendrement que tous mes autres cousins, surtout Albert. » Quand elle écrivait cette phrase de son journal elle venait d'avoir dix-sept ans, et les yeux bleus, la bouche charmante, les belles dents du cher Albert avaient fait une impression profonde sur son tempérament naissant.

A onze heures, le premier ministre, lord Melbourne, vint la chercher pour son premier Conseil. Les lords, les évêques, les généraux virent la porte s'ouvrir à deux battants, livrant passage à une jeune fille très petite, très mince, en grand deuil, qui s'avança avec grâce, gravité et assurance vers la place qui lui était réservée. Elle lut d'une voix haute, parfaitement claire les documents préparés pour elle, puis, la cérémonie terminée, sortit de la salle, comme elle y était entrée, avec une étonnante dignité. Elle seule trouvait tout naturel de se voir reine d'Angleterre.

Le pays fut dans le ravissement. La princesse avait été jusqu'alors inconnue de tous, perdue dans l'ombre de sa mère. La mode était au sentiment. Les cœurs sensibles se donnèrent à cette enfant innocente et pieuse dont ils découvraient à la fois l'élévation et les mérites.

Cependant ceux qui approchaient de plus près « l'illustre

princesse » virent, dès les premiers jours, paraître en elle des traits un peu moins idylliques. Après le premier Conseil, rencontrant sa mère dans l'antichambre, elle lui demanda :

— Et maintenant, maman, suis-je vraiment reine?

— Vous voyez bien que vous l'êtes, mon enfant.

— Alors, ma chère maman, laissez-moi seule une heure.

Quand elle sortit de cette méditation solitaire, la première de sa vie, elle ordonna de transporter son lit hors de la chambre de sa mère. Quelques jours plus tard, elle exila celle-ci dans une autre aile du château. La duchesse de Kent vivait depuis treize ans dans l'espoir d'être un jour « la mère de la reine ». L'avènement de sa fille la plongea dans le néant. Elle ne retrouva jamais ni influence, ni même confiance. La petite reine si bien gardée, si bien élevée, avait sans doute depuis longtemps, dans le silence nocturne de la chambre maternelle, rendu son arrêt sur ce point.

II

Elle trouva les whigs au pouvoir et lord Melbourne premier ministre. C'était un vieillard charmant, nonchalant et cultivé. Aristocrate de naissance, conservateur de tempérament, il se trouvait par jeu des circonstances chef du parti libéral et chargé d'appliquer des réformes auxquelles il ne croyait guère. « Enfant du dix-huitième siècle égaré dans un âge nouveau, il ressemblait à une rose d'automne. » Son aménité gracieuse, son ironie n'empêchaient pas qu'il ne fût tourmenté par une angoisse profonde. Cynique et sentimental, croyant et sceptique, il était secrètement en proie à l'inquiétude et à la mélancolie. « Ses pétales trop sensibles frémissaient à tous vents. »

Étrange conseiller intime pour une naïve jeune fille toute imprégnée de sensiblerie allemande. Les rapports de lord Melbourne avec les femmes avaient été ambigus et mystérieux. La sienne, cette folle lady Caroline, maîtresse de Byron et de quelques autres, après l'avoir beaucoup trompé était morte dans ses bras. De ce sinistre épisode lui restait une ironique mélancolie. Il était veuf, mais la compagnie des femmes lui demeurait indispensable ; il avait eu beaucoup d'amies, soulevé quelques scandales dont il s'était toujours tiré avec tact. Avec Victoria sa tenue fut parfaite. Il sut

délicatement unir la tendre vigilance d'un père au respect d'un courtisan, à la sagesse d'un conseiller.

On imagine quel plaisir dut trouver à la compagnie du plus brillant causeur du royaume une petite fille qui ne connaissait que Lehzen et l'oncle Léopold. Dans le journal intime de la reine, il n'est plus question que de « lord M... ». Il est « amusant, instructif, délicieux, affectueux ». A propos de chaque dépêche il fait un cours d'histoire de sa belle voix douce. Puis la conversation prend un ton plus personnel. Lord M... décrit son enfance, la vie de Londres, l'Europe. Il monte à cheval avec la reine, dîne avec elle tous les soirs, discute les royales critiques sur l'opéra ou la comédie. « Jamais, écrit Victoria, je n'oublierai ce premier été de mon règne ; c'est le plus beau que j'aie jamais passé. »

Son métier de reine l'enchantait. Elle aimait les affaires, le travail, l'autorité. Elle montra vite que de cette autorité elle serait jalouse et bonne gardienne. La duchesse de Kent ne fut pas seule surprise par ce tempérament subitement révélé. L'oncle Léopold lui aussi sentit la morsure de la petite bouche volontaire. Il avait cru pouvoir continuer sa correspondance politique avec sa nièce ; elle répondait avec une chaleureuse affection, mais en termes un peu vagues, et en avertissant son bon oncle qu'elle montrait ses lettres à lord Melbourne. Bientôt il fit une tentative plus précise : « Si la reine pouvait, par un mot dit à ses ministres, favoriser la politique du roi des Belges, elle rendrait un bien grand service à celui-ci. » Victoria répondit par un message d'affection « pour la chère tante Louise et les enfants ». Alors le roi Léopold fut obligé de comprendre. Désormais on distingua dans ses lettres toujours tendres mais plus banales, un ton curieusement élégiaque.

Sans doute Victoria avait raison. La politique étrangère anglaise ne regardait qu'elle et ses ministres. Mais cette froide fermeté chez une fille de dix-neuf ans ne laissait pas d'être un peu inquiétante. Ses familiers voyaient grandir les signes d'une humeur violente et impérieuse. A la cour, la plus légère violation de l'étiquette était soulignée par des regards hautains de la reine. Les groupes de mécontents grossirent et les bavardages malveillants commencèrent à gâter cette belle unanimité de loyalisme qui avait marqué le début du règne. Lord Melbourne, qui seul aurait pu conseiller la reine, était aussi nonchalant qu'elle-même était

obstinée ; il laissa aller les choses, si bien, si longtemps que tout d'un coup il se trouva en présence d'une crise violente et dangereuse.

Depuis longtemps la majorité parlementaire du parti whig diminuait et il devenait évident qu'il serait bientôt nécessaire de former un ministère tory. A cette idée la reine avait les larmes aux yeux. Elle ne pouvait se passer de son ministre, de son ami, de son mentor. Elle ne connaissait pas les tories ; elle n'en voyait pas ; elle détestait la race entière. Toutes ses dames d'atour étaient whigs. Elle se sentait triste et déprimée. Enfin la majorité du ministère tomba à cinq voix et lord Melbourne lui-même conseilla de faire appeler son adversaire sir Robert Peel. Dans un état de chagrin affreux, elle se prépara à l'odieuse entrevue.

Sir Robert Peel, chef du parti tory, déplut vivement à la jeune Victoria. Ses manières étaient aussi timides et maladroites que celles de lord Melbourne étaient remplies d'aisance et de grâce. L'audience s'était cependant passée sans désastre quand, vers la fin, le nouveau Premier dit à la reine qu'il serait nécessaire qu'elle prît quelques-unes de ses dames parmi les femmes du parti tory. La reine refusa net. En vain lord Melbourne la supplia de céder. Le duc de Wellington lui-même y échoua et le plus vénérable des généraux battit en retraite, vaincu. Peel, devant l'entêtement de la reine, refusa de former le ministère. Elle rappela son cher lord M...

Aurait-il dû accepter une situation paradoxale, aussi contraire à la constitution du royaume? Ne compromettait-il pas la reine en lui permettant de transformer ses caprices d'enfant en décrets politiques? Il ne se faisait pas d'illusions sur ses fautes, mais il savourait dans cette amitié si affectueuse le goût délicieux du roman. Voir chaque jour cette vive jeune fille, se répandre avec elle en propos gracieux et vains, parler de théâtre et de falbalas, c'était pour lui une fin de vie inattendue et charmante.

Cette intimité avait eu un curieux effet sur la pieuse élève de Lehzen. La reine semblait jeter des regards hésitants vers la vie libre du dix-huitième siècle. Elle avait lord M... ; elle travaillait avec lui, dansait toute la nuit puis allait voir le soleil se lever sur les prairies de Windsor. Elle n'imaginait pas de plus grand bonheur. Surtout elle avait la terreur du mariage. Pourquoi changer? Tout était si beau.

Cependant elle sentait l'impopularité monter autour d'elle. La vie de la cour, les scandales vrais ou faux, l'obstination de la souveraine déplaisaient à ses peuples. Plusieurs fois, dans les rues de Londres, Victoria fut insultée et un jour, comme elle paraissait à son balcon, la foule cria : « Madame Melbourne. »

Depuis longtemps l'oncle Léopold répétait dans chacune de ses lettres qu'il était grand temps que la reine se mariât. Le mari qu'il lui destinait était le « cher cousin Albert » et il avait organisé un voyage du jeune prince en Angleterre. Ces projets, arrêtés sans son consentement, irritaient profondément Victoria : « Elle avait la plus grande répugnance pour le mariage ; il lui serait très désagréable de revoir Albert ; d'ailleurs il pouvait bien venir, elle le refuserait s'il lui déplaisait. »

Il arriva, et le monde fut transformé : « Il est beau, » murmura-t-elle d'une voix entrecoupée. Elle retrouva ces yeux bleus, ce sourire charmant, ces belles dents ; elle monta à cheval avec lui, dansa avec lui, parla avec lui ; tout fut « délicieusement parfait ». Quelques jours plus tard, elle dit à lord Melbourne qu'elle avait résolu d'épouser Albert.

III

C'était un jeune homme austère et sentimental, décidé à user pour « le bien » de l'immense pouvoir qui, croyait-il, allait être le sien. Il aimait la vie de famille, la musique, la société des savants ; les femmes l'ennuyaient ; les coquettes l'effrayaient. Il se trouva bien dépaysé à la cour d'Angleterre telle que lord M... l'avait modelée. La reine aimait à danser jusqu'au matin, le prince s'endormait à dix heures sur un canapé. Il aurait bien voulu s'intéresser aux affaires politiques, mais le mari de la reine n'était pas prévu dans la Constitution et Victoria était décidée à maintenir ses prérogatives.

Dans le monde anglais, le prince déplaisait. On le trouvait terriblement Allemand. Il avait de beaux traits, mais mous et fades ; il était mal bâti ; il ne se tenait pas droit. De son côté, il n'estimait pas les Anglais, gens qui ne s'occupaient que de chasse au renard et ignoraient les « lois de la pensée ». Le prince sentait qu'il ne pourrait jamais s'entendre avec une telle race. Surtout il souffrait de se sentir soigneusement

maintenu à l'écart par sa propre femme ; il savait qu'il lui était très supérieur par l'intelligence ; il la voyait pourtant échapper à son influence morale. Quand il voulait parler des affaires de l'État, elle le traitait comme jadis le bon oncle Léopold, et lui disait en allemand mille choses tendres. Sans l'appui de son ami, précepteur et mentor, le baron Stockmar, Albert aurait abandonné la partie.

Mais Stockmar, plus riche d'expérience que le prince, avait tout de suite aperçu dans le jeu de celui-ci une carte maîtresse. La reine était follement amoureuse de son mari. Un jour, comme le prince, furieux, s'était enfermé dans sa chambre, elle, furieuse aussi, vint frapper à la porte.

— Qui est là?

— La reine d'Angleterre.

Pas de réponse, grêle de coups sur la porte.

— Qui est là?

— La reine d'Angleterre.

Pas de réponse. Enfin il y eut un silence et les coups recommencèrent plus légers.

— Qui est là?

— Votre femme, Albert.

La porte s'ouvrit à l'instant.

L'anecdote symbolise la situation. Peu à peu la position du prince changea. Bien guidé par Stockmar, il étudia la politique anglaise. Quand enfin de nouvelles élections rendirent inévitable le départ de lord Melbourne, Albert, qui adroitement s'était rapproché des tories, arrangea avec sir Robert Peel la terrible question des dames d'atour ; Victoria lui en sut un gré infini et, privée de son cher lord M..., se rapprocha de ce conseiller nouveau. Elle découvrit que non seulement il était beau, mais qu'il était bon, qu'il était grand. Il devint bientôt « mon précieux, mon incomparable Albert ».

Des enfants étaient nés. Les plaisirs du monde étaient oubliés. On vivait à la campagne autant que les affaires le permettaient ; chaque matin la reine faisait une promenade avec Albert, apprenant de lui les noms des arbres, les mœurs des abeilles. Puis elle travaillait à sa tapisserie tandis qu'il lui lisait à haute voix l'Histoire de la Constitution. Parfois aussi il lui jouait de l'orgue ou lui chantait du Mendelssohn en soignant beaucoup la mesure et les respirations. « Dieu merci, disait le journal intime, tout est changé ; je sais main-

tenant ce qu'est le vrai bonheur. » Quelques aristocrates souriaient un peu, mais les classes moyennes étaient satisfaites ; « elles admiraient cette existence royale et vertueuse où elles croyaient voir comme dans un resplendissant miroir l'image transfigurée de leur propre vie. » Quand sir Robert Peel quitta le ministère, Albert était en fait roi d'Angleterre.

Beaucoup d'hommes politiques trouvaient même qu'il l'était trop. Le prince avait sur les droits du souverain des idées que certains jugeaient incompatibles avec la constitution britannique. A son avis, la monarchie ne devait pas être un gouvernement purement ministériel « où le rôle du roi se borne à agiter la tête en signe d'assentiment ou de dénégation suivant le bon plaisir de ses ministres ». Il devait avoir la position d'un premier ministre permanent et exercer une autorité suprême sur les questions de discipline. Avec douceur, avec fermeté, par d'innombrables notes et mémoires soigneusement rédigés, il ramenait insensiblement l'Angleterre vers la monarchie absolue.

Levé le matin avant l'aube il s'installait à sa table de travail éclairée par une ingénieuse lampe verte qu'il avait rapportée d'Allemagne et commençait à annoter, à rédiger. Un peu plus tard la reine venait le rejoindre, admirative, obéissante, et signait ce qu'il avait préparé. Il s'occupait de tout, des musées et des hôpitaux, de l'armée et des écoles, des engrais et de la musique. Victoria était persuadée que jamais femme n'avait eu un tel mari. Il avait fait construire en Écosse, à Balmoral, un château entièrement bâti sur ses plans. Les papiers ornés de tartans écossais avaient été dessinés par lui ; dans le hall était la tête d'un sanglier qu'il avait tué, et sa propre statue en costume écossais. « Tout portait la marque de sa chère main et de son grand goût. »

Ce fut là que Victoria passa ses jours les plus heureux. Quand elle y songeait plus tard, il lui semblait qu'une sorte de gloire, un éclat céleste avaient enveloppé ces heures d'or. Elle avait renoncé à discuter les opinions d'Albert. Il était admirateur de la Prusse ; elle adoptait sa doctrine. Il organisait une exposition à Londres ; c'était la merveille de nos temps. Il admirait un roman ; c'était l'Iliade de nos jours.

Elle avait cependant acquis un ami nouveau, s'étant laissée charmer par Napoléon III. Le romantique aventurier lui plaisait parce qu'il était différent d'elle. Derrière le rem-

part de sa respectabilité, de ses conventions, de son bonheur si bien établi, elle observait furtivement, avec un plaisir étrange et délicieux, cet objet inconnu, étincelant, qui passait devant elle comme un météore. Mais Napoléon lui-même plaisait surtout parce qu'il écoutait Albert avec une respectueuse attention.

Et pourtant l'objet d'un amour si passionné n'était pas heureux. C'était un caractère insatisfait et contradictoire. Il était à la fois sévère et doux, modeste et méprisant. Sans doute rêvait-il d'un pouvoir absolu fondé sur l'adoration. Son génie supérieur aurait dû, pensait-il, forcer l'obéissance affectueuse. Il aurait voulu sentir autour de lui une universelle sensibilité allemande, quelque chose de « gemuthlich » et de vaste. Mais l'Angleterre poursuivait sa destinée, épaisse, entêtée, satisfaite ; il demeurait pour elle « l'étranger ».

Il travaillait trop et vieillissait vite ; son corps bouffi et courbé, son crâne dégarni dénonçaient le sédentaire. La reine aussi s'était épaissie, mais en vigoureuse matrone. Elle se sentait active, joyeuse de vivre ; ce grand corps décharné au contraire était touché par la mélancolie. Il avait dit une fois à la reine : « Je suis sûr que, si je tombais gravement malade, je me laisserais tout de suite aller ; je ne lutterais pas pour vivre. » Il s'était bien jugé. Un jour il se sentit faible et souffrant. Les médecins hésitèrent sur le diagnostic. Quand ils découvrirent une typhoïde, il était trop tard. Dans la chambre où il agonisait, Victoria vint lui lire des romans, la princesse Alice lui joua des cantiques de Luther. La reine n'était pas très inquiète ; elle ne pouvait croire que son bien-aimé Albert fût mortel. Quand les traits du visage devinrent rigides et qu'elle comprit, elle poussa un cri sauvage qui retentit à travers le château.

IV

La reine Victoria vécut encore plus de quarante années après la mort du prince consort. Mais cette interminable existence ne fut plus qu'un épilogue. Pendant quarante ans, dans les appartements qu'Albert avait occupés à Windsor, tout fut laissé dans le même état que le jour de la mort du prince. Victoria, dans sa dévotion, avait ordonné que, chaque soir, les vêtements de son mari fussent étendus sur le lit, que, chaque soir, comme s'il était encore en vie, l'eau

fût versée dans sa cuvette. Dans l'ordre politique sa seule maxime devint de ne rien faire qui ne fût conforme aux désirs du bien-aimé. « Je tiens à répéter une seule chose, disait-elle au roi des Belges, et c'est mon ferme propos, mon irrévocable décision, de faire ma loi de ses désirs, de ses plans, de ses intentions en tout... Aucun pouvoir humain ne me fera dévier de ce qu'il a décidé et voulu. »

Pendant des années, elle vécut comme une recluse, dans une tristesse morne et voulue, enveloppée d'épais voiles de crêpe. Comme elle refusait de prendre part aux cérémonies même officielles, elle devint bientôt aussi inconnue à ses sujets qu'un monarque oriental. Le seul but de sa vie, c'était d'assurer le culte du mort et de continuer son œuvre.

La lampe verte la revit, seule, hélas, maintenant, signer du matin au soir, annoter, discuter. « Son » désir était qu'elle ne se laissât jamais guider ou conseiller par un autre que lui, elle obéit jusqu'à la mort. « Il » avait été champion des ambitions de la Prusse ; elle les soutint fidèlement. Elle refusa de voir que la Prusse de Bismarck n'était plus celle qu'avait connue Albert. Quand cette ambitieuse puissance voulut écraser le Danemark, les ministres anglais, suivant la politique traditionnelle du pays, désirèrent s'y opposer ; Victoria les accabla d'objections. « La reine souffre beaucoup », leur écrivait-elle. « La reine est épuisée par l'angoisse ; l'amour, les avis de son bien-aimé mari lui font cruellement défaut. » Elle finit par obtenir l'abstention de l'Angleterre. L'opinion publique le lui reprocha. On s'irritait de la voir intervenir, au nom d'une ombre étrangère, contre des ministres comme Palmerston, nationalistes et populaires. Son deuil perpétuel, en supprimant toute la vie mondaine de la cour, ruinait le commerce, attristait les cérémonies publiques, ennuyait enfin la nation. La reine se sentit incomprise et en fut profondément malheureuse, mais elle ne céda pas.

Continuer l'œuvre d'Albert était devenu le premier devoir ; le second était de faire connaître au monde ignorant et injuste ce qu'avait été cet incomparable génie. Sous la direction de la reine fut entreprise une biographie complète du prince. Un peu partout dans le royaume des statues s'élevèrent. La reine, pour les inaugurer, consentait à interrompre sa retraite. A Londres un comité entreprit de bâtir un Mémorial géant. Sa construction dura sept ans. Les vertus chrétiennes, les vertus morales et les sciences entouraient

la statue du prince, placée sous un baldaquin étoilé. Albert était représenté assis, « attitude qui convenait mieux à sa dignité ». Pour rappeler une entreprise qu'il avait encouragée avec passion, le catalogue de l'Exposition universelle de Londres était dans la main droite de la statue.

Autour de la reine immuable, le personnel politique avait changé. Lord Melbourne, sir Robert Peel avaient disparu ; M. Gladstone et M. Disraëli étaient les protagonistes de l'acte nouveau. Entre eux, la reine avait pris parti avec sa terrible franchise. M. Gladstone l'exaspérait. Il ne manquait cependant ni de respect, ni de dévotion. Quand l'un de ses partisans, libéral avancé, se permettait de discuter les droits et apanages de la famille royale, il défendait celle-ci avec un loyalisme parfait. Mais la reine ne lui pardonnait pas « de la considérer comme un rouage nécessaire de la Constitution et non comme un être humain. Il semblait la voir à travers la buée d'une adoration presque religieuse. Respectueux, engoncé dans un grand col, il la traitait comme un précédent politique doué d'une connaissance ésotérique du grec. « Il me parle comme à une assemblée publique, » disait-elle. Quand il lui écrivait des lettres de douze pages pour expliquer une loi nouvelle, la lettre était plus savante, plus obscure, que la loi elle-même.

Pendant cinq ans de ministère libéral, Victoria se vit condamnée à vivre dans une atmosphère de « réformes ». Avec une énergie démoniaque, ce puritain savant réformait tout : l'Église, l'Irlande, la Marine, l'Armée et l'éducation. La reine luttait ; elle sentait qu'Albert n'aurait pas approuvé, que c'était un peu le prestige personnel d'Albert que l'on sapait par ce changement de tout ce qu'il avait connu. Mais elle était comme engloutie par le flot de documents que l'inflexible Gladstone poussait vers elle...

Que Disraëli était différent ! « Cet être étonnant, qui à soixante-dix ans réalisait enfin les rêves les plus fous de son adolescence, n'eut pas de peine à gagner entièrement le cœur de la dame souveraine dont il était si miraculeusement devenu le serviteur tout ensemble et le maître. » Les lettres officielles de Disraëli étaient de savoureux comptes-rendus de nouvelles politiques et de potins mondains écrits dans son meilleur style de romancier. Victoria en était ravie. Elle-même venait de publier des *Pages du journal de notre vie en Ecosse.* On remarqua que le Premier, dans ses conversa-

tions avec la reine, disait souvent : « Nous autres auteurs, Madame. »

Disraëli, lui, s'amusait. Étrange composé de l'homme d'action et de l'artiste, rare exemple du spectateur-acteur, il goûtait avec un plaisir de dilettante chaque détail de son rôle et de celui de son auguste partenaire. Il analysait ce caractère en connaisseur ; cet orgueil, cette naïveté, cette solide respectabilité traversée par les besoins d'un tempérament avide de romanesque, l'élément féminin, mystérieux et essentiel qui imprégnait chaque parcelle du tout. Il appelait Victoria : « la fée. » Il la traitait avec une courtoisie confidentielle, en dame royale, au sens des romans de chevalerie, vénérée, mais aussi adorée.

« La reine s'épanouissait dans la dévotion de Disraëli comme une fleur dans les rayons du soleil. » Pour elle, il ressuscitait des prérogatives oubliées depuis Élisabeth. A son titre de reine d'Angleterre, il fit ajouter celui d'impératrice des Indes dont l'éclat oriental l'enchantait. Du congrès de Berlin, il lui rapporta la certitude qu'elle serait bientôt la « dictatrice de l'Europe ». Elle, de son côté, le comblait d'attentions. D'Osborne elle lui envoyait des bouquets de fleurs printanières cueillies par elle et ses dames. Les primevères étaient les fleurs favorites de Disraëli. Elles étaient les « ambassadrices du printemps, les pierres précieuses, les joyaux de la nature ». Un autre jour, elle lui envoyait des perce-neige et il répondait : « Au milieu de la nuit, il me vint à l'esprit que tout cela n'était peut-être qu'un enchantement, que peut-être ces fleurs étaient le don d'une fée et venaient d'une autre souveraine, de la reine Titania, cueillant des fleurs avec sa cour dans une île charmante et ceinte par la mer. »

Raillait-il? Était-il sincère? Sans doute avait-il fini par croire lui-même à la réalité « des palais de clinquant et de mélancolie » qu'avait élevés son esprit. Sans doute le personnage avait-il fini par conquérir l'acteur. Mais le beau roman finit vite. Aux élections de 1880, M. Gladstone l'emporta et le vieux ministre ne vit plus sa souveraine dame qu'à de rares intervalles. Un an plus tard il mourut. Quand Victoria sut que la fin était proche, elle écrivit à son ami : « Je vous envoie des primevères d'Osborne... Je vous en prie, soyez sage et faites ce que les médecins vous conseillent... Victoria, reine et impératrice. »

V

Les vieux amis mouraient, les petits-enfants naissaient dans toutes les cours de l'Europe, la vieillesse « touchait la reine d'une baguette amène ». Ses cheveux gris devenaient blancs ; elle marchait à petits pas, appuyée sur une canne. En même temps, sa vie entière prenait un aspect nouveau et splendide. La nation, si longtemps critique, et même hostile, s'attachait à elle avec une force grandissante. D'abord parce qu'elle était vieille et parce qu'en Angleterre le grand âge, considéré comme un record sportif, est un élément essentiel de la popularité. Ensuite, parce que le développement de l'Empire avait fait comprendre, même aux plus hostiles, l'immense valeur politique de la Couronne. Pour ces Dominions lointains et indépendants, dotés souvent de lois différentes, de ministres à eux, d'un Parlement, le seul lien qui subistait avec la Terre mère, c'était cette vieille dame simple et imposante dont la petite voiture, si anglaise, était symboliquement escortée par de splendides domestiques indiens.

M. Gladstone, une fois de plus, avait cédé la place. La reine l'avait reçu le jour de son départ. Elle lui avait demandé des nouvelles de Mrs Gladstone, et lui avait conseillé de prendre du repos, un long repos. Les sages conseils de lord Salisbury semblèrent apporter à la nation britannique richesse et sécurité. Le pays se mit à goûter avec une voluptueuse satisfaction les délices de sa solide grandeur. « Et tout naturellement Victoria fit de même. Ne faisait-elle pas partie de l'établissement ? N'était-elle pas un meuble essentiel, un vaste et magnifique buffet dans ce salon d'apparat ? » N'était-ce pas, en contemplant son bonheur, évident et digne, de grand'mère et de souveraine que ses sujets prenaient vraiment conscience de leur commune prospérité ?

Peu à peu la puissance posthume d'Albert s'était affaiblie. Il n'était pas oublié, mais la reine en était arrivée à pouvoir savourer un bon déjeuner sans dire « que le cher Albert en aurait aimé les œufs brouillés ». C'était en elle-même maintenant qu'elle plaçait le centre de toutes choses. Elle sentait son autorité si solidement établie qu'elle ne doutait plus de son jugement. Elle était la régulatrice des mœurs, la grand'-

mère de l'Europe. Devant elle toute la famille royale tremblait. Le prince de Galles avait cinquante ans, mais en présence de sa mère, il restait un enfant. Arrivant en retard pour dîner, il se cachait derrière une colonne, s'épongeait le front et appelait à lui tout son courage pour aller se présenter à la reine. A la cour, elle maintenait une étiquette stricte. Les femmes divorcées en étaient bannies. Les veuves remariées y étaient suspectes. Quand un jeune homme, encore mal dressé, risquait une plaisanterie innocente, la reine se la faisait répéter, puis disait gravement : « Nous ne sommes pas amusée. » De sa jeunesse sentimentale elle avait conservé le goût des banalités confortables, des anniversaires, des souvenirs. Sa famille, si vaste, n'y suffisait pas. Elle s'intéressait aux affaires de ménage de ses dames, de ses filles de chambre, de ses filles de cuisine. Elle donnait des ordres pour que rien ne fût jeté, et dans d'innombrables armoires reposaient les robes, les mantilles, les parasols, les souliers de soixante-dix années rangés par ordre chronologique. « Ainsi la femme tenace, veillant sur ses trésors, les déclarait immortels de toute la force de son âme. » On ne pouvait rien changer dans le palais. Si une étoffe était trop usée, on la faisait reproduire avec exactitude. On ne pouvait suspendre aux murs de nouveaux tableaux, parce que ceux qui s'y trouvaient avaient été placés là par Albert, dont les décisions étaient pour l'éternité. Ainsi s'exerçait le culte intime sous sa forme atténuée.

Les dernières années furent une apothéose. Elle était devenue une divinité. On admirait sa conscience, sa moralité, sa puissance de travail. Les aristocrates lui étaient reconnaissants d'être royale, les bourgeois d'être vertueuse. Les artistes lui savaient gré de sa sincérité imposante et naïve. Le peuple la sentait très humaine, toute proche de lui. Au jubilé de 1897, quand la splendide procession traversa les rues de Londres, noires de foule, on vit apparaître en même temps la grandeur de son royaume et l'adoration de ses sujets. Elle pleura sous les acclamations, répétant : « Comme ils sont bons pour moi ! Comme ils sont bons ! »

VI

Pendant la guerre du Transvaal, elle se jeta de tout cœur dans la lutte. Elle alla, âgée de quatre-vingt et un ans,

visiter les troupes en Irlande. Son séjour réussit pleinement, mais, pour la première fois, elle parut donner des signes de fatigue. Pourtant, pendant quelques mois, elle tint bon. Elle continua à travailler comme par le passé, et même davantage, car elle voulait entrer personnellement en rapports avec le plus grand nombre possible d'hommes et de femmes victimes de la guerre.

Le 14 janvier, elle reçut lord Roberts qui revenait, victorieux, de l'Afrique du Sud. Après l'audience, elle eut une syncope. Quand le public apprit qu'elle allait mourir, une sorte de stupeur saisit le pays. « L'immense majorité de ses sujets ne se souvenait pas d'un temps où la reine Victoria n'avait pas régné sur eux. Elle rentrait pour eux dans l'ordre normal de l'univers ; il leur semblait inadmissible de la perdre. Elle-même, étendue sur son lit d'agonie, aveugle et silencieuse, semblait à ceux qui l'entouraient avoir déjà perdu tout sentiment, avoir déjà glissé, comme par mégarde, sur le fleuve de l'oubli. Et cependant, dans les retraites secrètes de sa conscience, peut-être des pensées s'agitaient-elles encore... Peut-être, à travers le brouillard des années, revivait-elle des souvenirs de plus en plus anciens : les bois d'Osborne, au printemps, tout fleuris de primevères pour lord Beaconsfield ; les vêtements étranges et les grands airs de lord Palmerston ; le visage d'Albert sous la lampe verte ; le premier cerf tué par Albert à Balmoral, et Albert dans son uniforme bleu et argent ; lord M... rêvant à Windsor et écoutant caqueter les corneilles dans les ormes ; l'archevêque de Canterbury, à l'aube, à genoux devant elle ; les cris de dindon du vieux roi, et la douce voix de l'oncle Léopold à Claremont, et Lehzen avec le globe terrestre, et les longues plumes de sa mère penchées sur elle et balayant son visage, et une vieille montre à répétition de son père, dans un écrin d'écaille, et un tapis jaune, et quelque doux volant de mousseline à ramages, et les arbres et le gazon de Kensington. »

Ainsi finit ce livre charmant, car M. Strachey, en bon Anglais, sous le masque d'un ironiste, dissimule un sentimental.

ANDRÉ MAUROIS.

Le Plan de conquête germano-russe

C'est par la domination de l'Europe Centrale que les Habsbourg avaient jadis songé à étendre leur puissance sur le monde. Ce vaste plan échoua par la Réforme, par l'alliance des Suédois et des sécessionnistes protestants du Nord, par la politique de Richelieu ensuite, et enfin par Frédéric le Grand qui constitua une Prusse rivale, indépendante de l'Autriche. A l'avènement de Bismarck, Vienne et Berlin se partageaient encore les influences en Europe Centrale. Le fondateur du nouvel empire allemand reprit pour son compte le vieux rêve des Habsbourg. Il groupa autour de la Prusse les principautés confédérées et créa une alliance solide avec l'Autriche, — alliance qui, dans ses vues, était destinée à servir les projets militaires du Reich, puis à être dissoute lorsque serait accomplie l'union politico-militaire avec la Russie, qui servirait à constituer un *Neudeutschland*, une grande colonie germanique, une puissante réserve de l'Allemagne à l'est. Sous les auspices du chancelier de fer, le messianisme allemand fit de cette conception un dogme. L'union de l'Europe Centrale prussianisée avec l'immense colonie russe allait assurer l'omnipotence germanique sur le continent et permettre à la Rome moderne de lutter sur le terrain mondial contre la Carthage anglo-saxonne. Conquête russo-allemande des Indes et des pays islamiques, ruine de la maî-

trise anglaise sur les mers, telle était la vaste vue bismarckienne qui domina la politique allemande jusqu'à la grande guerre. Quand celle-ci éclata, l'Allemagne escomptait que le tsarisme serait détruit par la révolution qui ne laisserait pas d'éclater après une défaite tenue d'avance pour certaine. Tout allait donc dépendre de la victoire sur le front occidental, que l'état-major allemand considérait comme moins facile.

Depuis des années déjà, le gouvernement allemand, d'accord avec le parti militaire, retardait l'heure de la déclaration de la guerre. Les événements, du reste, travaillaient pour l'Allemagne. La victoire du Japon avait sapé les fondements du tsarisme et préparé le chemin à la révolution russe : il suffirait de l'activer par des subsides aux nihilistes et aux libéraux moscovites. On envisageait, d'autre part, l'exécution du plan du prince de Bülow qui consistait à s'assurer définitivement de l'Italie par une action financière sur la presse et les milieux politiques italiens. Cette politique devait être rendue populaire par la promesse secrète de donner à l'Italie, après la victoire allemande, le Trentin, la Savoie, Nice, la Corse, Tunis, bref, tout ce que l'Italie eût désiré, sans parler des colonies anglaises de la Méditerranée. Mais bientôt des difficultés avaient surgi. L'Allemagne surpeuplée étouffait dans le cadre de ses frontières : la surproduction de son commerce et de son industrie la poussait à une entreprise belliqueuse. L'Entente cordiale réalisée par Édouard VII et Delcassé risquait de menacer l'expansion pacifique allemande et un réveil de l'opinion occidentale commençait à se manifester. Des esprits clairvoyants dénonçaient, en effet, l'imminence du danger allemand et les partis pacifistes perdaient en France de leur action. Les grands industriels allemands — tout-puissants sur l'opinion — firent mine de s'inquiéter de la préparation militaire de l'Entente et poussèrent à la guerre. L'état-major de Berlin se rangea de leur côté et, dès 1913, le parti de la guerre immédiate avait pris le dessus. La nation entière le soutenait de toutes ses forces. Seuls le gouvernement et l'empereur hésitaient encore. Le chancelier Bethmann-Hollweg voulait préalablement organiser la révolution en Russie, subventionner les partis de désordre en France et se rendre maître absolu de l'opinion italienne. Mais d'autres soutenaient que tout nouveau délai ne pourrait, au contraire, que servir au

réveil du nationalisme franco-anglais. Ceux-là devaient l'emporter. Au printemps de 1914, on n'attendait plus qu'un prétexte pour faire la guerre. Le meurtre de Serajevo fournit l'occasion qu'on cherchait. Le sort en était jeté. Mais le chancelier restait soucieux ; ses craintes étaient partagées par Guillaume II qui redoutait d'y risquer sa couronne. Bethmann-Hollweg eut un ultime entretien avec les chefs militaires et industriels ; il leur représenta que, dans dix ans, la guerre serait sûrement gagnée, alors qu'aujourd'hui tout dépendait du sort incertain des armes. Il ne fut pas écouté et l'Allemagne tout entière s'engagea dans l'aventure.

Mais le chancelier et les quelques esprits avertis qui le secondaient ne désarmèrent point. Bethmann profita de chaque désavantage militaire pour rappeler qu'à côté de l'action stratégique proprement dite, une autre plus secrète s'imposait ; et d'abord, il fallait chercher à diviser les ennemis. C'est ainsi qu'il voulait offrir à l'Italie tout ce que le prince de Bülow lui avait déjà proposé avant la guerre, tandis qu'il promettrait à la France l'Alsace et la Lorraine, la Sardaigne, la Tripolitaine, Malte et l'Égypte et qu'à l'Angleterre il offrirait, par ailleurs, toutes les colonies françaises et italiennes : le jeu consistait à faire à chacun des ennemis des avances telles qu'elles pussent les pousser à une paix séparée. L'État-Major et les industriels lui répondirent non sans raison que de pareilles manœuvres devraient être accompagnées d'une action de propagande intense dans chacun de ces pays, action qu'il était bien difficile d'organiser en pleine guerre. La mission tardive du prince de Bülow en Italie, nanti de 35 millions de marks-or, fut une faible ébauche du plan de grande envergure qu'avait conçu l'organisation secrète allemande. Mais un autre résultat, positif, celui-là, naquit pourtant de toutes ces discussions. D'accord avec le chancelier, le grand quartier général comprit qu'il était temps de travailler à s'assurer l'influence dans les pays conquis, puis auprès des alliés incertains tels que l'Autriche, et de la faire pénétrer également en Russie, où le mouvement révolutionnaire couvait sous la cendre. Des sommes énormes furent distraites des emprunts de guerre et confiées, à titre privé, à des firmes industrielles allemandes qui s'empressèrent de les convertir en devises occidentales et de les déposer en pays neutre. Des centaines

de millions de francs prirent ainsi le chemin de l'étranger ; et c'est là qu'aujourd'hui encore l'action secrète allemande puise ses ressources.

Pendant la guerre, ce fut d'abord l'Autriche-Hongrie qui fut l'objet de cette propagande. Des dix-huit nationalités qui constituaient la monarchie dualiste, la plupart désiraient non seulement une paix séparée, mais certains peuples, comme les Polonais et les Tchèques, eussent, avec enthousiasme, embrassé la cause de l'Entente (les Polonais surtout depuis que les Russes, qu'ils détestaient à l'égal des Allemands, avaient été battus). A la cour, l'impératrice Zita, née princesse de Bourbon, engageait l'empereur à rompre avec la Prusse. Une action même assez faible de l'Entente, et en particulier de la France, aurait suffi pour détacher, dès la Marne, l'Autriche de l'alliance allemande, fût-ce au prix de sacrifices territoriaux. C'est le contraire qui arriva. L'intrigue allemande l'emporta sur la méfiance qu'inspiraient à la cour les plans du grand état-major de Berlin, et la malheureuse Autriche tint bon jusqu'au bout. Les soldats de toutes races qui composaient l'armée autrichienne se firent tuer pour le roi de Prusse, tandis que le député Naumann, le fondateur de la fameuse « Mittel-Europa », apportait aux pangermanistes viennois un plan secret inspiré de la plus pure tradition bismarckienne et qui visait à dépecer l'Autriche dès la fin de la guerre.

D'après ce plan, approuvé tout ensemble par Ludendorff et par Bethmann, la Bohême, la Moravie et la Galicie orientale devaient échoir comme autant de duchés indépendants à des archiducs, le Trentin à l'Italie, la Croatie, la Slavonie avec la Bosnie également à un archiduc. Tels membres de la famille impériale régneraient, en outre, l'un sur la Flandre et l'autre sur le Brabant wallon. La Hongrie resterait à Charles Ier, tandis que Vienne et les autres provinces seraient rattachées au Reichsland. Quant à la Pologne russe, quelques cantons serviraient à des rectifications de frontière, le reste étant rendu à la Russie, alliée de la Prusse.

Mais tous ces plans n'étaient qu'une partie accessoire de l'immense système germano-russe, conçu lui aussi par Bismarck et qui préoccupait les esprits politiques d'Allemagne, bien plus encore que la guerre occidentale. *Ex oriente lux :* là était l'avenir, de là devaient venir le salut et le triomphe final. C'était de ce côté que l'énergie intellec-

tuelle de la Germanie devait tendre tous ses efforts. L'action occulte fit des prodiges. Profitant de la défaite désastreuse de l'armée russe, des premiers troubles révolutionnaires et des illusions que les Occidentaux — en particulier les Anglais — nourrissaient à l'endroit de Kerenski et des libéraux russes, les Allemands, mieux informés, se mirent résolument du côté des bolchevistes. Des instructeurs furent envoyés en mission, l'or allemand fut largement distribué et la Russie devint ce qu'elle est aujourd'hui, une annexe de l'Allemagne.

On croit assez communément que les juifs russes furent les instigateurs du bolchevisme, et le rôle qu'ils ont joué et jouent encore dans l'État soviétique n'a pas laissé de fortifier cette opinion. A la vérité, s'ils avaient embrassé une cause avec enthousiasme, c'était celle du parti des cadets et de Kerenski. La chute du tsarisme et l'avènement d'un libéralisme démocratique qui assurerait l'omnipotence du capital anonyme, tel était précisément leur programme. Quant à la politique extérieure d'un État soumis à leur influence, elle eût été — cela va sans dire — opportuniste par principe. Les Allemands, antisémites de profession, mais qui savent, comme personne, se servir des juifs pour leurs desseins internationaux, n'ignoraient pas que les juifs russes ne souhaitaient rien tant que de ruiner le tsarisme, au profit d'un libéralisme capitaliste ; et lorsque, sous les auspices de l'Angleterre, les cadets judaïsants eurent renversé l'autocratie du tsar, les pays de l'Entente ne furent pas seuls à applaudir. Berlin, bien que moins bruyamment, s'en félicita pour son compte. Jamais révolution ne fut si unanimement approuvée. Seuls les réactionnaires russes, épaves du régime déchu, criaient gare. Mais personne ne les écoutait.

La première étape du plan allemand était accomplie, sans que Berlin eût eu à intervenir. La seconde suivit aussitôt, menée directement par la Wilhelmstrasse.

La seule autorité que le Russe comprît, la tyrannie du tsar blanc, infiniment populaire quoi qu'on en dise, gisait par terre, brisée par ceux-là seuls qui la détestaient en Russie : les intellectuels et les juifs. L'immense masse russe se trouvait tout à coup sans tête et allait se mettre en mouvement. Pour qui et contre qui?

Une Vendée russe en faveur des Romanoff était, dès l'abord,

exclue. La masse paysanne russe, quoique illettrée, garde un vif sentiment de ses traditions historiques. Si les Romanoff autochtones purent fonder leur autocratie ce fut grâce à l'appui très conscient que le peuple leur donna. Jamais Ivan le Terrible n'eût réussi à massacrer et à exterminer presque entièrement les grandes familles de boyards si le peuple ne lui avait prêté main-forte. Il y réussit si bien que, sauf quelques rares exceptions, l'aristocratie russe est de date assez récente ou d'origine étrangère. Les Romanoff véritables furent, personnellement et comme famille, populaires jusqu'à Pierre III, dernier de la race. Sa veuve, Allemande de naissance, donc étrangère, épousa un autre Allemand, le prince de Holstein-Gottorp, et fonda en fait une nouvelle dynastie, bien qu'elle eût adopté le nom de l'ancienne. Elle n'eut de russe que le nom. Des historiens de cour ont bien essayé de comparer cette substitution de dynastie à ce qui s'est passé maintes fois dans certaines familles aristocratiques d'Occident, voire dans la famille impériale autrichienne. Cette dernière surtout, devenue lorraine après l'extinction des Habsbourg en la personne de l'impératrice Marie-Thérèse, était volontiers citée par les historiographes officiels russes comme preuve qu'une dynastie étrangère peut, dès la première génération, devenir indigène et s'enraciner fortement dans un pays. Rien de moins valable que cette prétendue analogie ; car sur le trône du Saint-Empire, les Lorrains restèrent les continuateurs directs de la tradition des Habsbourg. Descendants des Carolingiens, ils avaient de profondes attaches traditionnelles des deux côtés du Rhin. Aussi, lorsque François de Lorraine épousa Marie-Thérèse, le sentiment public en Germanie ne considéra-t-il pas ce mariage comme l'union d'un petit prince ambitieux avec l'héritière de Charles V, mais comme le retour en Allemagne d'une dynastie qui y avait ses propres origines et qui remontait à cette époque où les deux côtés du Rhin obéissaient au même pouvoir. Les Habsbourg-Lorraine continuèrent donc sans rupture morale la tradition du Saint-Empire, et personne en Allemagne, pas même leurs adversaires, ne songea à les considérer comme des étrangers.

Il en allait tout autrement des Holstein-Gottorp. Petits princes de second ordre, parents pauvres de la puissante dynastie des autocrates russes, Allemands de race et pro-

testants, ils n'avaient aucun lien traditionnel avec le mystérieux colosse slave, qui prétendait à l'empire d'Asie et datait moralement de Byzance. Sur le trône sacré du Monomaque, c'était donc un étranger, un parvenu de petite condition qu'on installait. Dans le peuple, le deuil fut général. Des mélopées étaient chantées, invoquant le ciel pour qu'il donnât à la Sainte Russie une dynastie qui fût sienne. Mais l'autocratie était déjà assez forte pour couper la tête aux chanteurs, ce qui en imposa aux paysans. Quoique étranger, le tsar omnipotent était donc toujours là, et si l'attachement à la famille régnante ne put jamais se rétablir, si la dévotion personnelle pour le souverain disparut complètement, le respect pour le tsarisme autocrate, en tant qu'institution nationale, resta et dura.

Ainsi la dynastie allemande qui monta sur le trône de Russie au dix-huitième siècle ne modifia rien aux mœurs gouvernementales établies. De ce que le peuple russe acceptait la continuation de l'ancien régime sous des princes étrangers, l'Occident crut qu'il n'y avait rien de changé en Russie. Mais une chose essentielle avait disparu : l'amour du peuple pour la dynastie. En apparence, tout continuait. On obéissait à l'autocratie nationale, on courbait la tête devant le tsar, en tant que tsar, mais on distinguait parfaitement entre le régime et la famille usurpatrice qui le représentait. Avec le temps, cette distinction s'atténua, mais jamais, et jusqu'aux derniers jours du tsarisme, les nouveaux Romanoff ne furent aux yeux du peuple russe ce qu'avaient été les anciens autocrates, même lorsque ceux-ci étaient tributaires des Tartares.

A l'étranger, seuls, peut-être, les Allemands se rendaient compte de ce mystérieux antagonisme et, dans leurs projets révolutionnaires, ils faisaient fond sur cette absence de fidélité dynastique. En Russie, les idéologues libéraux à la Kerenski, qui ignoraient complètement l'âme populaire, ne soupçonnaient pas la surprise qu'elle leur ménageait ; les juifs eux-mêmes, leurs alliés et leurs inspirateurs, ne la comprirent qu'au dernier moment, quand déjà le tsarisme était abattu, et que la masse russe allait se mettre en mouvement. Contre qui marcherait-elle? En faveur de qui se prononcerait-elle? Pas en faveur de la dynastie qu'elle avait laissé renverser par les intellectuels, sans rien tenter pour la défendre, mais assurément en faveur de l'autocratie,

qu'elle avait dans le sang. Un mahdi national pouvait, allait surgir, qui rétablirait cette fois le véritable tsarisme indigène, fort des racines profondes qu'il avait dans le peuple. Quel serait alors le sort des juifs imprudemment engagés dans l'entreprise révolutionnaire des intellectuels et que le peuple russe méprisait du fond de son âme? De tout temps, ces « mécréants » avaient été exposés aux pogroms, et les derniers massacres étaient de fraîche date. Les agents allemands, disséminés un peu partout en Russie pendant la guerre, n'auraient qu'à donner le signal et 80 millions de paysans russes se jetteraient aussitôt contre les Jewrei. On les exterminerait d'abord, et on verrait ensuite. Aussi, lorsqu'il entreprit de renverser le régime libéral avec l'aide de Lénine, Berlin savait comment il fallait parler aux juifs. Affolés, le couteau sous la gorge, les juifs abandonnèrent sans hésitation la république capitaliste et se mirent à la tête du mouvement national bolchevique. Car, dès ses débuts, et n'en déplaise à ceux qui prétendent le faire passer pour une importation étrangère, le bolchevisme a été purement national. Il fut en quelque sorte la synthèse du sentiment populaire russe : autocratie absolue au sommet et lutte sans merci contre les capitalistes et les intellectuels. Lénine, personnalité puissante, profondément russe, était bien ce « mahdi » qui pouvait faire marcher le peuple où il voudrait. Les Allemands l'estimaient à sa juste valeur, quand ils l'expédièrent en Russie lesté de leur or et lui confièrent la direction de tout leur système de propagande. Avertis par eux et voyant l'abîme s'entr'ouvrir sous leurs pieds, les juifs se prosternèrent devant Lénine et prirent le commandement de son armée. Ce fut un coup de maître et qui devait réussir à merveille. Lénine subit les flatteries de ces acolytes trop empressés et se mit à exécuter son programme national. Un nouveau tsar, rouge cette fois, et bien russe, était là, que le peuple allait suivre avec enthousiasme.

Son programme, révolutionnaire en apparence, traditionnel en fait et d'une tradition plusieurs fois séculaire, comprenait la destruction de la classe intellectuelle et bourgeoise, ainsi que celle des grands propriétaires terriens, successeurs des anciens boyards. Mais ces boyards qui avaient jadis opprimé les campagnes y possédaient, du moins, de profondes attaches terriennes, tandis que les nouveaux propriétaires fonciers ne représentaient en Russie qu'une

sorte de capitalisme bureaucratique entièrement étranger à la population paysanne. Contrairement à la Pologne, où la noblesse, puissant facteur national, a, de tout temps, cultivé le sol où elle vit, défendant, jusqu'à l'excès, l'idée autonomiste contre la centralisation royale, dirigeant toutes les insurrections contre l'étranger, la noblesse tsariste n'était qu'une caste bureaucratique et militaire qui gravitait autour du pouvoir central, ne résidait jamais sur ses domaines abandonnés et ne gardait aucun lien avec le peuple des campagnes. Avide du sol, comme le sont partout les paysans, nul scrupule ne retint le moujik russe lorsque le tsar rouge lui offrit de prendre ce qui était à sa portée. Il en prit même à l'excès, extermina ou chassa tous les grands propriétaires et laissa en jachères les terrains trop vastes qui lui échurent. Mais il était content. Le moment était enfin venu où la Sainte Russie paysanne était maîtresse absolue de la terre. Ivàn le Terrible était ressuscité en la personne du tsar rouge, et les grands étaient, une fois encore, sacrifiés au profit du fidèle moujik. Il y avait même un progrès. Petrograd, la colonie artificielle, qui n'avait jamais été très populaire, était abandonnée. On était revenu à Moscou, l'ancienne et vénérée capitale, où régnait une autocratie absolue qui tenait les fils compliqués de la politique étrangère, terrorisait les bourgeois, mais s'ingérait fort peu dans les affaires locales de l'immense étendue campagnarde. Des commissaires soviétiques, successeurs des anciens gouverneurs et isprawniks, tout aussi brutaux qu'eux, étaient bien envoyés dans les provinces, mais ce n'était que la continuation de l'ancien régime ; nul n'y trouvait à redire, sauf les bourgeois qu'ils massacraient ; et, là-dessus le paysan leur donnait raison. Les soviets locaux fleurissaient, souvenir de ces temps très anciens où les Romanoff protégeaient les réunions paysannes contre les boyards. Et puis, la dynastie des Holstein-Gottorp n'avait-elle pas fait le premier pas dans la libération des paysans, en abolissant le servage institué jadis par les boyards? Le tsar rouge ne faisait que continuer l'œuvre de ses prédécesseurs en livrant toute la terre à la population agricole.

Au reste, le pouvoir central était loin et la bureaucratie provinciale loin, elle aussi, des campagnes perdues de l'immense Russie. On y vivait à sa guise. C'était presque le paradis, le paradis paysan russe. Quelques nuages passaient

cependant sur cet horizon enchanteur. Des gens qui revenaient des grandes villes racontaient que les juifs y régnaient en maîtres. Ce n'était pas dans l'ordre, mais, en somme, la chose importait assez peu, puisqu'on pouvait vivre à sa guise. D'ailleurs, ces juifs faisaient œuvre pie en soutenant le tsar rouge et en massacrant les bourgeois. Sans doute eût-il mieux valu qu'on se passât de leur concours. L'aide des « mécréants » était un pis aller, voilà tout. Le paysan revenait à sa terre, aux longues rêveries hivernales, celles de ses ancêtres depuis des temps immémoriaux. Le soir, on priait dans les isbas : « Dieu protège notre petit père, le tsar rouge, et lui donne une longue vie. »

Cette idylle paysanne ne dura pas longtemps. La grande propriété, si mal administrée qu'elle fût, suffisait jadis à nourrir les villes et les centres industriels. Par ailleurs, les provinces, autrefois polonaises de l'Ukraine et de la Podolie, ainsi que quelques autres districts de la Russie méridionale, riches en produits agricoles de premier ordre, avaient été totalement ruinés par la révolution. L'industrie et le commerce, ruinés également, ne permettaient pas d'acheter du blé à l'étranger. Les villes mouraient de faim et le gouvernement central se sentait menacé. Les juifs, principaux profiteurs du régime, n'ignoraient pas que le mécontentement se tournerait d'abord contre eux. Le tsar rouge, en effet, ne plaisantait pas. Les paysans étant restés sourds à toutes les injonctions administratives, qui exigeaient la livraison du blé pour les villes, Lénine avait immédiatement organisé des réquisitions à main armée à la manière russe. On tirait à la carabine et à la mitrailleuse contre les paysans rebelles. Des répressions sanglantes eurent lieu, des villages furent brûlés et les habitants massacrés. La popularité du nouveau tsar n'en fut pas atteinte. Il était le maître souverain et agissait selon son bon plaisir. Jusque-là, tout était en ordre. Mais c'étaient les juifs des villes qui avaient faim, c'était en leur faveur que les réquisitions avaient lieu. Voilà qui plaisait moins aux paysans. Un peu partout de bons petits pogroms s'organisèrent spontanément. Des marchands juifs furent pillés et pendus, les femmes juives violées et éventrées ; les enfants juifs jetés dans les puits, à moins qu'on ne leur cassât la tête contre les murs ; puis chacun rentrait tranquillement à la campagne et priait le bon Dieu de donner longue vie au « petit père ».

Dans les grands centres, les juifs protégés par les régiments chinois et par les gardes rouges, s'inquiétaient à juste titre. C'était précisément l'époque où l'émigration bourgeoise organisait l'entreprise du général Wrangel et d'autres similaires. Des mécontents se groupaient autour d'elles. L'Entente paraissait soutenir ces *pronunciamentos*. Les juifs hésitaient. L'affaire avec les bolchevistes avait été bonne jusque-là, elle commençait à se gâter. Le temps n'était-il pas venu pour eux de tourner le dos au tsar rouge et de saluer les premiers l'étoile qui se levait?

L'action allemande en Russie risquait du même coup de perdre ses meilleurs agents ; l'heure était critique, mais la réplique fut immédiate. De Berlin partirent des émissaires spéciaux qui eurent des conversations sérieuses avec les chefs juifs. On leur fit entendre qu'à la moindre infidélité la propagande allemande en Russie se consacrerait exclusivement à susciter des pogroms. Les émissaires allemands rappelèrent aux Kahals que les pogroms récents n'étaient qu'un jeu en comparaison de ce qui pouvait être organisé d'une heure à l'autre à travers toute la Russie, et que Lénine n'hésiterait pas à livrer les juifs à son peuple le jour où ils cesseraient d'être ses alliés. Ils ajoutèrent par surcroît que les troupes rouges, commandées par des officiers prussiens, auraient raison de Wrangel et de ses pareils. Mais les juifs avaient déjà compris, et ils jurèrent fidélité au régime et à l'Allemagne jusqu'à la mort. On se moqua de leurs promesses : leur intérêt étant du côté allemand, on pouvait se fier à leur égoïsme, qui était la meilleure garantie de leur fidélité. Les choses en sont là. Tout ce qui s'est passé depuis n'a fait que confirmer la thèse et le plan de Berlin.

Le gouvernement autocrate bolchevique a progressivement affermi son pouvoir. Il commence à rétablir une certaine activité industrielle et commerciale : certaines puissances étrangères reconnaissent le régime soviétique en envoyant des représentants officieux ou même officiels à Moscou. Dans certaines tractations internationales, les ambassadeurs du tsar rouge ont joué un rôle. A l'intérieur, l'organisation du Neudeutschland russe, par les ingénieurs, techniciens, économistes et officiers allemands, a fait des progrès énormes et ne peut plus être évincée par aucune autre. La nouvelle Russie germanisée ne demande que quelques années pour devenir une immense colonie prussienne,

administrée d'une façon exemplaire et dirigée politiquement et militairement de Berlin.

Devant cette mainmise de l'Allemagne, comment réagit le sentiment national russe qui existe aussi bien chez les bolcheviks de race aryenne que dans l'immense masse paysanne?

*
* *

L'un des buts de guerre de la Russie tsariste était l'annexion des provinces polonaises appartenant aux Empires Centraux. Ce plan, connu des Polonais, avait trouvé même chez eux des partisans — particulièrement en Pologne prussienne. Le tsarisme avait bien persécuté l'élément polonais et le persécuterait sans doute encore après qu'il aurait opéré la réunion de toutes les Pologues à l'Empire. Mais tout valait mieux que la domination germanique. Réunis, les Polonais pensaient d'ailleurs pouvoir résister davantage aux tentatives de dénationalisation. Au reste, ils n'avaient pas le choix. Il fallait qu'ils se soumissent aux Russes s'ils ne voulaient pas périr démembrés. Seuls, les Polonais autrichiens, mieux traités, envisageaient un trialisme austro-polono-hongrois assez puissant pour résister à la double pression germano-russe. Mais ce plan était illusoire ; car il n'aurait pu être exécuté que si l'Autriche avait fait cause commune avec l'Entente, et l'Allemagne la surveillait étroitement. La réunion de toutes les Pologues sous le sceptre russe eût donc certainement prévalu, même parmi les Polonais, si le tsarisme avait été vainqueur. En Russie, cette perspective était, avec la conquête de Constantinople, une de celles qui avait le plus contribué à rendre la guerre populaire, car les Russes ont toujours mis l'extension territoriale à la base de leur politique extérieure.

Aussi, dès les premières débâcles de l'armée russe, les plans que les Allemands ébauchèrent avec Lénine et les révolutionnaires russes en Suisse, s'inspiraient-ils de vues toutes semblables. En cas de victoire et de révolution préalable en Russie, ils offraient à cette dernière un condominium à Constantinople et la Pologne autrichienne, moyennant quelques rectifications de frontière en Pologne russe. Ces offres allemandes servirent de base à l'union germano-bolchevique. Le sentiment national des bolcheviks y trouvait son compte.

Après la victoire de l'Entente et le rétablissement d'une Pologne indépendante, l'identité des intérêts germano-russes devint évidente. La Russie, comme l'Allemagne, avait perdu des territoires polonais et devait tendre à les récupérer. L'alliance germano-russe devint du coup populaire en Russie et le régime soviétique s'en prévalut pour se représenter comme tenant en sa main l'étendard national de l'expansion territoriale russe. Toutes les phrases sonores concernant la liberté des peuples limitrophes ne furent et ne sont que piperies destinées à assoupir leur vigilance et à tromper l'Occident. Constantinople et la Pologne, ainsi que la récupération de la Bessarabie, de la Lithuanie, de l'Esthonie et de la Finlande, voilà le programme territorial des soviets. Le tsar rouge et ses successeurs savent qu'ils auront toute la Russie derrière eux, tant qu'ils soutiendront cette politique, dont la popularité s'étend jusque dans le dernier hameau de la steppe russe. Les émigrés réfugiés dans les pays de l'Entente ne pensent pas autrement. Ceux qui vivent à Berlin ne craignent pas, au reste, d'affirmer que si l'Allemagne leur rendait le pouvoir, elle pourrait compter sur eux. Les Allemands les encouragent, car ils savent que le jour où le bolchevisme, complètement réorganisé par eux, sera devenu un régime stable et régulier, on laissera rentrer au bercail l'émigration repentante, qui fournira à la Prusse une nouvelle légion d'amis dévoués.

L'union politique et militaire germano-russe est donc chose faite et il ne reste plus qu'à l'établir définitivement et à la rendre efficace. Cette action commune a déjà commencé. C'est contre la France et ses amitiés en Europe Centrale qu'elle a travaillé d'abord. Le tour de l'Angleterre viendra ensuite. On sait en quoi consiste cette préparation commune à la revanche et nul n'ignore, par exemple, le travail entrepris par les chimistes d'outre-Rhin, tant en Allemagne qu'en Russie. On connaît aussi l'activité sans pareille de la propagande germano-russe dans le monde entier ; elle dépasse tout ce que les nations occidentales auraient pu concevoir dans cet ordre. Mais ce que nous sommes portés à méconnaître, c'est le caractère vraiment national et populaire — aussi bien en Allemagne qu'en Russie — d'une telle propagande. Les gouvernements de ces deux pays n'en sont pas les seuls artisans. Ils la dirigent et l'inspirent, mais de très haut et d'une manière toute générale. C'est la nation même qui y

collabore, consciente d'un devoir qu'elle remplit avec un zèle patriotique. En Germanie comme en Moscovie, les meilleurs esprits et les personnalités les plus importantes de la société s'offrent spontanément à cette collaboration, la soutiennent et la perfectionnent. L'âme des deux peuples est comme concentrée dans cet effort. Il y a loin — on le voit — de cette immense initiative de deux nations à la conception bureaucratique, que certains chez nous supposent en être la source.

Dans cette nouvelle croisade, quel rôle l'Allemagne se réserve-t-elle pour elle-même? Son véritable plan de conquête n'est point limité au désir de la revanche, à la récupération des provinces perdues, et la défaite de la France ne constitue que la première étape d'une entreprise qui tend à l'assujettissement de l'Europe Centrale, de la Suisse, de la Belgique, de la Hollande, du Danemark comme terres vassales de l'empire, et qui doit avoir pour couronnement la domination des mers définitivement arrachée aux Anglais. Le concours de la Russie est indispensable pour l'exécution de ce plan qui n'est, au reste, que celui que préconisait en 1914 le sage Bethmann-Hollweg, lorsqu'il suppliait d'organiser le Neudeutschland russe. Par ailleurs, l'Allemagne entend justifier ses vues par une sorte de messianisme national, un prosélytisme de la kultur, qui poursuit la germanisation morale, philosophique, littéraire et artistique de l'univers. L'organisation économique du monde fait également partie de ce programme. Vivant dans l'abondance et la discipline sous l'égide du génie prussien, les peuples soumis devront être stimulés à produire davantage. afin que le meilleur de leur production revenant au peuple protecteur, celle-ci suffise néanmoins à les faire vivre dans l'opulence. C'est ainsi que la Carthage anglaise agit envers ses colonies. La Rome germanique traitera pareillement les siennes. Cette méthode fut naguère celle que le Reich appliqua en Alsace et en Pologne prussienne, qui matériellement prospéraient sous un tel régime. Seuls l'âme, la création intellectuelle, l'esprit général, l'initiative et la direction supérieure resteront l'apanage exclusif du peuple maître.

Cette conception d'hégémonie mondiale, que toute l'Allemagne d'avant-guerre avait faite sienne, a été reprise à la lettre par l'Allemagne d'aujourd'hui, instruite et confirmée par ses propres épreuves.

La conception nationale de son alliée russe est foncièrement différente. La Russie désire rétablir les anciennes limites de l'Empire et acquérir quelques nouveaux territoires dans la partie de la Pologne qui fut jadis autrichienne. Elle souhaite également imposer son pouvoir aux peuples balkaniques, mais il s'agit pour elle d'extension purement administrative et militaire ; elle ne prétend pas leur apporter une culture supérieure ; plus civilisés pour la plupart que les Russes, ces peuples devront même être abaissés au niveau de la race conquérante. Constantinople doit être prise, pour que les navires russes puissent librement passer le Bosphore, mais plus encore parce qu'elle est l'ancienne Byzance, siège de l'empire théocratique oriental. C'est l'esprit de la vieille orthodoxie qui a formé l'âme russe et qui la pousse vers Sainte-Sophie ; et c'est Jérusalem, la ville sainte, que les croisés russes entrevoient dans un lointain mystique. A leurs yeux, le progrès est une idée occidentale, issue de la spéculation philosophique et de la « kultur » organisatrice. Le Russe arrive en conquérant et domine au moyen du knout, mais il n'entend ni construire, ni organiser. Bien au contraire, il détruit tout ce qu'il trouve. Il est, au reste, bon enfant et se laisse duper par les vaincus, quitte à les châtier d'un coup de trique s'ils lèvent trop la tête. Ainsi des juifs, dont il a besoin et qui l'exploitent jusqu'au jour où, à bout de patience, il les massacrera. Quant aux Allemands, d'abord ce sont des chrétiens et le Russe reconnaît leur vertu d'organisateurs ; et puis, sans ces « damnés Teutons », pas de revanche possible ; sans leur commandement militaire, nul moyen de reprendre les provinces perdues. Enfin, quoique mécréant et quelque peu diabolique, le « Niemets » sait dire à la bonne âme russe des choses qui l'émeuvent. Ses professeurs, ses savants, ses philosophes lui rappellent les grands souvenirs de sa propre histoire ; ils la détournent des rêveries occidentales qui corrompent la Russie depuis Pierre le Grand, pour flatter la vieille idée russo-mongole, au profit, cette fois, de la Matouschka Rossija. A travers leurs discours, elle se voit déjà maîtresse de l'Asie. « Nous avons des affinités asiatiques », aimait-on à dire en Russie avant la guerre — et Guillaume II savait bien ce qu'il faisait, quand il rappelait aux Russes leur mission en Orient et traçait à leur usage le tableau du péril jaune. Les Soviets, issus de l'âme même de la paysannerie russe, sont sensibles à ces évocations qui hantaient déjà

l'imagination du cosaque Yermak qu'elles conduisirent à la conquête de la Sibérie : elles vivent et vivront toujours dans l'esprit ancestral que Lénine a su, à son heure, incarner. Car Lénine a rendu la Russie à sa vraie nature, à ce qu'elle était autrefois, à ce qu'elle avait toujours souhaité redevenir.

Lénine est mort. La sainte Russie prie pour lui et pour l'avènement d'un successeur qui continue son œuvre. Se trouvera-t-il un nouveau Dchingiskhar qui conduira le peuple russe vers les grandes conquêtes dont il rêve? Là encore le tsar rouge avait tout prévu. Les mahdes nationaux ne surgissent pas à volonté. Il se peut, il est même probable qu'à l'ère ouverte par le grand reconstructeur de l'ancienne Russie succède au pouvoir central une période de médiocrité. Mais l'âme moscovite est ressuscitée et rien ne peut plus la faire retomber en léthargie. Le moujik est patient et sait attendre. Il ne permettra plus qu'on lui parle un autre langage que le sien. Sa marche peut être rapide ou lente, mais ne saurait changer de but. Et quand toute une grande nation veut et désire quelque chose, les chefs, les mahdes se manifestent tôt ou tard. Cela, Lénine mourant le savait ; ses successeurs le savent aussi et ne serait-ce que dans leur propre intérêt il est peu propable qu'ils s'écartent de la voie tracée par lui.

La Russie conquérante, sauvage et niveleuse, se recueille donc et cherche à s'organiser pour de grandes entreprises contre la Pologne, les Balkans et l'Orient asiatique. Son instinct national est reconnaissant aux Allemands de l'organisation qu'ils lui donnent et des horizons qu'ils lui ouvrent. Mais un tel avenir a pour condition première la revanche, la grande revanche, savamment préparée par les cerveaux teutons.

Tandis que cette politique conquérante s'élabore aux confins orientaux de l'Europe, l'opinion occidentale, aussi aveugle qu'en 1914, s'apitoie sur les difficultés intérieures de l'Allemagne. La presse de Paris et de Londres discute sur l'évolution démocratique de l'Allemagne. Pendant ce temps, Berlin se prépare, s'arme et travaille. La Russie prie et se laisse armer. Le plan de conquête germano-russe, inexorable comme le destin, se dessine sur l'horizon de l'avenir.

MONTJOYE.

Les Vertus bourgeoises [1]

IV

Aricie Brun.

CEPENDANT la vie était dure aux Brun.

A six heures, tous les matins, comme au temps où il n'était que le commis, Julien descendait au magasin Depuis que son beau-père lui en avait laissé la charge, il n'avait pas changé ses habitudes, et devenu patron, il restait le commis, cumulant. Il balayait lui-même la boutique, accueillait le client, écrivait aux fabricants. Caroline se bornait à faire les comptes chaque jour, inscrivant sur le grand livre, sous la lampe familiale, les chiffres peu élevés que le bon Julien lui dictait : « Bonnets, Mlle Arnachon, six francs ; toile de Vichy, trois francs le mètre, dix mètres, Mme Barrunot, trente francs ; une chemise d'homme, quatre francs ; fil blanc, douze sous ; ficelle, deux bobines, un franc cinquante... Payé à MM. Girard frères, leur facture du tant : deux cents francs... »

— Deux cents francs, répétait Caroline. Après?

De l'autre côté de la table ronde, sous la lampe unique, dont la salle commune de l'arrière-boutique était éclairée faiblement, on voyait luire les assiettes peintes sur le bahut ciré, les pots d'étain bien alignés au-dessus de la cheminée, les casseroles brillantes ; on entendait le tranquille tic tac du cartel à fleurs, le chat ronronnant ; Aricie, l'aînée des enfants, apprenait à lire à son plus jeune frère ; le second faisait un devoir, le troisième rêvait... Patiemment, la jeune

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er février 1924.

fille remplissait son rôle maternel de grande sœur. Elle était l'aînée. Rôle ingrat, dans les familles pauvres...

Julien Brun, le père, à quarante ans, paraissait sans âge, le dos voûté, plié par l'habitude, sans modification possible ; Caroline, aux beaux traits encore, mais fanée, et telle, à trente ans, qu'elle serait jusqu'à la vieillesse, par le vieillissement prématuré qu'apportent les soins d'une vie sans loisirs aux êtres de tout temps rompus à la régularité morne des jours ; et jusqu'aux enfants, au doux Émile, myope, appliqué, penché de trop près sur son livre ; à Paul, rêveur, léger, et soudain plein de pétulance inattendue ; au petit Melchior taciturne ; à la diligente Aricie, toujours présente, active, sérieuse et calme, les caractères divers de ces êtres étaient déjà lisibles sur leurs fronts, qui les désignaient tels que les uns avaient été, tels que les autres deviendraient dans leur développement futur.

Avec son visage carré, ses gros yeux bleus à fleur de tête et son nez court, on ne pouvait pas dire qu'Aricie Brun fût jolie. Cependant, elle avait du charme, celui que donne le sourire au visage le plus disgracié. On la sentait, en la voyant, franche, affectueuse et bonne ; et bien qu'elle fût réservée, pleine de malice et de tendresse. Levée tôt, couchée la dernière, occupée du bien de chacun, on ne l'entendait jamais se plaindre, soupirer. Elle mettait à remplir sa tâche cette gaieté paisible et régulière qui est le courage des femmes, et la tâche lui était légère parce qu'elle la remplissait avec amour. Et puis, elle était jeune, pleine d'aspirations, de rêverie cachée et tenue en réserve, dont elle ne laissait rien paraître, comme si c'eût été mal de s'attarder et de s'attendrir, alors que toute la maison réclame vos soins. Mais un jour elle aurait sa revanche, et, patiente, elle disait : « Demain ! »

C'était une jeune fille comme toutes les jeunes filles, éprise d'idéal et de poésie, un myosotis ignoré dans le cœur, tout prêt à s'épanouir délicieusement au premier rayon de soleil (1). Aricie eût été romanesque. Elle rêvait parfois d'un charmant jeune homme qui viendrait un jour, l'enlèverait, l'élèverait et lui enrichirait l'esprit comme il lui remplirait le cœur. Comme elle se dévouerait ! Par avance elle lui était reconnaissante de tout ce qu'il ferait pour elle. Elle se sentait ignorante, et confusément, un grand désir de perfectionnement de savoir la remplissait d'attente, d'espérance... Pas plus qu'on ne pouvait dire qu'elle était jolie, on ne pouvait dire qu'elle était intelligente. Elle ignorait trop : l'accaparement du ménage abêtit. Mais elle avait ce

(1) Aricie est née en 1824. L'auteur croit devoir faire observer que de telles généralités ne sont valables que pour l'époque à laquelle est situé ce livre.

don divin, sans lequel les autres ne sont rien : la finesse. Et comme elle avait un grand cœur, à défaut d'esprit, c'était avec son cœur qu'elle pensait.

Elle avait des vues raisonnables sur les choses, une raison chrétienne, l'habitude de réfléchir sans cesse à la bonne tenue du cœur. Elle était reconnaissante aux siens, qui l'aimaient. Ils ne le disaient pas ; car parler de ce qu'on éprouve dans ses plus secrets mouvements est un luxe interdit aux pauvres, faute de loisirs pour s'écouter eux-mêmes, se comprendre. Mais elle se savait chérie de son père. Quand elle était petite et qu'il la regardait, un peu étonné d'avoir une fille si accomplie, si « demoiselle » — lui, l'ancien compagnon, le petit menuisier rustique — elle était secrètement charmée de cette tendresse admirative. Pour sa mère, c'était autre chose. Elle était despote ; et, en vieillissant, ses traits familiaux s'accusaient davantage en elle. C'étaient la probité, l'application, la volonté, le souci de tracer son sillon bien droit, la rigoureuse conception de la chose due, le sentiment ancestral du renoncement dévolu aux femmes, dès qu'elles sont devenues mères. Tel était son lot, accepté d'avance, qui la contentait. Caroline riait rarement, ne souriait jamais. Elle aimait son époux, cela allait de soi. Mais elle se sentait plus forte que lui, et tout en s'effaçant le plus possible, l'âme de la maison, c'était elle.

Elle ne se plaignait pas que la vie fût dure, ni qu'elle pût avoir, pour d'autres, d'invraisemblables indulgences. Si elle se fût plainte, elle aurait cru offenser Dieu. Mais, trouvant naturel et léger l'exercice de sa dure vertu, elle ne pensait pas qu'il en pût coûter aux autres, Aricie serait et ferait comme elle. Et sans sévérité, elle ne songeait pourtant jamais à être tendre. Une mère aime ses enfants, se dévoue pour eux ; pourquoi le dire? Cela encore va de soi. Dit-on qu'on respire? Aricie en souffrait un peu.

L'injustice seule affectait la jeune fille. Elle, qui pensait tout le temps aux autres, et, parce qu'elle était l'aînée, à tout ce à quoi les autres ne pensent jamais, elle ne se faisait pas à cette idée que les autres n'étaient pas comme elle. Aussi, quand, faute d'attention ou de surveillance, quelqu'un autour d'elle faisait un geste, une démarche, ou laissait jaillir un propos injuste, elle éprouvait au cœur un brusque mouvement de retrait, d'involontaire repliement, dont elle s'accusait aussitôt, comme d'une exigence indue. Elle ne disait rien. Elle avait une pudeur extrême, qui l'empêchait toujours de faire état des modulations de son cœur ; et une modestie si totale qu'elle aurait pensé faire preuve d'un orgueil insensé en ne se taisant pas. Elle s'estimait si mince personne qu'elle croyait fort peu important de

faire connaître à l'univers qu'elle avait été injustement traitée. Elle n'en souffrait d'ailleurs pas moins. Mais suivant une habitude ancienne, de même que, lorsqu'elle se surprenait à rêver, elle s'arrachait brusquement à sa rêverie comme à une volupté coupable, elle se secouait en riant. « Allons ! Allons ! » disait-elle comme un cocher à son cheval, pour le réveiller, s'il s'endort. Plus tard, elle prit une autre habitude. « C'est ainsi » concluait-elle avec un sourire, et un petit hochement de tête, comme si, de toute évidence, les choses ne pouvaient aller différemment.

Sans doute, on aurait beaucoup étonné Caroline Brun si on lui eût dit qu'elle était injuste. Elle en eût été fort malheureuse. Elle l'était pourtant — la rigueur est toujours injuste — à l'égard d'Aricie, qu'elle traitait comme elle se traitait elle-même, sans attendrissement, avec l'idée que, dans sa famille, c'étaient les femmes qui avaient le moins besoin de ménagements.

Aricie était sérieuse, solide. Ne devait-elle pas trouver sa récompense en elle-même, dans l'idée du devoir accompli? Tandis que ces pauvres garçons, Paul, Émile, Melchior, les pauvrets, eh ! ne fallait-il pas leur rendre la vie plus chaude, plus facile? Aux deux plus jeunes, à Paul et à Melchior surtout, derniers-nés, si doux, si rêveurs, qui avaient tant besoin de protection, avec leurs airs délicats, leur santé frêle...

— Ce sont des Brun, pensait Caroline. Aricie, c'est une Lesprat.

Elle était Brun, en vérité. Mais, obéissant à son cœur, par volonté, elle cherchait à se conduire en tout comme sa mère : beaucoup moins par goût naturel que par application, et parce qu'elle avait de tout temps compris que c'était à sa mère qu'il fallait ressembler, parce qu'elle se donnait le plus de peine.

Des moments délicieux pour Aricie, c'étaient ceux qu'elle passait, de temps à autre, à Floirac, chez son grand-oncle, l'abbé Omer.

Le vieillard avait reporté sur la jeune fille la dilection particulière qu'il avait toujours marquée à Caroline. Aricie était pieuse ; elle aimait les fleurs ; et, patiente, ayant l'habitude des enfants, elle savait accueillir avec un intérêt déférant les historiettes cent fois entendues du vieux curé, ses doléances éternelles, ses colères contre les jésuites, ses observations sur la manière de repiquer les melons ; et, particulièrement, le récit des prouesses du défunt et toujours regretté Nestor, ce lièvre savant, si cruellement mis à mort par la cuisinière de Mgr l'archevêque de Bordeaux, et trouvé si bon par l'abbé lui-même, quelque vingt ans auparavant.

Quand elle allait le soir, le dimanche, avec ses frères, par la diligence, aux beaux jours, quelle impression charmante pour Aricie,

d'évasion, de liberté, d'air pur largement respiré, de jeunesse! Là, dans le jardin fleuri, dans la petite église où elle arrangeait les bouquets sur l'autel, comme avait fait sa mère dans le temps, elle goûtait à la poésie de son âge, domaine interdit le reste de ses jours; elle avait vraiment dix-huit ans. Ses frères, ivres aussi de liberté, couraient dans le jardin, s'ébattaient, poussaient mille cris discordants, faisant tourner le moulin, marcher la procession, jaillir le jet d'eau de l'installation aquatique ingénieusement entretenue par le vieux prêtre. Melchior, le plus petit, considérait avec un intérêt sérieux ces merveilles diverses. Paul, après les premiers ébats, retombait dans sa rêverie, regardait les nuages, les fleurs, écoutait la chanson argentine des cloches, puis tout à coup, sortant de ses méditations secrètes, tirait un livre de sa poche, en cachette, et lisait jusqu'au soir, jusqu'à l'heure de la diligence qui ramenait à Bordeaux le petit groupe, sous la conduite de la grande sœur.

Ces visites à Floirac alternaient avec les visites à la Souys, quartier rustique de la Bastide où demeuraient les Coutre avec le grand-père Lesprat.

Ils habitaient une vaste maison précédée d'un jardin abandonné, planté de fruitiers, auxquels Barthélemy donnait ses soins. Il y avait, exposée au midi, une melonnière. Barthélemy s'était mis en tête d'avoir des melons meilleurs que ceux de son frère l'abbé. S'ensuivit une grande rivalité entre les deux frères. Au delà d'un petit mur bas, continué par une haie de saules, des prairies s'étendaient, puis la campagne. Et de l'autre côté, entre la Souys et la rivière, touchant à la maison, à l'est, il y avait les chantiers, la scierie ronronnante, les hangars où séchaient les bois, et puis encore tout le long des quais, les camartaux rectangulaires des planches empilées bout sur bout, afin que l'air, passant entre elles, les aidât à sécher plus vite. Tout le quartier sentait la sciure, la résine, le bois frais coupé, humide. Et à ce parfum végétal, de la ville brumeuse et dorée au delà du fleuve, du fleuve lui-même, des eaux limoneuses, du port encombré de navires, des docks, parfois le vent né de la mer venait mêler d'ineffables odeurs marines, de saumure, de salaison, de vins, d'épices, de fumées, qui parlaient de lointains voyages et remplissaient le cœur de mélancolie, d'infinie attirance vers ailleurs...

Aricie n'aurait pas pu dire pour quelle raison, elle si heureuse à Floirac dans le presbytère, elle se sentait gênée, étrangère à la Souys (1). Était-ce l'aspect de ces moroses bâtiments de planches, étendus à perte de vue sur les quais, couvrant les prairies, masquant

(1) On prononce la Souille.

les arbres, la campagne? Était-ce le bruit sourd, le clapotement des eaux qui mouraient mornement sur la berge, avec de petites vagues boueuses, tristes à regarder, qui lui serraient ainsi le cœur? ou bien de se trouver en présence de ses cousins Coutre? Ils étaient si différents d'elle ! Leur parler, leurs mœurs, leurs habitudes la changeaient tellement de ce qu'elle entendait, voyait ou faisait au milieu des siens, rue Sainte-Catherine, chez elle !

A peine arrivait-elle :

— Bonjour, petite, disait le grand-père Lesprat sans se retourner.

Elle le trouvait toujours installé dans sa chambre, qu'il ne quittait que rarement depuis son veuvage (Mélanie était morte en 1835), enfoncé dans un profond fauteuil à oreillettes, le chef coiffé d'une calotte brodée, à gland. Il était devenu gros, avec l'âge, presque hydropique, à son grand scandale, n'ayant jamais bu que du vin, disait-il, en bon Bordelais. Son gendre l'avait peu à peu relégué, expulsé doucement des affaires. Ce n'avait peut-être pas été un mal, car chaque temps a ses mœurs, et celles de Barthélemy Lesprat dataient d'un demi-siècle. Toutefois, si, grâce à la direction de l'actif M. Prosper Coutre, la maison Lesprat et Coutre s'était considérablement développée depuis dix ans, au point de se classer parmi les cinq ou six plus importantes de celles qui font à Bordeaux le commerce des bois, le caractère et la santé de Barthélemy avaient été sensiblement modifiés par le changement qui en était résulté, par contre-coup, dans ses habitudes.

Il avait conservé l'esprit net et prompt. Mais au lieu de porter maintenant sur les décisions à prendre, cette promptitude se tournait sur le jugement à porter sur les décisions prises par les autres. L'avantageux Barthélemy Lesprat était prêt à juger de tout.

Il avait toujours le même parler bref, seulement moins jovial que par le passé. Il finissait toujours ses phrases par un catégorique : *j'ai dit*, un impératif : *ainsi soit!* dont il faisait sonner le *t* final, *ainsi soitt*. Sur quoi, il continuait à s'envoyer dans les narines, d'un geste aussi sec qu'à trente ans, ses habituelles pincées de tabac, et hochait la tête avec la même vivacité. Mais maintenant, à chaque hochement, on voyait trembler ses molles bajoues bien rasées, sur un vaste col qui lui emprisonnait cou et menton. Il passait toutes ses journées au coin de sa cheminée sans feu, à regarder aller et venir le balancier doré de la pendule, où dans le bronze, un jeune pâtre conduisait l'aveugle Homère. Deux chandeliers la flanquaient, de part et d'autre ; et sous des globes arrondis, il y avait deux coupes d'albâtre, coiffées de bouquets de fleurs en papier.

Là, le vieillard, l'œil fixé sur l'âtre, évoquait sans discontinuer un petit nombre de scènes, fort restreintes et toujours les mêmes, qui avaient marqué dans sa vie et lui fournissaient des repères : le départ nocturne et précipité du marquis de la Tresne, en 1792 ; son retour, en 1804 ; l'installation de son jeune ménage rue Sainte-Catherine ; l'entrée des Anglais à Bordeaux en 1815 ; la rencontre de Julien Brun sur la route de Floirac ; la voiture versée ; le mariage de ses filles ; l'arrestation d'Estelle, prise pour la duchesse de Berry ; l'aisance, la fortune entrant dans sa maison avec Prosper Coutre... Et dans cette vie ralentie, les premières et les dernières images étant les plus fortes, il finissait par songer qu'il avait toujours vécu ainsi ; et ce n'était plus que par une espèce d'habitude qu'il se répétait parfois, à voix basse, avec un hochement de tête approbateur, en se frottant les deux genoux, de contentement, et riant d'un rire sans bruit, pour lui seul :

— Tout de même... hé ! hé ! le petit Lesprat... Il a fait du chemin depuis la Tresne !

Sur quoi, invariablement, chaque jour, à la même heure, sans seulement bouger de son fauteuil, il tirait le cordon de tapisserie qui pendait au long de la cheminée, à droite, et faisait retentir au rez-de-chaussée une sonnette fêlée. Alors la servante Félicité apparaissait, qui apportait à son vieux maître un petit verre de malaga et un biscuit, et *le Constitutionnel*, dont il faisait incontinent sauter la bande, mais qu'il ne lisait d'ailleurs pas.

Quand Aricie venait le voir, Barthélemy l'accueillait d'un bref « bonjour, petite ». Et aussitôt, il ajoutait :

— Quoi de neuf?

Aricie alors lui racontait la gazette de la semaine, dont la vie sans événements du magasin faisait tous les frais. Elle disait son père au comptoir, sa mère au ménage, Émile et Paul au collège, les progrès en lecture du petit Melchior. Si elle était allée à Floirac, elle en rapportait, avec un bouquet, les nouvelles. Puis elle s'informait des melons. C'était le seul sujet qui occupât sérieusement le bonhomme, et le fît bouger. Il aimait Aricie, de ce qu'elle prenait de l'intérêt à leur culture, et lui proposait chaque fois, gentiment, de les aller voir avec elle.

Lesprat se faisait prier, tout d'abord ; puis geignant et s'arc-boutant, il s'arrachait à son fauteuil, et escorté de sa petite-fille qui lui donnait le bras et, dans l'escalier, comptait les marches : « Encore une, grand-père... », il se rendait à ses châssis.

Et ce qui étonnait la pauvre Aricie, ce qui lui donnait à penser que la maison de la Souys et l'existence qu'on y menait représentaient

un luxe oriental, invraisemblable et sans pareil, c'était, à propos de ces fameux melons, ceci, qui avait lieu tous les dimanches, le matin, lorsque c'en était la saison. Vers onze heures, Félicité montait prévenir M. Lesprat que Firmin, le jardinier — il y avait un jardinier chez les Coutre — était à l'office, avec les melons. M. Lesprat descendait. A l'office, auprès de la vaste cuisine, il trouvait Firmin, la casquette aux doigts ; et sur la table, six melons superbes, alignés.

— Mon frère l'abbé n'en a pas comme ça ! s'écriait Barthélemy à leur vue. Sont-ils bons?

Et sans attendre la réponse, à deux mains, il s'emparait de chacun d'eux, successivement, le palpait, le retournait le soupesait, le flairait, affirmant chaque fois cet apophtegme, au reste le seul vers qu'il ait jamais su :

C'est au cul qu'on sent le melon!

ce qu'il faisait aussitôt longuement. Ensuite, dans chacun, il enfonçait une mince sonde d'argent, et par le pertuis ainsi pratiqué, il retirait un filament doré, juteux, qu'il goûtait à l'instant. Ainsi de suite jusqu'au meilleur, jugé digne de paraître à table. On le mettait alors à rafraîchir jusqu'au repas. Les cinq autres étaient jetés à la volaille.

Comme on ne mangeait pas de melons, rue Sainte-Catherine, Aricie en avait un peu mal au cœur.

Tout l'étonnait, d'ailleurs, chez les Coutre. La tante Estelle, si élégante, si jolie, avec ses belles robes de Paris, ses mains délicates, qui ne touchaient à rien qu'avec des gants, aux ongles brillants comme des facettes, auprès desquelles la jeune fille avait honte des siennes, laborieuses, qu'elle cachait, qui étaient rougeaudes, souvent gercées ; cette belle dame, eh quoi? c'était sa tante, la sœur de sa mère?

Ses robes faisaient un bruit délicieux derrière elle quand elle marchait. Elles dégageaient un parfum léger, mystérieux, de miel, de fleurs. Elle riait souvent. Dans sa chambre, il n'y avait pas de chaises, rien que des fauteuils, une bergère auprès de la cheminée, des rideaux de soie, avec un store de dentelles, et des coussins sur une méridienne ; et des livres, des vases, des bibelots, des éventails traînant sur des tables, à ne savoir qu'en faire... Cependant Aricie ne redoutait pas cette tante si charmante, aux manières si distinguées, à la voix douce, et qui souvent lui faisait des cadeaux, en cachette. Elle regrettait de la voir si peu. Estelle Coutre allait rarement rue Sainte-Catherine, s'en excusant de la vie si occupée qu'était la sienne, avec ses enfants, son mari, ses sorties fréquentes. De quoi Caroline l'excusait tout naturellement, quand elle la voyait :

— Va, va, je sais ce que c'est... les enfants, la maison... mais nous nous aimons bien tout de même, n'est-ce pas? ma bonne Telle?..

Ainsi, ce qu'Aricie aimait à la Souys, c'était ce qu'elle reconnaissait obscurément pour être de son sang, son grand-père Lesprat, sa tante Estelle. Quant aux Coutre, elle en avait peur. C'étaient des étrangers pour elle, et elle se reprochait ce sentiment, qui lui faisait honte. Mais aussi, pourquoi ses petits cousins, plus jeunes qu'elle de dix et six ans, Eugène et Julie, l'abordaient-ils toujours avec un « bonjour, petite ! » moqueur, imité du papa Lesprat, qui faisait dire nonchalamment à leur frivole mère : « Mon Dieu, que ces enfants sont donc moqueurs ! » et rire sèchement M. Prosper Coutre, de sa bouche sans lèvres entre ses favoris noirs.

Chaque fois qu'elle l'entendait, le rire bref de son oncle Coutre faisait froid au cœur d'Aricie. C'était une gaieté de coup de couteau, chaque fois donné en plein dans un sentiment, dans une croyance. Prosper Coutre ne sentait et ne croyait rien, si ce n'est l'argent. Il n'aimait pas les Brun, qui n'en avaient pas. Il faisait, à part lui, grief à son beau-père d'avoir donné sa première fille à Julien, ne supportant qu'avec beaucoup d'agacement, vis-à-vis de ses collègues du haut commerce de Bordeaux, où il fréquentait, l'obligation d'avoir à avouer pour beau-frère un petit commerçant de toiles et cordes du quartier de la Rousselle, dont les habitants sont méprisés par les marchands de morue du quartier de Saint-Michel, lesquels apparaissent comme moins que rien aux opulents négociants en vins de l'aristocratique pavé des Chartrons.

Lui, Coutre, il se trouvait fort bien de n'habiter pas Bordeaux, mais la Souys, échappant ainsi à une classification qui a ses désavantages, si, comme c'eût été précisément le cas de M. Prosper Coutre, l'on ne fait pas partie des seuls Chartrons, ce gotha de la finance et du haut commerce bordelais.

Aussi, ce qui touchait aux Brun n'était guère sympathique à cet homme énergique, bien organisé, mais de sang froid. Et bien qu'il affectât toujours à leur égard — comme à celui de tout le monde — une correction britannique et cette fashionable froideur dont les tailleurs londoniens n'oublient jamais de mettre un petit sachet dans les vêtements qu'ils envoient aux dandies des bords de la Garonne, comme antidote à ce qu'un sang méridional pourrait avoir d'inconsidéré, de fâcheux et de pétulant, Prosper Coutre n'était pas fâché de voir son jeune fils marquer une certaine ironie à la pauvre Aricie, par l'imitation des manières de son grand-père à l'endroit de sa cousine, et la toute petite Julie emboîter le pas, innocemment, à son frère, avec des mines ridicules. Ainsi voyait-il avec un contentement

confiant, chez les siens, dans sa maison, le sentiment — parfaitement britannique, lui aussi — qu'il n'y avait rien dans le monde qui fût supérieur aux Coutre.

Prosper avait fini, ou plutôt commencé par faire partager cette manière de voir à Estelle. Il ne lui disait jamais que « ton pauvre père » ou « ta pauvre sœur » en parlant des siens. Et elle-même, docile, flexible, finissait par dire : « Mon pauvre papa », « cette pauvre Caro », avec autant de commisération et d'apitoiement que si elle avait eu la félicité ravissante et délicieuse d'être née Coutre.

Ces façons n'allaient qu'à demi à M. Lesprat. Cependant, la carrure et l'autorité de son gendre lui en imposaient. Il prenait le parti de se taire, quand il ne se trouvait pas de son avis. Quitte à grogner contre sa fille, par la suite ; ou à accueillir Aricie comme un chien quand elle venait le voir. D'ailleurs, il s'en voulait aussitôt ; et ne sachant pas comment revenir sur la parole dure ou injuste, malhabile à réparer le mal fait, il bougonnait contre lui-même, jusqu'à ce qu'il éclatât.

— Allons, petite, disait-il alors, sonne Félicité...

Félicité survenant :

— Ma fille, vous donnerez deux verres, et les biscuits. Mademoiselle fera sa collation avec moi.

Aricie était attendrie aux larmes des attentions de son grand-père. « Il est un peu rude, se disait-elle ; mais, comme maman, il a bon cœur. » Et elle s'accroupissait à ses pieds, sur un petit tabouret de bois, pour lire lui *le Constitutionnel*, heureuse d'être reconnaissante, et que cette lecture la fatiguât, parce qu'elle était obligée de lire en criant, le vieux Lesprat étant devenu dur d'oreille avec l'âge.

*
* *

Quand, après ces visites à la Souys, Aricie rentrait dans la maison si humble de la rue Sainte-Catherine, il lui semblait, à peine elle avait de loin aperçu le colombage peint et l'enseigne où un singe roulait une pelote, ou poussé la porte, qu'une douce vague de chaleur l'accueillait, l'enveloppait amicalement. L'odeur même de la maison, faite de goudron, de chanvre, de cendres, de fumée, l'odeur de l'âtre, l'odeur de la rue, de l'épicerie voisine, avec ses barils, ses épices, avait pour elle la douceur plaisante des choses familières. Le tic tac de l'horloge, la gaieté des meubles luisants, le comptoir brillant, l'ordre des étagères, la panse rebondie des pots d'étain de la cheminée, l'escalier à claire-voie qui montait aux chambres, tout d'abord lui montrait cette figure amie des objets au milieu desquels

on a toujours vécu, et c'était déjà pour elle mille présences affectueuses. Là, elle se retrouvait ; et, si timide, si craintive en face des étrangers, de ses parents si lointains de la Souys, elle redevenait aussitôt la gaie, courageuse et charmante Aricie que tous aimaient dans la maison natale : celle dont tous avaient besoin, celle qui servait et trouvait, à servir par amour, la paix et la volupté de son cœur.

— Comment va le grand-père? demandait Caroline avec son regard clair et droit, qui ne cachait rien.

— As-tu bien promené? demandait Julien.

Le petit Melchior se jetait sur sa sœur amie : il fallait qu'elle l'embrassât le premier, qu'elle regardât ses images, lui en expliquât le sens et lût la légende. Et tout cela rendait Aricie heureuse. Le malaise qui l'étouffait à la Souys disparaissait. Tout reprenait sa juste place en elle ; elle n'était plus qu'affection pour ses cousins, respect, amour pour son grand-père ; et c'est sans arrière-pensée qu'elle décrivait à ses frères la belle robe de leur jolie tante Estelle.

Que la vie ne pourrait-elle continuer ainsi, douce, égale, heureuse et bénie dans cette maison ! Le malheur y entra un jour comme un aigle s'abat, avec un grand bruit d'ailes. Un soir glacé de 1843, on ramena Julien Brun expirant. Il avait été frappé de congestion dans la rue, tandis qu'il allait porter lui-même un ballot de linge à une pratique. Il mourut le lendemain sans avoir repris connaissance.

*
* *

Cette mort était un désastre. Qui, maintenant, rue Sainte-Catherine, prendrait en main la direction des affaires, le père disparu? L'aînée des enfants, c'était une fille, Aricie. Paul, le second, n'avait que dix-huit ans ; il venait de sortir du collège, et rien, dans son caractère, ne le désignait au commerce · véritablement il n'était bon qu'à rêver. Faisait-il pas des vers, de la peinture? Toujours un livre entre les doigts, et les propos les plus saugrenus à la bouche, tout farci de ces dangereux exemples, venus de Paris, et dont une censure incapable avait laissé filtrer le poison jusqu'au fond reculé des provinces ! Il se répandait sans cesse en discours insolites, relativement à certains personnages diaboliques, dont les noms donnaient à penser de quelques nouveaux Robespierres, dans cette petite maison où l'on ne lisait guère, et qui, dans son trantran honnête, ne recevait des bruits du dehors qu'un écho déformé par la malignité publique, ainsi que la coutume en va. Aussi, lorsque avec la fougue de ses dix-huit ans, Paul Brun, tout en secouant sa chevelure, qu'il portait très longue et bouclée, comme le voulait la mode nouvelle,

se déclarait en guerre contre les perruques, et romantique, et nommait en se découvrant avec respect MM. Lamartine, Victor Hugo, Musset et Petrus Borel, dit le Lycanthrope, sa mère hochait les épaules, et un chacun mettait aussitôt la main à ses poches, ni plus ni moins que s'il eût nommé Mandrin, Cartouche, les bandits de Malause ou l'assassin de M. Fualdès. Il n'y avait point à compter sur ce fou pour le gouvernement du petit magasin de toiles. Ses frères y étaient pareillement inaptes, pour l'instant, n'étant âgés que de seize et treize ans, et tous deux encore au collège. Allait-on fermer la boutique? Caroline se récria lorsque son beau-frère Prosper Coutre eut émis cet insolent propos. Elle déclara dans son chagrin qu'elle était la fille de son père, et qu'elle ne l'avait pas aidé pour rien, avant son mariage, lorsqu'il dirigeait ce commerce. Au reste, du vivant de Julien, n'avait-elle pas tenu les livres, scrupuleusement, chaque jour? Elle reprendrait les affaires, voilà tout, avec l'aide de Paul, intelligent en dépit de ses idées un peu follettes, qui se rassiraient avec l'âge. Aricie donnerait ses soins au ménage. Émile et Melchior pourraient achever leurs études. L'avenir et Dieu feraient le reste.

Devant ce courage tranquille, Barthélemy Lesprat sortit de sa torpeur : comme au temps de sa jeunesse audacieuse, il prit un parti énergique, et son gendre en fut médusé. Ce vieillard avait du ressort. Il le montra en exigeant que Prosper Coutre prélevât vingt mille francs sur la caisse de sa maison de bois Lesprat et Coutre, et les mît en commandite dans la maison de toile Lesprat et Brun.

Au reste, ce n'était là qu'obliger Coutre à exécuter une des stipulations de l'arrangement que Barthélemy avait pris avec lui, lorsqu'il lui avait donné sa fille en mariage et avait attribué aux Brun le magasin de la rue Sainte-Catherine, et les chantiers de la Bastide aux Coutre. Cette soulte rétablissait la balance d'un partage inégal, mais elle n'avait jamais été payée. Lesprat trouva l'énergie de contraindre Prosper à tenir sa parole. On conçoit que ce dernier en ait été fort mécontent. Il ne le cacha point. Mais le bon état des affaires lui permettait cette opération, qu'il considéra toujours non comme le règlement d'un dû, mais comme un prêt. Passé le premier moment d'irritation, il y trouva même un avantage dont son inflexible orgueil fut flatté. A tant de raisons qu'il avait déjà de mépriser les Brun, ces petites gens, il en ajoutait une nouvelle, et sérieuse : ils étaient devenus ses obligés.

V

Un billet de logement.

Sous le prétexte de manœuvres, il se fit de grands mouvements de troupes dans les provinces, au cours de l'été 1847. On renforçait les garnisons des villes. Le pays, mécontent, réclamait des réformes : celles, entre autres, des finances, du Parlement, du système électoral. Et, afin de se faire entendre, les libéraux, qui les préconisaient, organisaient de vastes banquets dans les départements, où étaient conviés tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressaient à la marche des affaires publiques. Lyon, Marseille, Orléans avaient eu les leurs, où d'ardents partisans avaient acclamé les noms, de jour en jour plus répétés, de MM. Duvergier de Hauranne, Odilon Barrot, Ledru-Rollin, et quelques autres. Inquiet de cette agitation, connue depuis sous l'appellation de la campagne des banquets, le gouvernement de S. M. Louis-Philippe prenait ses précautions, pour que l'ordre ne fût pas troublé. Mais sans doute les habitants du quartier de la Rousselle, à Bordeaux, et de la rue Sainte-Catherine en particulier, n'établirent qu'une relation assez vague entre ces hautes préoccupations de la couronne et la brusque explosion de trompettes qui leur fit mettre le nez aux fenêtres, certain joli matin ensoleillé de la mi-septembre ; et c'est avec un vif enthousiasme, comme la vue des soldats ne laisse jamais d'en provoquer, qu'ils applaudirent au passage d'un fort beau régiment de hussards qui, faute de place dans les casernes de la ville déjà pleines, venait prendre ses quartiers chez l'habitant, fanfare en tête, étendard déployé, la fine flamme triangulaire rouge et blanche frissonnant au sommet des lances. Dans la longue rue étroite, remplie de l'éclat déchirant des cuivres, du martèlement des pavés sous les fers des chevaux, du cliquetis des gourmettes secouées, des étriers entre-choqués, des éperons heurtés contre les sabres, une foule pressée aux fenêtres, sur les trottoirs et devant les portes des maisons, assistait à ce martial défilé. Il y eut un ordre, soudain transmis de bouche en bouche par les maréchaux des logis et les brigadiers, des bras levés : la colonne fit halte.

Et tandis qu'il regardait en souriant la foule excitée, tout en contenant son cheval impatient qui s'ébrouait, à la tête de son peloton précisément arrêté à la hauteur du magasin de toiles et cordes Lesprat et Brun, dont l'amusante enseigne où un singe dévidait une pelote attira un instant son regard, l'attention du sous-lieutenant Lautaret,

du 3e escadron, fut une seconde retenue par la vue d'un charmant visage, apparu à la fenêtre d'un premier étage, et qui, sous le rideau soulevé, montrait de fort jolis cheveux blonds et des yeux d'une grande douceur. Un jeune lieutenant de hussards est, en général, sensible à un tel spectacle : celui-ci, plus que tout autre, était lui-même pourvu d'une figure assez agréable, ce qui engage. Aussi céda-t-il innocemment à ce plaisir auquel nul cavalier n'a jamais su résister, qui consiste à chatouiller doucement son cheval de l'éperon tout en le maintenant d'une main ferme. Le cheval piaffe, encapuchonne, commence aussitôt à danser. Son cavalier en tire avantage, se redresse, gourmande la bête indocile. Les commères s'en épouvantent. « Ah ! mon Dieu ! le bel officier... comme il est eune... si son cheval allait le faire tomber !... » Et, sous les rideaux écartés, les demoiselles, aux croisées, s'attardent. C'est ce qui arriva justement au joli visage aux yeux bleus, apparu sous ses cheveux blonds, à certaine fenêtre de la rue Sainte-Catherine, qui domine une enseigne où un singe dévide une pelote, ce gai matin de septembre 1847.

C'est aussi l'agréable surprise de retrouver, par le plus miraculeux des hasards, ce joli visage rougissant entrevu dans la matinée, qui, tout hussard qu'il était, fit à son tour rougir le sous-lieutenant Lautaret, le soir du même jour, lorsqu'il se présenta poliment au seuil de la maison habitée par la famille Brun, son billet de logement à la main, et qu'il y fut reçu, dès l'abord, par la rougissante Aricie.

— En voilà bien d'une autre ! pensa Mme Brun quand elle fut avisée par sa fille que la mairie lui envoyait un pensionnaire. Comme si nous n'avions pas assez à faire sans avoir encore à loger de la cavalerie !

Mais la maison Brun n'était pas la seule à recevoir ainsi des militaires. Chacun des voisins avait son hussard, parfois plusieurs, et même des chevaux, suivant la place disponible. M. Lautaret fit d'ailleurs très vite la conquête de la maisonnée. Il n'était pas gênant. Il n'arrivait rue Sainte-Catherine que le soir, pour coucher, et en quittait de fort bonne heure le matin, appelé au dehors par son service. Quelquefois il rendait visite à ses hôtes, auxquels il plaisait. Ses manières étaient décentes, délicates. Ce contraste n'est pas fréquent chez les guerriers. Mais tout jeune que fût celui-ci, il avait vécu. Il avait même fait campagne en Afrique, assez récemment, et combattu ce redoutable Abd-el-Kader qui venait justement de faire au roi des Français une soumission éclatante. Le petit cercle des Brun fut vivement intéressé par le récit que fit, avec modestie, de ses campagnes, le hussard. Il avait été blessé, était tombé aux mains de l'ennemi, s'était échappé. Il avait conquis ses galons sur le champ

de bataille, en vrai soldat. Et, des pays africains traversés, des mœurs étranges des tribus au milieu desquelles il avait vécu, il savait, par une parole facile, tracer avec gaieté des peintures vivantes, aux couleurs un peu tranchées mais vigoureuses et nettes, pour le plus grand plaisir de ses hôtes, citadins casaniers à l'horizon étroit, facilement émerveillés. Paul surtout en était charmé. Il avait du goût pour la vie romanesque, et bien que depuis quelque temps il aunât pacifiquement de la toile et détaillât bourgeoisement de la ficelle, dans le magasin, à des clients sans idéal, ses lectures favorites n'en avaient pas moins contribué à l'entretenir dans la familiarité des lions superbes et généreux, des bandits honnêtes gens, des courtisanes épurées par l'amour, et autres poétiques héros qu'on ne trouve guère, en réalité, qu'au théâtre et dans les romans, mais il ne lui déplaisait pas de voir en chair et en os, dans ce charmant hussard tombé du ciel, un représentant de cette race supérieure et bénie des dieux qui a couru des aventures, exposé son sang, donné des coups de sabre et passé à travers la vie sous le plus ravissant déguisement, et caracolant à cheval. Au lieu que lui, Paul Brun, lui qui se sentait dans la poitrine un cœur de lion ! dans les veines un sang de lave ! et quels tourbillons dans l'esprit ! lui, qui eût tout donné pour avoir été matelot, voyageur, naufragé, pirate, amant des reines ou n'importe quoi, mais héroïque, mais sublime, lui, enfer et damnation ! il aunait misérablement de la toile dans une arrière-boutique, et n'avait commerce qu'avec des bourgeois !

Émile écoutait aussi le hussard avec intérêt. Il rêvait de lointains voyages, mais sans accidents. Melchior, au tempérament pacifique, lui posait des questions inquiètes sur les dangers qu'il avait courus, et tout bas se félicitait, *in petto*, de son sort, qui jamais ne l'exposerait à de semblables tribulations. Pour Aricie, inclinée sous la lampe et toute à son ouvrage, elle écoutait le bel officier sans rien dire. Parfois seulement, elle levait les yeux sur lui, à la dérobée ; puis elle les reposait aussitôt sur sa dentelle ou son filet. Elle se taisait avec grâce, n'en pensant pas moins. Mais le rôle des femmes n'est-il pas d'écouter, de se taire? Cependant, ceux qui savent se taire se parlent souvent à eux-mêmes, au fond de leur cœur : ils jugent, voient, s'efforcent de comprendre toute chose ; ils sentent, et tout en s'interdisant de rien formuler de ce qui fait leur rêverie silencieuse ils s'en nourrissent en secret, délicieusement. Aricie était de ces natures repliées que l'accomplissement du devoir remplit d'une joie innocente. Modeste, n'attendant rien de la vie, elle avait une gaieté charmante, elle était le sourire de cette vieille demeure noircie par le temps où chacun, depuis des années, avait sa tâche, son labeur.

Qui veillait, sinon elle, à ce que les étains fussent brillants sur le buffet, les meubles astiqués, les vases bien garnis de fleurs? Qui, de la pièce vide affectée au jeune officier, le soir même de son arrivée, avait fait, avec quelques riens — des rideaux propres aux fenêtres, un napperon neuf sur une table, un bouquet dans une potiche — la plus jolie chambre de la maison? Pas Caroline, assurément, qui n'avait pas de temps à perdre à des babioles ; ni les garçons : mais Aricie. Elle aimait naturellement l'ordre, la propreté, les jolies choses ; et, pour tout dire, elle avait cet orgueil des humbles, qui savent si bien donner l'apparence du luxe, par le simple souci d'avoir du soin.

Le fait est que l'arrivée de M. Lautaret, rue Sainte-Catherine, avait transformé la maison. Dans ce cadre médiocre où jamais nul souffle n'avait pénétré, il s'était fait un grand déplacement d'air, dont chacun était étonné. Avec l'insouciance de son âge et la saine gaieté de son état, sensible à la sympathie de ses hôtes, M. Lautaret se trouvait fort agréablement chez eux. Il demandait seulement qu'on ne se dérangeât point pour lui. De temps à autre, charmé de l'enthousiasme débordant du jeune Paul à son endroit, il venait passer une soirée avec les Brun. Il montrait même de l'intérêt aux études d'Émile et de Melchior ; et bien qu'il eût rarement rencontré des jeunes filles, dans les diverses garnisons qu'il avait faites, il ne manquait jamais d'adresser quelques mots gentils à la bonne et secrète Aricie : tantôt pour la remercier des fleurs dont elle avait orné sa chambre, en son absence ; tantôt pour la féliciter de sa belle mine, ou de sa robe, ou du bon ordre de la maison. Ces flatteries délicates touchaient la jeune fille, qui répondait en s'effaçant. Elle, si vive d'habitude, en présence des étrangers devenait réservée, muette. Mais sa réserve n'était pas gauche. Elle se trouvait stupide, cependant ; elle s'en voulait d'être à ce point intimidée par ce hussard si preste ; et quand il lui adressait la parole, elle se croyait bien sotte à ne savoir que lui répondre.

Il était si aisé, si naturel aussi ! Comme il paraissait intelligent, supérieur ! Aricie n'avait jamais rien vu de comparable à ce beau jeune homme : rien, si ce n'est, dans les contes de son enfance, ces chevaliers délicieux dont la mission est de s'en aller par le monde, à cheval, dans une cuirasse d'or et la lance au poing, délivrer de tristes princesses, captives des noirs enchanteurs. A la cuirasse d'or près, M. Lautaret, aux yeux d'Aricie, était l'un de ces chevaliers. Il en avait même la lance. Et quel pimpant costume, si seyant : le dolman noir à brandebourgs, la fourragère, les épaulettes, et le vaste pantalon garance à basanes, à passepoil bleu, le shako verni... Et quelle grâce lorsque, descendant de cheval, jetant les rênes à son

ordonnance, il la saluait poliment ! Comme il se transformait soudain, ce rude soldat à la voix brève, au regard net, quand il s'inclinait devant elle, en entrant dans le magasin, pour gagner sa chambre, et d'un mot, avec un sourire, lui demandait de ses nouvelles, ou vantait la beauté du jour !

Avant qu'elle eût vu ce brillant cavalier, Aricie n'avait jamais rien admiré. Elle se contentait d'aimer ce que Dieu avait mis autour d'elle : ses parents, ses frères, le grand-père Lesprat. Ses cousins Coutre l'étonnaient dans leur riche maison de la Souys ; pourtant, elle ne les enviait pas, et, qu'ils eussent une autre existence que la sienne, elle trouvait cela naturel. Mais avec M. Lautaret, sans se le dire à elle-même, Aricie découvrait un monde nouveau dont elle n'avait point eu l'idée seulement jusqu'alors : un univers hardi, aux couleurs vives, peuplé d'êtres au cœur généreux, dévoués à de grandes causes, où l'intérêt mesquin de l'argent à gagner ne comptait pas, comme ce soldat courageux et spirituel, aussi élevé au-dessus d'elle que le champ de sa vie aventureuse était différent de l'horizon borné de la rue Sainte-Catherine ; un univers tout rempli d'actions sublimes, de gloire, de grands sentiments, tels qu'on en voit dans les romans, aux héros desquels ce joli hussard la faisait penser, comme la vue d'une statue parfaite fait penser aux dieux. Dans son esprit Aricie était reconnaissante au cavalier de lui avoir ouvert les yeux sur cet univers qu'elle ne connaissait pas avant lui, mais qui existait sûrement, puisqu'il existait, lui, sur cet univers supérieur, admirable et parfait, dont elle découvrait la possibilité dans son propre cœur, que chacun de nous porte en soi, qu'un hasard souvent nous révèle, et qui s'appelle l'idéal.

*
* *

Or, un matin, selon sa coutume, Aricie vaquait aux soins domestiques, dans la salle commune qui s'étendait au fond du magasin, au rez-de-chaussée. Les fenêtres en étaient ouvertes sur la cour, où, comme chaque jour, de bonne heure, un hussard tenait en main le cheval du sous-lieutenant Lautaret. Aricie vit M. Lautaret descendre, la saluer, puis s'approcher de l'animal, dont il vérifia les sangles. Elles n'étaient pas assez serrées. Relevant le quartier de la selle, qu'il tint soulevé sur son front, comme le font les cavaliers, il saisit à pleine main la courroie qui assujettissait la sangle, mais le cheval impatient fit un écart, et si brusquement que l'ardillon de la boucle pénétra profondément dans la paume du jeune homme, qui poussa un cri. Aricie le vit, de sa fenêtre, qui secouait sa main ensan-

glantée, elle pâlit aussitôt à son cri. Il se mit à rire, et de loin, lui montrant sa blessure :

— Je me suis coupé, dit-il, ce n'est rien.

Puis il vint vers elle et lui demanda un peu d'eau. Aricie s'empressa. Elle quérit un bol, un mouchoir, un petit flacon d'arnica ; et elle-même, comme elle le faisait à ses frères, quand ils étaient tombés, s'étaient écorché le genou, elle se mit à laver la plaie. M. Lautaret était debout à côté d'elle, près de la fontaine ; elle tenait sa main, la paume en dehors, et penchée sur elle, elle le pansait. Ils ne disaient rien. Les doigts d'Aricie tremblaient seulement un peu, mais comme il avait le front baissé, elle ne voyait pas le regard du jeune officier. Le cœur lui battait cependant à l'aspect de ce beau sang rouge qui colorait l'eau de son bol. Elle banda soigneusement la main déchirée ; quand ce fut fini, elle releva la tête. Alors elle découvrit le visage du jeune homme et son visage troublé. Et lui, la voyant si pâle, il fit un pas vers elle. Elle demeurait interdite ; elle ne s'était jamais connue si gauche, si hésitante... De sa main valide, M. Lautaret prit la main de la jeune fille, l'appuya vivement sur son cœur. Il battait si fort ! Puis l'ayant attirée brusquement, il l'embrassa très vite, sur le front, dans les cheveux, et il se sauva, comme un fou.

*
* *

Aricie était bouleversée. Elle rêvait encore, abîmée sur un escabeau, son mouchoir souillé de sang aux doigts, un quart d'heure après, lorsque sa mère descendit (Aricie était levée la première, avant tout le monde). Caroline, en l'apercevant, crut qu'elle s'était blessée : Aricie dut raconter l'incident. Mais elle le fit d'un air si distrait, d'une voix si changée que Mme Brun regarda sa fille : elle ne la reconnaissait plus.

Toute la journée Aricie se tut. Elle se détestait ; elle ne savait que penser ; elle s'accusait dans son cœur, se trouvait fautive, elle avait honte d'elle-même. Le soir, elle ne voulut pas dîner, et monta dans sa chambre à cinq heures, prétextant qu'elle n'était pas bien. Elle avait une peur affreuse de revoir M. Lautaret. Elle l'entendit rentrer, et le pas de son cheval dans la cour, et lui qui montait l'escalier. Elle était au pied de son lit, en prière. Toute la nuit, elle fut agitée. Elle rougissait toute seule, se croyait coupable ; et cependant, en repensant à ce baiser volé, elle frémissait, fermait les yeux : elle ne savait quelle chaleur se répandait en vague dans son cœur. Le lendemain, à travers son rideau, elle guetta le départ de l'officier. Elle ne lui en voulait pas, elle s'accusait d'avoir peut-être provoqué sa

hardiesse. Elle seule. Elle ne descendit qu'après s'être assurée que Lautaret était parti, et trouva sa mère au comptoir.

— Je vais à Floirac, déclara-t-elle. Je vais voir notre oncle l'abbé. Il y a longtemps que nous n'avons reçu de ses nouvelles. Il est peut-être malade.

Caroline approuva le projet d'Aricie. En remontant dans sa chambre, afin de mettre son chapeau, Aricie trouva sous la porte un billet qu'elle n'avait pas aperçu en descendant. Elle l'ouvrit en tremblant. C'étaient deux lignes griffonnées : « Mademoiselle, pardonnez-moi. Il faut absolument que je vous parle. Ne vous croyez pas offensée. Croyez à mon plus respectueux attachement. » Le billet était signé Lautaret. Aricie le cacha dans son corsage. Elle s'habilla vite, n'avait qu'une idée : quitter au plus tôt la maison, cacher son trouble à sa mère, à Paul, aux enfants. Il lui semblait qu'il n'était déjà que trop visible à tout le monde, et qu'elle en portait la cause imprimée en rouge sur le front, sur ce front où elle sentait encore, comme une brûlure délicieuse, ce baiser.

C'était sa première pensée, quand elle éprouvait un tourment, quand elle se sentait l'âme en peine : aller à Floirac, voir son vieil oncle le curé, lui confier son secret, lui ouvrir son cœur débordant. Le prêtre la comprenait : il était si bon, si indulgent ! Il savait si bien aider les âmes à se décharger. Et celle d'Aricie en avait tant besoin, elle qui jamais ne pensait à elle-même, et qui jamais ne se fût permis de se plaindre. A qui, d'abord?

A sa mère, elle n'eût pas osé, de crainte de lui faire injure et de manquer de respect à son courage, en le méconnaissant au point de venir s'ouvrir à elle de maux légers, à elle qui en avait supporté de si grands. Pour ses frères, ils étaient gentils avec elle, bons et doux. Mais les sérieux secrets d'une fille, comment les pénétreraient-ils?... Seul le digne curé de Floirac, nonobstant ses soixante-dix ans, demeurait, parmi tous les siens, pour Aricie, le seul être humain qui sût la comprendre et la consoler. Aujourd'hui, dans son trouble et dans son remords, elle venait à lui, lui demander secours, protection et lumière dans ses ténèbres. Elle y pensait dans la diligence qui mène à Floirac, taciturne en son petit coin, inattentive aux conversations de ses compagnons de route. Elle se disait : « Mon bon oncle me conseillera, me viendra en aide. Que dois-je faire? je lui dirai tout... » Elle se confesserait au vieillard, elle poserait sa tête sur ses genoux, assise par terre à ses pieds comme quand elle était petite ; là, elle pleurerait tout à son aise, et lui, elle entendait déjà sa bonne voix un peu chevrotante, qui la bercerait, ferait à nouveau la clarté en elle ; elle sentait déjà les caresses dont il lui tapoterait les joues...

Et cependant, elle sentait sous son corsage, contre sa peau, le billet de M. Lautaret qu'elle avait trouvé sous sa porte. Il fallait qu'il l'eût déposé avant de partir, le matin. Elle ne l'avait pas entendu passer. C'est qu'il l'avait porté pendant la nuit, tandis qu'elle était assoupie. Pourtant, elle avait si peu dormi... Ainsi, il n'avait pas dormi, lui non plus. Il pensait à elle. Qu'avait-il cru en ne la voyant pas attablée, au milieu des siens, la veille au soir? Qu'elle était malade? irritée? Elle imaginait sa peine ; elle en souffrait. Il n'était pas coupable ; il avait été bien hardi, mais enfin... Un soldat est bien pardonnable... Et celui-là, si charmant, si beau, si doux, bien plus qu'un autre. On avait dû l'aimer... Et sa main blessée? Elle ne s'était pas envenimée, au moins? Qui l'avait pansée à nouveau?

Aricie revoyait la scène ; elle réentendait le cri et son cœur battait à nouveau, au seul souvenir de ce cri. Elle se voyait debout, et lui près d'elle ; elle sentait sa main dans la sienne, cette main mâle et douce à la fois, et ce sang qui ruisselait. Puis, soudain, sa main posée de force sur ce dolman, à la place du cœur qu'elle avait senti battre à coups sourds, puissants, sous les boutons d'argent et la passementerie des soutaches... et ce mouvement irrésistible dont il l'avait attirée à lui, son baiser. Aricie se cachait le visage dans ses mains en l'évoquant. Il lui semblait que chacun, dans la diligence, devait deviner sa pensée, saisir la raison de son trouble.

... Le jour touchait à sa fin dans le jardin du presbytère, et Aricie n'avait pas encore parlé. Elle ne savait comment s'y prendre, maintenant, ayant si longuement tardé. Deux fois déjà, ayant fait effort sur elle-même, elle ouvrit la bouche, auprès du prêtre, mais s'était arrêtée aussitôt, avait parlé d'autre chose. Le bonhomme était demeuré bavard : il était aussi un peu sourd... Le moyen d'aller crier une confidence qui voudrait n'être faite qu'à voix basse, et dans l'ombre, à quelqu'un qui n'entend plus guère ! Et dans ce jardin lumineux ! La pauvre Aricie avait le cœur bien gonflé de ce secret si difficile à dire. Elle cueillait des fleurs, les dernières nées de l'automne, dans le jardin à l'abandon. L'abbé Lesprat, avec l'âge, ne leur prodiguait plus que des soins avares, économisant ses forces pour ses seuls melons, qu'il continuait d'entretenir comme par le passé, avec une tendresse touchante. Par contre, il avait cessé de s'intéresser à la mécanique, la machine de Marly ne fonctionnait plus, le chemin de croix était démoli, la scierie arrêtée.

A côté du prêtre, Aricie revenait doucement à petits pas. Devant ses melons, il s'arrêta pour enlever du doigt les feuilles déjà jaunies.

— Ce pauvre Nestor ! soupira-t-il en pensant à son défunt lièvre,

ce pauvre Nestor... comme il serait content s'il pouvait manger ces bonnes fanes...

— Comment lui parlerai-je? se demandait Aricie, dans l'angoisse. Si je ne lui dis pas tout aujourd'hui, je ne reviendrai pas avant huit jours...

Cette pensée lui donna des forces, elle ne pouvait supporter l'idée de rester si longtemps avec ses scrupules. Et quelle conduite à tenir, si le prêtre ne la conseillait pas, ne venait pas à son secours? Elle cueillit encore une fleur.

— Eh! petite... tu m'en laisseras! fit l'abbé en apercevant la gerbe que sa nièce tenait dans ses bras. Mlle Escoube se marie demain. Avec quoi garnirai-je mon autel, si tu me prends tout?

Une cloche se mit à sonner. « C'est Caroline », dit le prêtre. Il hochait la tête, avec un sourire béat, en suivant du doigt l'argentine chanson de bronze, dans la paix du soir.

Aricie l'écoutait aussi, le cœur gros. Mlle Escoube se marierait demain. Il faudrait lui laisser des fleurs...

— Je vais les mettre moi-même dans les vases, dit-elle.

Et tandis qu'elle arrangeait les fleurs rustiques, elle fit un effort, et d'une voix qu'elle ne reconnut pas :

— Ah! mon oncle... où avais-je la tête? je ne vous ai pas dit... Il est arrivé de la troupe à Bordeaux... Nous logeons un hussard rue Sainte-Catherine...

Elle n'en dit pas plus long, car elle éclata en sanglots, en tombant dans les bras du prêtre.

C'est de la sorte qu'Aricie s'aperçut qu'elle avait un cœur.

VI

Les fiançailles.

Comment cela s'était-il fait? Aricie elle-même n'en savait rien. Le papillon dont on voit miroiter au soleil la diaprure de ses ailes, sait-il ce qui l'a transformé? Aricie n'aurait pu davantage expliquer le changement qui s'était en si peu de temps produit dans sa vie. Elle aimait, elle était heureuse, elle était aimée! A peine parvenait-elle à retrouver les diverses étapes qu'elle avait si rapidement franchies, tant les choses avaient été vite!

Le lendemain de sa visite à l'oncle curé, — il s'était montré si humain, si finement intelligent! — le sous-lieutenant Lautaret qui la guettait au rez-de-chaussée, quand elle descendit, l'avait surprise :

tout de suite, il lui avait demandé d'être sa femme. Il l'aimait depuis le premier jour, depuis qu'il avait aperçu son visage, à la fenêtre de la rue, le matin de son arrivée. Il avait longtemps réfléchi, il était las de la vie instable, jamais reposée, du soldat. Demi-orphelin, maître de lui-même, il désirait de se fixer : l'amour lui avait dessillé les yeux. Il suppliait très humblement Mlle Brun de le vouloir bien accepter pour époux... Aricie n'avait pas dit non. Et, sauf qu'il en fallait d'abord parler au grand-père, Caroline non plus n'avait pas élevé d'objections à ce projet, quand Aricie, toute tremblante, lui en était venue confier l'émouvante nouvelle. Paul exultait à la pensée d'avoir pour beau-frère un héros. Barthélemy Lesprat accorda son consentement. Aricie en fut transportée. Tout le monde en cette occasion paraissait heureux : Aricie se sentait aimée, chère à tous. A tous, jusqu'aux cousins Coutre, en dépit de quelques sourires dont l'ironie dissimulait mal une secrète jalousie : ces gens-là ne pouvaient jamais se faire à l'idée du bonheur des autres. Mais va-t-on sentir ces nuances quand on est aussi pleinement enivrée que l'était Aricie? Son visage radieux illuminait la sombre maison de la rue Sainte-Catherine. Où donc avait-elle appris à être tout à coup si jolie, la petite Aricie jusque-là timide, modeste, effacée? Elle devenait distraite, dans sa joie ; s'oubliant parfois jusqu'à ne rien faire, enfoncée dans une rêverie si pleine, si riche, si débordante. Toute la tendresse inemployée de son cœur, ses réserves inépuisables d'affection trouvaient maintenant leur utilité. Elle était amoureuse. Elle se regardait au miroir, de temps en temps, sans se reconnaître : elle riait, elle ne retrouvait plus rien d'elle-même. Quoi? Ces yeux ravissants, d'un bleu si fin, si transparent, c'étaient les siens? Ces cheveux, d'un or si doux sous leur double bandeau, c'étaient ses cheveux? Elle se voyait avec étonnement presque jolie, elle qui ne s'était jamais regardée dans une glace ; et puis soudain elle s'attristait. Non, elle n'était pas jolie, elle était laide, elle se trouvait le bout du nez carré, les cils courts ; elle aurait voulu être brune, et que ses yeux fussent noirs et brillants. Elle se détestait de n'être point belle à ravir pour ce charmant cavalier, si supérieur, qui voulait bien l'aimer, qu'elle plaçait si haut et voyait si grand à côté d'elle qu'il lui semblait toujours qu'il était obligé de se baisser pour lui parler, comme on fait aux petits enfants... Le bel officier paraissait-il, le pas de la jument *Fanfare* retentissait-il dans la cour, le chagrin d'Aricie s'envolait, elle était toute à son amour, à son bonheur. Elle éclatait de rire, séchait une larme au bord de ses cils, puis elle se mettait à chanter... Aricie était amoureuse..

La maison participait à ce bonheur. Caroline attendrie devenait

indulgente, se laissait aller à sourire. Elle se rappelait son bon temps, son émoi aux premières paroles de Julien. Elle se rappelait le petit jardin de Floirac, où avaient fleuri ses amours, et elle ne disait rien quand Aricie, la tête ailleurs, oubliait de mettre la nappe, ou descendait un peu plus tard que de coutume. La pauvre enfant découvrait la coquetterie. Sa mère hochait doucement les épaules et laissait faire. Aricie était émue aux larmes de cette indulgence : elle n'y était pas habituée. Elle voyait ses frères joyeux, et elle les en aimait davantage. Paul surtout montrait un contentement enfantin, à croire que c'était lui, l'amoureux. Sa gaieté était héroïque. Il déclamait en rugissant des vers enflammés, et son lyrisme étonnait au comptoir les modestes clients qui lui venaient demander du madapolam, qu'il leur mesurait généreusement au nez, sur le mètre fixé au plafond, au bout d'une tige de fer, avec des gestes emphatiques. C'était un garçon spirituel, en dépit de son romantisme. Il excellait à croquer les gens, en faisait de narquoises caricatures, et jusqu'à celle du grand-père Lesprat, particulièrement dans la scène, mainte fois mimée, où le vieillard avait donné son consentement à M. Lautaret. En cette remarquable occurrence, Paul avait accompagné l'officier à la Souys. Il singeait de façon comique le bonhomme aux bajoues enfoncées dans son vaste col, fort ému au fond de lui-même, nonobstant l'air condescendant qu'il se donnait.

— Monsieur, avait dit Henri Lautaret, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre petite-fille.

Et Paul, imitant la voix, les gestes, la tenue des interlocuteurs, répétait la scène, à laquelle, témoin malicieux, il avait assisté, d'ailleurs attendri.

— « Asseyez-vous, monsieur, » disait le grand-père. Puis : « Jeune homme, votre procédé m'est sensible, et les sentiments d'honneur que vous a inculqués l'uniforme dont vous êtes revêtu... » De doctrinal, devenant paternel, il nommait le jeune hussard « mon cher enfant », puis bientôt « mon cher monsieur Henri », puis « Henri » tout court. L'entretien épuisé, il se levait, serrait son futur petit-fils sur sa poitrine, appelait Félicité, réclamait des biscuits, levait son verre à la santé des fiancés, à la prospérité du roi, à la gloire de l'armée française. Puis, fatigué d'un si long discours, il avait emmené M. Lautaret voir les cloches à l'abri desquelles avaient mûri, l'été précédent, ses derniers melons, et il l'avait ensuite congédié sur un « bonsoir, monsieur », très digne, dont l'irrévérencieux Paul Brun faisait la parodie à mourir de rire.

— Ah ! mon Paul, que tu es taquin ! disait Aricie. Et Caroline souriait : « Ce Paul, tout de même !... » Lautaret écoutait la comédie

en s'amusant, et sous cape, à la dérobée, il envoyait des baisers muets à sa fiancée.

Son père, ancien officier de Napoléon, était mort, jeune encore, en 1820, du chagrin de ne plus servir. Il avait été mis en demi-solde après les Cent-Jours. Élevé par sa mère, remariée depuis, Henri Lautaret s'était engagé à dix-huit ans. Il avait conquis ses galons en Afrique, au feu, sous Lamoricière et Bugeaud. Deux fois blessé, à l'Isly d'abord, puis dans un combat d'avant-postes, aux alentours de Tlemcen, rebuté par quelque injustice et les difficultés d'un avancement qui, désormais, serait d'autant plus long à obtenir que les opérations militaires paraissaient être terminées en Algérie depuis la reddition d'Abd-el-Kader, et que d'ailleurs, il avait été renvoyé en France, il voulait sortir de l'armée. Il avait vingt-huit ans, un petit pécule, et se sentait du goût pour tenter la fortune commerciale ; Lesprat avait parlé de l'intéresser à ses affaires. Comme il connaissait l'Algérie, on pourrait peut-être trouver là un débouché nouveau pour la maison Lesprat et Coutre. L'avenir s'ouvrait sous de bons auspices au jeune ménage. Lesprat et Caroline Brun se félicitaient de l'événement. On pensait que les épousailles auraient lieu dans les premiers mois de 1848. Il fallait seulement que Lautaret démissionnât au préalable. Il fut décidé qu'il demanderait un congé en janvier et irait lui-même à Paris solliciter du ministère la faveur d'être rayé des cadres. Le mariage se ferait à son retour.

Ce jour-là, il y eut un grand branle-bas rue Sainte-Catherine. On y devait célébrer dans un dîner les fiançailles officielles d'Aricie Brun et de M. Henri Lautaret. Ainsi en avait décidé le despotique Barthélemy Lesprat, de qui ces nouveautés avaient ragaillardi l'ardeur, un peu tombée au cours des années précédentes. Bien qu'il habitât désormais la Souys, son cœur était demeuré dans la vieille maison bordelaise où sa carrière avait tout d'abord débuté. « Aricie est Brun, avait-il dit ; qu'elle se marie dans la maison où est mort son père. » Peut-être à part lui jugeait-il qu'il n'était plus assez le maître, à la Souys, pour y fêter, selon son cœur, sa petite-fille. Les Coutre avaient tout envahi.

Le magasin resta donc fermé le jour des fiançailles d'Aricie. Dès l'aube, elle-même et sa mère donnèrent tous leurs soins à préparer la cérémonie du soir. L'ordonnance de Lautaret aida la servante Bernarde. Barthélemy Lesprat s'était réservé le délicat travail d'ordonner lui-même le menu, de surveiller les vins. Les étains brillaient, les meubles étincelaient sous l'encaustique. On avait, pour la circonstance, emprunté au comptoir la plus fine nappe du magasin, et bien que l'on fût en hiver, les vases étaient garnis de fleurs. En donnant

le dernier coup d'œil à la table dressée, Aricie se laissa aller à un excusable mouvement de vanité, et se dit que ses cousins pouvaient venir ; si difficiles qu'ils pussent être, ils seraient reçus dignement.

Lesprat arriva le premier, imposant, soufflant, lourd de majesté patriarcale. Il portait une sérieuse redingote étroitement boutonnée, à la Guizot, sur son gros ventre ; il avait le menton enfoncé dans une cravate à triple tour, un pantalon avec des sous-pieds. Tout son air respirait la gravité, l'importance, la considération de soi-même, la juste notion du devoir longuement accompli. Quand il recevait une adresse, aux Tuileries, le roi lui-même devait montrer moins de componction. L'abbé Lesprat arriva avec son frère. Il fallait un tel événement que le mariage d'Aricie pour le déloger de son presbytère, d'où il se flattait de n'avoir pas quitté depuis la mort de Louis XVIII. On installa les deux vieillards dans des fauteuils, de part et d'autre de la cheminée ; ainsi casés, chenus et dignes, ils y avaient un air de meubles. Et tandis qu'au dernier moment Caroline était montée mettre sa robe, qu'Aricie recommençait pour la troisième fois sa coiffure, que M. Lautaret veillait au débouchage des bouteilles, que le jeune Melchior méditait de rien, dans un coin, selon son usage, Paul tenait compagnie à son grand-oncle et à son grand-père. Quant à Émile, il était parti depuis deux mois déjà pour l'Amérique, avec une petite pacotille. On l'avait embarqué le jour de ses vingt et un ans. Comme il voguait encore en mer, et ne pouvait recevoir de nouvelles il ignorait le grand événement qui portait tant de trouble chez les siens. L'absence de ce frère bien-aimé était la seule ombre au bonheur d'Aricie.

A sept heures, une calèche s'arrêta devant le magasin. C'étaient les Coutre. Les enfants descendirent d'abord, Eugène et Julie, comme d'une boîte, sans songer seulement à donner la main à leur mère pour l'aider à sortir du véhicule, nonobstant ses amples atours. Ils s'arrêtèrent un instant au seuil du magasin. Ils n'y avaient jamais encore mis les pieds, et dans leur orgueil, ils souffraient de s'abaisser jusqu'à venir dîner dans une boutique. Eugène surtout, dont le dandysme était la grande affaire. A quatorze ans, c'était un jeune homme fashionable, déjà vêtu de la façon la plus recherchée. Bien qu'il ne fût pas des Chartrons, il y était reçu, et tenait cet extraordinaire privilège autant de la situation que son père occupait depuis quelque temps à la Chambre de commerce, qu'au soin avec lequel il choisissait ses relations, exclusivement composées des fils des grands marchands de vin, cette aristocratie bordelaise : lorsqu'il parlait de ses amis, il avait toujours l'air d'inventorier une cave.

M. Prosper Coutre parut derrière lui, les favoris plus sombres que

jamais, les lèvres pincées, une large chaîne d'or à breloques tendue autour de son ventre imposant, qui semblait toujours le précéder d'un pas ; le visage exact et glacé de l'homme d'affaires, à qui nul n'en saurait remontrer et que rien, jamais, ne surprend. Sa femme le suivait, vaine, charmante et parfumée, en crinoline, le bout de ses mains délicates apparaissant sous ses mitaines de dentelles, l'air agréable et nonchalant, cet air de duchesse, dont Lesprat était fier. Pour un peu, s'il n'eût craint d'être rabroué par son gendre, qui ne trouvait pas de bon ton d'entendre raconter des anecdotes, le bonhomme, en la voyant entrer, eût été tenté de rappeler l'histoire de la duchesse de Berry, et comment, sur la route de Saintes, on avait arrêté sa fille, au lieu et place de la petite-fille de saint Louis.

Estelle Coutre avait apporté des cadeaux pour Aricie : de la dentelle, un châle merveilleux de Cachemire, une boucle de ceinture ornée d'un camée, une robe de taffetas changeant, avec des ballons et des ruches, le tout en de vastes cartons, comme pour un déménagement. Après que se furent calmées les effusions qui accompagnèrent leur entrée, Prosper fit apporter les cadeaux par le cocher. Il avait demandé le silence, aimant à donner à ce qu'il faisait un caractère impressionnant. A l'occasion du mariage d'Aricie, il entendait se montrer généreux et qu'on pût dire qu'il avait très bien fait les choses.

Tandis qu'Aricie ouvrait les cartons, aux cris admiratifs des assistants, Prosper, imperturbable, jouissait de leur étonnement. Il savourait assez d'humilier autrui par son luxe, et que ses présents disproportionnés accusassent davantage encore le grand honneur qu'il accordait à sa cousine, à sa nièce, en se mêlant avec les siens à leurs agapes.

L'innocente Aricie, trop bonne pour sentir si loin, se récriait. La robe lui parut divine. Jamais elle n'oserait la porter.

— Mais, ma tante ! c'est trop beau... c'est trop beau pour moi !... Que vous êtes bonne !... Jamais je n'oserai mettre cela...

Caroline gronda doucement sa sœur, pour ses folies.

— Bah ! tais-toi... tu n'aimes pas le luxe, toi ! fit rudement le vieux Lesprat, que la prodigalité des Coutre étonnait, autant qu'il était flatté par le bon goût d'Estelle.

Aricie essaya le châle. A cause de ses riches couleurs, il détonnait sur ses épaules, le contraste était trop vif avec sa simple robe d'organdi. Le jeune Eugène en pouffa malhonnêtement dans ses mains. Il donnait de grands coups de coude à sa sœur, avec ironie, et contrefaisait son grand-père : « Tu n'aimes pas le luxe, toi !... » Ce qui excitait sa verve, surtout, c'étaient les mains de sa tante Caroline, ces rudes mains de ménagère, robustes, jaunes et tannées. Sa mère dut

intervenir, assez mollement, pour le faire taire : « Allons, finis de te moquer... » Le dandy n'en continua pas moins de ricaner.

— A table ! fit Barthélemy, quand on eut admiré les cadeaux. Il avait repris de l'autorité, à retrouver les aîtres qui avaient été les siens, s'y sentait chez lui. Il se mit à la place d'honneur, entre ses deux filles, Aricie en face de lui, son fiancé à côté d'elle. L'abbé Lesprat était à sa droite, Prosper Coutre près de l'officier ; les enfants s'installèrent aux bas bouts. On dut séparer Eugène et sa sœur Julie. Eugène, dépité, se prit à bouder, et ne dit plus rien de tout le dîner. Henri Lautaret était calme, Aricie vaguement troublée, Paul nerveux. Il tortillait un papier entre ses doigts, sous la table, et par instant y jetait un regard, à la dérobée.

Le potage fut d'abord absorbé en silence. On n'entendait que le bruit des cuillers, et la déglutition des convives. En bons Bordelais, ils mangeaient et buvaient sans parler autrement que dans l'intervalle des services, tout à la dégustation de leurs vins. Barthélemy produisait en mangeant un bruit épais de mandibules ; à la réprobation dégoûtée de Coutre, au sourcil froncé, il ne se prétendait gêner en rien : c'est un privilège de l'âge. Après le potage, il se renversa dans sa chaise, et dégrafa le premier bouton de son pantalon, qu'il appelait le bouton-maître. Puis, il apostropha son frère :

— L'abbé, c'est grand dommage que la saison en soit passée : nous aurions pu comparer nos melons !

Il s'excita sur ce sujet, qui lui tenait à cœur. Échauffé par les premiers vins, Prosper Coutre entreprit Lautaret, jugé seul digne d'une conversation un peu suivie, sur les débouchés que la nouvelle colonie d'Algérie pouvait procurer au commerce des bois. Il haussa rapidement la question jusqu'aux vues les plus élevées sur la politique pratiquée depuis trop longtemps par le gouvernement, relativement à l'exportation, critiqua avec l'accent d'une fermeté attristée la conduite des affaires publiques, se plaignit avec amertume de l'incapacité de ceux qui font les lois, du mauvais état des affaires, de la récolte insuffisante et de la baisse générale des valeurs. Pour se désennuyer, il parla longtemps. Il vitupéra les scandales, déplora la publicité des récents procès intentés pour prévarication à MM. Teste et Cubières, membres de la Chambre des pairs, et regretta que la justice du roi n'eût pu empêcher le duc de Choiseul-Praslin de se donner la mort dans sa prison, se privant ainsi du moyen de faire un exemple : si M. le duc et pair avait été guillotiné sur la place publique, pour l'assassinat de sa femme, comme un vulgaire malandrin, le prestige de la justice en eût été accru et rehaussé, les principes d'autorité consolidés. Au reste, tout allait mal. Le pays était inquiet, la société

malade. Prosper Coutre ne cachait pas son mécontentement. Cependant, en homme d'ordre, il ne voyait pas d'un bon œil l'agitation se propager dans toute la France, et blâmait avec énergie la funeste campagne des banquets, dont le susdit principe d'autorité, déjà nommé, était ébranlé. Il tenait MM. Odilon Barrot, Duvergier de Hauranne et consorts pour de dangereux pêcheurs en eau trouble ; il lâchait le mot, des jacobins. Quant aux écrivailleurs de feuilles publiques, un Louis Blanc, un Michelet, dont les noms commençaient à se répandre, c'étaient des insulteurs gagés. D'ailleurs, la presse devait être muselée. L'avenir lui paraissait sombre, l'étranger hostile ou méfiant. Selon lui, il fallait procéder à des réformes radicales. Il ne disait pas lesquelles.

L'éloquence de M. Prosper Coutre fut interrompue par la nécessité de donner son avis sur l'ordre dans lequel les vins devaient être servis. Les huîtres voulaient le Barsac : l'accord était fait sur ce point. Il fut moins aisé de l'établir sur celui-ci : fallait-il boire avec la première entrée (c'étaient des quenelles) le Château-Yquem 183*, ou bien le réserver pour la seconde, constituée par une alose, et débuter par le Haut-Brion 184*? Barthélemy tenait pour l'Yquem tout d'abord, et Prosper préconisait le Haut-Brion : il émit gravement que les vins se doivent goûter dans l'ordre progressif de leur chaleur et de leur bouquet, le Haut-Brion cédant le pas au Château-Yquem. M. Coutre fils sortit alors de son mutisme. Donnant tort à son père, il se rangea, non sans humeur, à l'opinion de son grand-père, ayant toujours vu servir le Château-Yquem en premier sur la table de tous ses amis, « qui s'y connaissaient, je suppose ».

Cette autorité l'emporta. M. Prosper Coutre haussa les épaules, d'un air de commisération, et déclara que pour sa part il ne consentirait jamais à ce crime de lèse-majesté vinicole. On trancha la difficulté en servant les deux vins litigieux en même temps. Un émouvant silence s'établit. Barthélemy le rompit seulement pour annoncer l'année de ces crus fameux. Chacun se plongea dans son verre.

Lesprat buvait bien enfoncé dans son fauteuil, le coude sur la table, l'œil émerillonné : il prenait une petite gorgée, l'avalait, faisait claquer sa langue, hochait du chef. Prosper faisait artistement tourner le nectar dans son verre, en examinait la couleur, en supputait la siruposité à l'adhérence du liquide sur la paroi du récipient, en reniflait ensuite le parfum, et puis il y trempait ses lèvres, et avant que de l'absorber, il se rinçait la bouche à gros bouillon, avec la gorgée qu'il avait prise. Puis il restait en arrêt un instant, l'œil abstrait et sans voir personne. Il opinait ensuite, froidement, en se gardant de tout excès d'enthousiasme, en homme qui en a bu bien

d'autres. Eugène réclama un bol pour y rincer son verre, après avoir bu, comme il l'avait vu faire aux amateurs ; il demanda même un verre de cristal, « ne pouvant pas boire là dedans », dit-il avec une moue, en repoussant le simple gobelet qui se trouvait devant lui. Mais il n'y avait pas de cristal dans la maison ; et son incongruité attira au jouvenceau une verte semonce de son grand-père, au gré duquel un vin digne de ce nom n'a pas besoin d'être versé dans un hanap d'or pour être dégusté par un connaisseur : un simple bol y suffisait.

L'abbé renchérit sur ce propos, en citant ces vers qui divertirent l'assistance :

Ce n'est pas le métal, ce n'est pas la faïence,
C'est ce qu'on met dedans qui fait la différence!

Pour sa part, il buvait à petits coups, en tenant son verre à deux mains, l'index et le pouce tournés à l'intérieur, à la manière d'un calice et comme s'il célébrait la messe.

Mais il y eut un grand scandale, et ce fut M. Lautaret qui le produisit, en coupant d'eau son Château-Yquem. A cette détestable vue, toute la table se récria. Barthélemy fusilla sévèrement du regard l'officier, l'abbé leva les bras au ciel, Prosper Coutre prit de l'œil à témoin son fils, qui eut un brusque haut-le-corps. Lautaret s'excusa gaiement de sa distraction en se tournant vers Aricie.

— M. Lautaret est sans doute un homme du Nord, émit ironiquement M. Coutre.

— On voit bien, jeune homme, que vous êtes amoureux ! fit avec indulgence M. Lesprat.

Ce propos fit rougit Aricie.

Mis en verve par l'incident, Prosper Coutre rappela un scandale analogue soulevé quelques années auparavant dans la Gironde par M. le comte de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, qui, lors d'un banquet officiel où Bordeaux avait voulu célébrer dignement sa venue, avait pareillement arrosé un Château-Lafitte unique, à la honte de tous les assistants. Il conta une autre anecdote, dont il avait été témoin dans sa jeunesse : à un fameux dîner de vins qu'on lui offrait, un convive ayant eu la malhonnêteté de souiller d'eau un nectar parfait entre tous, fut provoqué en duel par un des dîneurs indigné. Le duel eut lieu le lendemain. L'amateur d'eau fut tué raide. M. Prosper Coutre conclut de la sorte :

— Et c'était justice, car les méchants sont buveurs d'eau.

Nonobstant le froid que jeta cette sombre histoire, le dîner s'acheva gaiement. Il avait été longuement préparé, médité et choisi avec soin. La liste des plats tenait bien douze lignes, non compris le dessert.

les vins énumérés à part sur le menu élégamment entouré d'un encadrement gothique. Après les fruits, Paul lut le compliment en vers qu'il triturait depuis le potage. La chaleur de ce beau repas lui donna les forces nécessaires pour surmonter son émotion. Il trouva des accents lyriques pour vanter la douceur de l'amour conjugal, compara Lautaret à Persée, quand il vient délivrer Andromède, et sa sœur à Béatrice, à Laure, à Psyché tout ensemble. Aricie pleura, Lesprat exultait. Prosper Coutre sourit avec négligence, et l'abbé se permit de faire remarquer à son neveu que ses vers étaient fort jolis, mais qu'il donnait fâcheusement dans la funeste erreur des modernes, ayant, en deux endroits, négligé de marquer un temps de repos après le premier hémistiche, ce que les meilleurs écrivains condamnent et qui est tout à fait contraire aux lois de la saine prosodie.

*
* *

Peu de temps après ces agapes, environ la fin du mois de janvier 1848, ainsi qu'il était convenu, Henri Lautaret, muni d'un congé, partit pour Paris, où il devait porter sa démission au ministre, et profiter de l'occasion pour voir sa mère et la mettre au courant de ses projets. Bien que son absence dût être courte, le départ du jeune homme fut un chagrin pour Aricie. Cependant, elle cacha sa peine à son fiancé, et aux siens. Quand Lautaret eut quitté la rue Sainte-Catherine, ce fut comme si une lumière s'était éteinte brusquement dans la maison. Aricie y reprit, pour tromper l'attente, ses occupations avec son exactitude habituelle. Mais son cœur gonflé d'espérance lui semblait bien lourd. Toutefois, quand elle descendait de sa chambre, nul autour d'elle ne s'apercevait qu'elle avait pleuré.

ÉMILE HENRIOT.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

EN ATTENDANT LE RAPPORT DES EXPERTS

Décidément la folie humaine n'a pas de limites. On croit rêver en lisant des lignes comme celles-ci, que j'emprunte à un article du fameux docteur Helfferich, le patron des inflationnistes, paru dans le *Tag :* « Depuis la création de la *Rentenbank*, écrit-il, la situation de la *Reichsbank* est meilleure que celle de la plupart des autres banques d'émission du monde. La *Reichsbank* est devenue, par les propres forces de l'Allemagne, une banque d'émission et telle que nous n'en pouvons pas souhaiter de meilleure. »

Que s'est-il donc passé en Allemagne? Un miracle? Le mot est couramment prononcé à propos du mark-rente. De fait, il se produit au delà du Rhin un phénomène de reflux financier absolument imprévu et terriblement artificiel, qui ramène aux frontières les valeurs allemandes en déroute. La monnaie du *Reich* s'est si bien ranimée qu'on voit les acheteurs allemands envahir les pays limitrophes et y opérer des rafles méthodiques. En certains endroits, comme sur les confins hollandais, des scènes se reproduisent qu'on croyait disparues depuis novembre 1918. Pour contenter plus vite les Allemands, les négociants hollandais établissent à la frontière même des boutiques spéciales, où ils revendent, parfois, à leur voisin, moyennant un énorme bénéfice, des denrées obtenues par eux en Allemagne même, il y a un mois et demi ou deux, pour un morceau de pain.

Cette fameuse *Rentenbank*, ce coup de génie pour badauds, a donc résolu tous les problèmes, y compris, naturellement, celui des réparations? Ce serait un acte de démence que de croire cela et, si l'on ne savait que le réel qui se manipule dans les Bourses et dans le monde de change n'est qu'un réel à terme et sujet à révision, on esti-

merait volontiers que tout le monde, excepté les Hollandais, qui se font payer en bons florins, a perdu la tête.

En réalité, le mark-rente n'a tant de succès que parce que le mark-papier était l'ombre la plus usée des valeurs financières ayant cours sur la planète. Il a bénéficié du contraste et du répit. Quant à la stabilisation des cours, elle est moins due à ce modeste et éphémère instrument qu'à la politique de sages réformes administratives pratiquées par l'homonyme de Karl Marx.

Quant au mark-rente lui-même, dans toute cette aventure, il incarne peu de chose. Imitation heureuse, parce que plus pondérée, de nos « bons » territoriaux, successeurs des assignats, il ne repose en définitive que sur une valeur non seulement impossible à négocier, mais déjà engagée ailleurs. Car enfin si le traité de Versailles a un sens, si l'article de ce traité qui assigne aux réparations l'ensemble de la richesse allemande n'est pas un déplorable jeu de mots, l'encaisse territoriale de la *Rentenbank* n'a jamais que la valeur d'une hypothèque en second.

Au regard de la pure raison, le succès du *rentenmark* qui a de bons côtés, dont nous ne profitons pas assez vite, demeure aux trois quarts mystérieux. Les économistes eux-mêmes, qui en ont vu de raides, dans leur rayon, depuis une dizaine d'années, en restent confondus de surprise. Les motifs d'explications ne manquent pas, je le sais, pour expliquer cet inexplicable. Le plus suggestif est sans contredit celui qui part du fait que la circulation du mark-rente s'arrête aux bornes du *Reich*, et par là est soustraite aux grands cyclones déchaînés de Bourse en Bourse. S'il en est ainsi, chaque État en arrivera bientôt à utiliser deux monnaies, dont l'une réservée à ses nationaux.

Mais au fond, personne ne confie sa fortune à la fortune du mark-rente. En dehors du fougueux Helfferich, personne ne le considère que comme un paradis financier très provisoire, à l'ombre des experts, qui ne dispense pas le *Reich* de recourir aux durs bienfaits de l'étalon d'or véritable. Au mieux-aller, le mark-rente est un excellent jeton de Bourse de commerce, et c'est tout. Sa belle tenue ressemble au bel air des opérés du docteur Voronof. Elle ne comporte aucun élément de résistance et tombera soudain comme eux.

L'Allemagne, après le mark-rente comme avant le mark-rente, reste un pays qui se désagrège. Ce n'est pas avec cinq millions de chômeurs — un record depuis 1919 — et un commerce d'exportations anéanti que le docteur Marx ira bien loin, au moins dans certaines directions, car il faut convenir que dans certaines autres, il a réalisé des progrès définitifs.

Le retour de l'Allemagne au culte de la force, inauguré en 1919 par Noske, proclamé en 1920 par Kapp, acclamé peu de mois après par les électeurs, se poursuit à une vitesse croissante depuis l'intronisation des sept généraux et l'exercice des pleins pouvoirs. Ce n'est pas seulement l'administration que l'on épure (sous le couvert de la réduction de 25 pour 100 officiellement, en fait 30 et 35 pour 100 peut-être du nombre des fonctionnaires) de la moindre infection républicaine ; ce n'est pas seulement l'armée que l'on réorganise à grands frais, au point qu'en chiffres absolus, le budget allemand de la guerre dépasse le nôtre ; c'est encore, c'est surtout l'esprit public, qui se purge lui-même de toute contamination révolutionnaire.

On vient de le voir dans des circonstances typiques, lors des élections municipales saxonnes. Le parti social-démocrate en sort battu à plate couture. Pourquoi? Les excès des extrémistes ont dégoûté la population, ces excès qui, précisément, déclanchèrent le régime de la dictature. Le *Vorwärts* a beau attribuer le « regrettable insuccès » de ses troupes aux concessions trop accusées, consenties par l'aile gauche du socialisme au communisme moscoutaire, cette excuse même prouve que l'électeur social-démocrate renie son idéal quand il le voit de trop près. Ce n'est pas seulement pour faire sa cour aux travaillistes britanniques que le président Ebert joue la comédie avec von Seeckt, fait semblant de laisser entrevoir la fin prochaine du régime de l'épée, prononce le mot de constitution et de légalité avec une solennité à rendre jaloux le père Ubu, c'est aussi parce que le traitement administré au *Reich* par la clique militariste a réussi au delà de toute espérance. Ce n'est pas tout qu'une Constitution. Il y a la manière de l'appliquer, qui comporte la manière de la doser, de la freiner, de la suspendre, voire de l'escamoter. Depuis l'arrivée aux affaires des hommes et des principes de droite, la constitution de Weimar, déconsidérée tant par ses victoires genre Erzberger que par ses échecs genre Spartacus, ne représente plus qu'un ensemble de conventions autour desquelles s'enroulent des réalités qui lui ressemblent de moins en moins.

Ce n'est pas seulement en Thuringe, en Saxe, que le socialisme a paru et a déplu. C'est dans l'Allemagne tout entière. L'Allemagne a regardé de près le socialisme et elle le vomit. C'est peut-être excellent pour l'ordre d'une façon vague, pour l'ordre allemand immédiat et relatif, c'est détestable pour l'ordre concret de l'Europe, pour l'ordre lointain, absolu, universel, pour la civilisation, car une Allemagne, rendue au prestige de la violence et du poing, constituera *ipso facto* un foyer ardent au milieu de ce tas de mauvaises brindilles sèches qu'est l'Europe centrale.

Pourtant ne nous décourageons jamais. Les événements du Palatinat ne prouvent pas seulement l'audace des nationalistes ou le long tissu d'erreurs de M. Tirard ; ils prouvent surtout, à mon sens, la faiblesse intime d'une patrie qui ne peut subsister que par l'assassinat. De deux choses l'une : ou les séparatistes représentent quelque chose et alors, si nous avons le courage de renoncer à la fausse politique de la force, ou plutôt à la politique de la fausse force pour adopter l'attitude de la force vraie qui ne s'embarrasse pas de simagrées, ils finiront tôt ou tard (s'il en reste, hélas !) par l'emporter ; ou ils ne représentent rien, et alors on se demande pourquoi les gouvernements de Munich et de Berlin ont dû mobiliser contre eux une armée et des bombes.

Il y a des nationalités qui ressemblent terriblement à l'empire turc de jadis, et même d'aujourd'hui, dans ce sens qu'elles représentent purement et simplement un principe campé au milieu d'un certain matériel démographique. La nationalité allemande est de celles-là. Le jour où elle trouvera contre elle autre chose que des légistes apeurés, bons pour se brouiller ou se réconcilier avec d'autres légistes, elle ne subsistera pas longtemps.

Cela dit sans se dissimuler les erreurs où nous sommes en train de nous enliser. Reviendrions-nous par hasard à la politique de M. Briand sans M. Briand? Oh ! je sais : on nous promet monts et merveilles des experts et de leur rapport. Ce sont, nous assure-t-on, des personnalités vigoureuses et de la plus haute moralité. Il ne manquerait plus que cela ! Mais, rappelons-nous : toutes les fois que des experts se sont réunis pour tâter le pouls de l'Allemagne, tout s'est terminé, comme une fable de La Fontaine, par un bon conseil. Franchement, nous n'avons nul besoin de ce genre d'encouragement. La littérature classique est fertile en admonestations, propres à surmonter l'une et l'autre fortune. Nos rayons et nos souvenirs en sont pleins.

Je vis de bons marks-or et non de beau langage,

dit la *Commission des réparations*. Si c'est pour me rééditer les vers d'Horace à Memmius que vous vous rassemblez, ce n'était pas la peine de venir du bout du monde les uns et les autres, chacun en trois bateaux. Bref, malgré les pirouettes indéfiniment suspendues du mark-rente, malgré l'énergie de M. Dawes, malgré même certains heureux tempéraments apportés aux prétentions premières de ces augustes aréopages politico-financiers, le mot d'ordre doit rester identique : ne pas bouger, se méfier, ne rien lâcher, tenir jusqu'au bout.

On aurait tort de croire que, dans son essence, la crise que nous

traversons comporte de l'inédit. C'est en tout temps que les hasards de la guerre et de ses lendemains se sont répercutés sur les progrès de la finance. La *Banque d'Angleterre* doit le jour aux difficultés que le dieu Mars suscitait à la perfide Albion dans les plaines des Pays-Bas. Mais en ces temps-là tout ne se terminait pas par des banques. Il serait fâcheux que la Grande Guerre eût pour seul épilogue positif la procréation de la *Société des Nations* et d'une *Banque internationale* un peu platonique. Veillons-y.

La situation est plus dure aujourd'hui et plus complexe que celle que vint dénouer le ministère Poincaré. Les réseaux, brusquement déchirés alors, se reconstituent sous nos yeux. On parle de l'instinct des bêtes, des araignées, qui reproduisent toujours, partout, avec leur toile, le même inlassable dessin. L'instinct des finances, des experts, ne varie guère davantage : banque internationale, rapport, conférence internationale, et, en sourdine, moratorium, nous connaissons la mélodie. Elle ne change pas plus que le cri de la cigale, ou le bêlement des moutons.

C'est qu'elle correspond à des réalités durables, inaccessibles à la fantaisie et dont nous ne faisons nullement notre profit. C'est triste à dire, mais nos gouvernements restent aussi paresseux, sur certains points, les uns que les autres. Quelle honte qu'entourés de dangers comme nous le sommes, nous ne nous soyons pas allégés encore du poids des monopoles, du poids de ce scandaleux enseignement primaire *gratuit*, du poids d'un patrimoine domanial (cent fois plus volumineux que du temps où les rois de France se faisaient un point d'honneur de ne pas réclamer à leurs sujets une livre tournois ou un sou parisis, estimant que leurs biens leur permettaient de faire face aux dépenses de l'État) et qui n'aboutit qu'à nous grever de charges nouvelles.

Ce temps heureux n'est plus. Ce que le gouvernement songe à faire, oh ! ce n'est pas une campagne contre la livre sterling ou un redressement rationnel du budget, c'est la lutte à outrance contre les classes moyennes.

On se moque de nous, ou l'on est un sot. Admettons que l'Allemagne réussisse à nous payer le moins possible — et certes l'hypothèse n'est pas dure à faire — qu'en résulte-t-il? Que nous devons d'abord taper ferme pour l'amener à renoncer à son inertie, ensuite nous débarrasser nous-mêmes des dépenses parasitaires qui encombrent notre budget. Le gouvernement préfère rançonner les classes moyennes. Si c'est cela que nous sommes allés chercher à Essen, nous ne sommes pas difficiles à contenter.

Voulez-vous savoir pourquoi la lire, surchargée comme notre

franc d'un très présentable fardeau de dettes interalliées, s'est relevée? C'est que Mussolini, au lieu d'imaginer des décimes, a supprimé monopoles et taxes, à commencer par la taxe successorale, non seulement, comme on l'a dit, en ligne directe, mais entre époux, entre oncle et neveu, entre frères. *Protéger la richesse naissante, provoquer l'épargne, rassurer l'argent, telle doit être la première besogne d'une société capitaliste digne de son nom*, consciente de ses responsabilités. En dehors de ces saines pratiques, on n'a que la caricature du capitalisme. Le budget français que nous confectionnent les faux maîtres qui ont peur de faire payer l'ennemi, qui reculent devant les parasites, n'est qu'un budget de socialistes honteux ou inconscients.

Il est impossible de ne pas songer à tout cela pendant que les experts délibèrent, tâchent de trouver la moins mal taillée de toutes les cotes possibles. Dans un ouvrage récent, le docteur Le Bon constate que si l'on connaît très bien le chiffre des victimes humaines de la guerre, on ignore le nombre de ses victimes idéologiques. En a-t-elle tué tant que cela, des idées, la guerre? Et surtout a-t-elle tué les plus débiles ou les plus perverses? Ce n'est pas sûr du tout. Je crains bien qu'elle en ait plutôt affermi certaines. Pauvre humanité, balancée de l'espérance à la crainte, de l'erreur à la crédulité, sans raison, sans préférence avouable !

Une nouvelle bataille va donc se livrer. Nous avons, si nous le voulons, toutes les armes qu'il faut pour la gagner. Que les experts concluent comme ils voudront, d'ores et déjà certaines de leurs constatations méritent la créance que l'on doit aux documents enregistrés. A nous d'en tirer les conséquences, si personne n'en a la pudeur ou le courage. Tolérerons-nous plus longtemps que l'Allemagne convertisse l'Angleterre, la Hollande, les États-Unis, la Suisse en autant de tirelires nationales? Tolérerons-nous cet impudent budget de la guerre, qui, en Allemagne, dépasse le nôtre et prend la tête du budget militaire du continent? Tolérerons-nous que le fisc français vienne nous assiéger, maison par maison, comme dans une immense et lamentable Saragosse, tandis que le contribuable allemand aura tout loisir de faire des économies et d'en disposer?

Nous avons tous assez de cette comédie et nous voulons un gouvernement qui, avec ou sans experts, y mette fin. Les classes moyennes françaises en ont assez d'être délibérément et lâchement sacrifiées aux syndicats allemands d'ouvriers et de patrons. Cette farce a duré suffisamment. Que les histrions se retirent.

RENÉ JOHANNET.

LES LETTRES

LIVRES NOUVEAUX

A la Recherche du Temps perdu me rappelle ce parc de la Belle au bois dormant, dont parlait Loti, avec enivrement, envahie par la végétation, plein de mystères, et où l'on s'ouvre une route difficile. C'est Proust qui nous y conduit ; et quel étrange promeneur ! Il traverse d'un pas rapide un canton important ; soudain, devant une touffe de fleurs, il s'arrête ; la loupe à la main, il examine fibre à fibre un pétale ; il le sent, il le tâte, il l'expose à la lumière, il le regarde dans la pénombre... Le voilà reparti. On sait vers quel arbre il se dirige ; mais que de retardements ! Un rien le détourne de son chemin, et le plonge en des méditations. Un rien? Il n'y a pas de rien, pour Proust. Où nous ne les soupçonnions pas, il nous découvre des merveilles. Sa curiosité n'est jamais lasse ; sa sensibilité garde une fraîcheur et une acuité prodigieuses. On pourrait dire qu'il est « micropathe », si l'on ne craignait de paraître se moquer de ce qu'on admire. C'est un sorcier, un enchanteur, un mage de la psychologie !

Les deux volumes qui viennent de paraître n'ont pas été revus par l'auteur. Si donc on y découvre, plus encore que dans les précédents, des phrases embarrassées, interminables, et des redites, — Proust en signale lui-même avec bonhomie, — on saura vite les excuser. Il nous faut accueillir *la Prisonnière* avec reconnaissance.

Cette prisonnière est Albertine, la jeune fille que Marcel Proust a connue à Bolbec, parmi d'autres jeunes filles en fleurs. Après avoir

aimé Gilberte Swann, c'est Albertine qui aime, a peur d'aimer, croit aimer, et probablement n'aime pas, cet adolescent prolongé, malade et hyperesthésique. Albertine, qui est, autant dire, sans famille, a accepté de venir vivre à Paris, près de Marcel ; vaguement, elle passe pour sa fiancée ; mais qui pourrait imaginer que cet hésitant, appliqué à suivre les fluctuations incessantes de ses sentiments, à se poser des problèmes qui l'inquiètent, et à leur découvrir des solutions indéterminées, se résoudra un jour à l'épouser? En vérité, Albertine se compromet horriblement, en habitant chez Marcel. On a à peine l'air de s'en apercevoir. Au fond, — bien que pour certains lecteurs ce soit un des attraits de l'œuvre de Proust, — il est bien regrettable qu'il ait attaché tant d'importance à certains égarements de la sensibilité. Quoi qu'on en dise, cela l'a appauvri. Et ses conquêtes eurent été plus précieuses, s'il les avait faites sur le terrain de la psychologie normale, dans les domaines où Montaigne, La Rochefoucauld ou Stendhal n'avaient certes pas tout vu...

Ce séjour d'Albertine chez Marcel nous vaut plusieurs portraits de la jeune fille qui sont des merveilles de finesse et de poésie. Par excellence, des pages d'anthologie.

L'épisode central de *la Prisonnière*, où il est à peine question d'Albertine, est le récit minutieux, — il occupe un tiers du premier volume et la moitié du second, — d'une soirée chez les Verdurin, ces parvenus. C'est un intermède comique, d'une verve extraordinaire, et de la plus amusante vérité.

Vous devinez que les « ajoutés » sont nombreux. Il y a un ajouté sur les cris de la rue, divertissant, mais artificiel, qui fait un peu trop songer au second acte de *Louise*... Bref, on s'en passerait. Un « ajouté » sur la littérature, avec, particulièrement, des vues pénétrantes sur Dostoïevsky. Des « ajoutés » sur la musique. Proust était, comme dit M. Thibaudet, un musicien « visuel ». Les thèmes prenaient pour lui figures de personnages, et il les suivait le long de promenades dans la lumière, sous des voiles colorés et faisant des gestes, plutôt que dans leurs développements. La musique lui donnait des joies « cinématographiques » et non architecturales. Ce n'est pas à lui qu'on eût fait admettre que la vraie musique n'était « ni peinture ni littérature »!

Peau d'Ange vient d'être lancé par M. Jean-Louis Vaudoyer, dans une dangereuse aventure. Peau-d'Ange, c'est Guy Villain, dix-huit ans, d'admirables yeux brun-clair, rayonnant de jeunesse... Un bellâtre? Que non pas! Un être sain, heureux de vivre, déjà las seulement d'être aimé, parce qu'il n'a qu'à paraître pour que toutes

les femmes frissonnent et se penchent vers lui. Il rêve vaguement d'une conquête un peu difficile. Rose ne donnera pas à Guy la satisfaction d'éprouver une résistance. Mais elle est mystérieuse. et ceci compense cela. Figurez-vous que le jeune homme la rencontre dans le tramway de Saint-Cloud. Lui, qui est engagé volontaire et s'impatiente de ne pas être encore parti pour le front, — nous sommes en 1917, — rejoint son groupe, du 96e d'artillerie. Elle va... quoi faire à Saint-Cloud? Nous ne savons ; elle reviendra à Paris le soir même, après avoir fixé un rendez-vous à Guy ; mais c'est tout ce qu'elle a fait. Elle n'a pas résisté à la tentation... Et peut-être encore a-t-elle trouvé ce qu'elle cherchait : un filon pour obtenir des renseignements sur les tracteurs, les canons, les obus, et les déplacements de corps? Cette jolie fille, brune, avec des yeux très clairs, son air triste, ses réticences, sent l'espionne à plein nez. Mais Guy est bien trop naïf pour rien soupçonner.

Les voilà amoureux. Quelques scènes assez vives, mais joliment filées. Et puis, que voulez-vous, tout cela est normal et sain ; et je jure qu'après une lecture de Proust, le roman de M. Vaudoyer semble chaste. Je ne le recommanderai pas aux jeunes filles. Mais l'autre n'est bon que pour les philosophes, un peu vieillis, encore curieux, mais difficiles à émouvoir.

Quelques jours de joie. Et puis la séparation. Petites larmes, un peu de colère de la part de Guy, qui n'obtient de Rose aucune confidence et s'en irrite. Rose, la veille du départ, s'enfuit ; elle laisse à Guy une fausse adresse, puisque, lorsqu'il écrira du front, les lettres reviendront avec la mention « destinataire inconnu ».

Dans un autre roman, nous saurons peut-être le secret de Rose. Celui-ci paraît fort peu « chargé de matière ». Seulement, les nuances du caractère de Guy sont finement notées, et Rose n'est pas une simple « femme fatale ». C'est un être vivant, pour sûr ; une âme sans doute, mais quelle âme?

On lit avec plaisir ce roman, écrit d'un style limpide et fin.

De M. André Lamandé. *les Lions en croix*. Un roman sur l'après-guerre. *Facit indignatio*... L'auteur flétrit, avec beaucoup d'éloquence, avec une force âpre et une ironie lyrique, ceux qui ont menti aux serments de ne jamais oublier les morts, ceux qui ont, sans vergogne, échafaudé leur fortune sur la guerre, et qui traitent de haut, maintenant, les anciens combattants. Je voudrais croire, je crois que la juste colère de M. Lamandé l'entraîne quelquefois trop loin. Il ne me paraît pas possible qu'il y ait des profiteurs de guerre capables de « mépriser » les poilus. Le mot *mépris* est pourtant dans *les Lions*

en croix. N'est-ce pas, qu'il dépasse le vrai, et qu'il dépasse même la pensée de l'auteur?

M. Lamandé a imaginé, au lieu de composer un livre d'observations, un roman réaliste, — il n'a pas voulu refaire ceux qu'on a publiés déjà, sur ce même sujet, et qui sont plus de vingt, — de condenser ses idées sous une forme symbolique, ou épique.

Un ancien combattant, trahi par celle qu'il aime, a disparu du monde. Il s'est associé avec des clowns, il a appris la mimique et sa physionomie merveilleusement mobile lui permet d'exprimer les idées les plus complexes, et les passions... Un jour, au théâtre des Champs-Élysées, dans une scène qu'il a composée, et pour laquelle de jeunes musiciens qui ressemblent aux *Six*, ont écrit une partition extraordinaire, il évoque à la fois le merveilleux sacrifice des héros, et la bassesse des survivants. Et cette fin fait songer à la vision extraordinaire qui courone le *Réveil des morts*, de Dorgelès ! La pensée est la même. Mais c'était des terres sanglantes que Dorgelès faisait se lever les morts indignés, et non de la toile de fond d'un théâtre... Cela fait une différence.

Il reste que la scène imaginée par M. Lamandé, et qui répand l'épouvante dans la salle pleine de métèques et de repus, est d'une émouvante grandeur. Seulement la guerre et ses suites sont d'une telle importance, et nous les vivons encore si ardemment, qu'il est peut-être trop tôt pour leur donner une forme symbolique, et les enfermer dans l'aventure d'un seul homme. La réalité fait éclater le symbole.

Des réserves? Sans doute. Mais *les Lions en croix* sont l'œuvre d'un écrivain de grand cœur, dont l'art est puissant et simple.

Une petite Italienne, Tonia, la fille d'un pêcheur, jouait pieds nus et la jupe déchirée, dans les rues étroites et grasses d'Antibes. Elle fait, cette sauvageonne, la connaissance d'un petit Parisien bien peigné et qui lui parle des Champs-Élysées merveilleux, et des féeries du Châtelet. Tonia est éblouie. Elle ne sait pas que rien n'est plus beau que la lumière blonde ou laiteuse où baigne, devant la mer, le vieux fort de Vauban. Surtout, elle aime, d'un amour enfantin et par conséquent inoubliable, ce petit Marcel égoïste.

A travers toutes les mésaventures de sa vie, elle essayera d'abord de mourir ; puis elle suivra des saltimbanques ; puis elle subira la crise de ses quinze ans, dont le clown tirera profit ; puis elle sera, à Paris qui l'attire, puisque Marcel y est, modèle, danseuse ; jamais elle n'oubliera Marcel. Par une sorte de cristallisation stendhalienne, il deviendra par elle un jeune dieu inaccessible et pur, l'idéal...

Or, elle connaît un autre jeune homme, trop complaisant. qui ne l'aime pas, qu'elle n'aime guère, un écrivain, Jean Réville ; ils vont, côte à côte, quelque temps dans la vie. Un jour, à Antibes même, Jean évoquera des souvenirs, et Tonia saura que ce vilain être est Marcel. Elle marchera vers la mer et s'y engloutira.

Cette histoire, pathétique, pleine d'indications psychologiques intéressantes, est ornée de descriptions de Provence, du Béarn, de Paris, de Fontainebleau, est *la Bonne aventure*, de M. Jacques Bompard.

Si vous vous souvenez des surprises que vous avez éprouvées en lisant les admirables histoires de collège de Kipling, vous devinerez les étonnements que peut éprouver, dans la vieille cité universitaire d'Oxford, le jeune Français qui s'y trouve transporté. L'analyse de ces étonnements, qui sont les uns d'ordre intellectuel, les autres d'ordre sentimental, car l'étudiant mène une intrigue assez poussée avec une Anglaise attirante et singulière, Margaret, à qui ses camarades anglais n'ont pas réussi à plaire comme cet extraordinaire petit Français, si original, voilà, essentiellement, le sujet du roman de M. Jean Fayard, *Oxford et Margaret*.

M. Jean Fayard nous promène parmi ces collèges, qui ont un si étrange caractère archaïque. Il lui semble vivre en plein quinzième siècle. Il aperçoit vite comme à Oxford les classes sociales sont séparées. Lui-même aurait quelque peine à pénétrer à *Christ-Church* ou à Magdalen, où sont les jeunes gens de haute naissance. Il est accepté à Exeter. Il y étudie, un peu ; il y fait, ou il y regarde faire, tous les après-midi, du sport. Il prend part aux joyeux repas du soir, où, lorsque le rector a prononcé *Benedictus benedicat*, tout le monde a le droit de rire haut, et de parler à son aise. Il visite la vénérable bibliothèque bodléienne, où se trouve le manuscrit de la *Chanson de Roland*. Il erre en rêvant au bord de la rivière, sur laquelle s'exercent les équipes de rameurs.

Et puis, Margaret...

Un livre aimable, finement exotique : car il n'est pas besoin d'aller loin pour trouver de quoi s'étonner, et l'on sait bien que, nos voisins anglais et nous, nous ne comprenons pas toutes choses de la même façon.

Dans *Oxford et Margaret*, les observations sont subtiles. Sur un sujet ténu, le récit est bien conduit. M. Jean Fayard, qui est très jeune, nous a donné, pour ses débuts, un ouvrage qui témoigne de beaucoup d'adresse et qui nous en promet d'autres, également habiles et ingénieux.

ROBERT KEMP.

LES BEAUX-ARTS

LE SALON DES ARTISTES INDÉPENDANTS

Le Salon des Indépendants s'est ouvert, cette année, sur une espèce de scandale dont il n'est pas indifférent d'indiquer les causes réelles ainsi que les conséquences probables. La Société que préside M. Paul Signac est devenue, pour ainsi dire, une institution nationale. Quoi qu'on puisse penser de l'utilité d'un salon fondé sur la suppression du jury et des récompenses, il est incontestable que la peinture (bonne ou mauvaise, là n'est pas la question), que la peinture, dis-je, qui fait école un peu partout dans le monde et maintient le prestige de l'art français à l'étranger, a, depuis cinquante ans, pris naissance dans ce Salon. Il y a donc un intérêt à lui voir conserver son caractère et à empêcher une coterie quelconque de détourner à son profit exclusif, la curiosité du public.

C'est à quoi répond le placement des ouvrages par ordre alphabétique qui rend impossible la constitution de ces groupements par tendances qui profitaient aux plus manœuvriers, au préjudice des isolés. Tant pour rompre la monotonie de ce système qui, comme tout autre, a ses avantages et ses inconvénients, que pour essayer d'offrir un tableau de l'art indépendant en divers pays, le comité de la Société avait eu l'idée de grouper les envois des membres étrangers par nationalités. Cette mesure fort légitime en son principe et qui, judicieusement préparée et appliquée, pouvait donner d'intéressants résultats, fut le prétexte d'une agitation factice entretenue à plaisir par quelques personnes intéressées à se cons-

tituer une clientèle de mécontents aux fins de leurs ambitions personnelles. D'autres crurent voir, dans cette décision, une intolérable manifestation de xénophobie. Un certain nombre d'artistes étrangers, égarés par une campagne tendancieuse, s'abstinrent d'exposer, de telle sorte que la représentation de certains pays se trouve fort insuffisante. Cela est, en effet, fort regrettable, car si cette représentation eût été normale, elle eût fait éclater à tous les yeux l'aveuglante supériorité de l'art français dans le domaine de la peinture indépendante. Les écoles étrangères y fussent apparues en posture de disciples, et de disciples souvent attardés. Voilà ce qu'on redoutait en de certains milieux où l'on s'efforce de substituer à la notion d'une école française moderne celle d'une « *école de Paris* », qui absorberait des éléments étrangers de valeur très inégale.

Nantis de cette étiquette, ces derniers espèrent ensuite faire figure dans le monde. Les incidents de cette année ont eu cet heureux résultat d'attirer l'attention sur ces manœuvres et de démasquer ceux qui s'en font les complices plus ou moins désintéressés.

Il serait, en effet, intolérable que les artistes français perdissent le contrôle d'un Salon où leurs confrères étrangers reçoivent une hospitalité sans équivalent nulle part, les exemples et les leçons d'une école libre dont on peut réprouver les principes ou l'absence de principes, mais dont il faut reconnaître qu'elle est unique au monde et contribue au rayonnement intellectuel de notre pays.

Une occasion se présente que la Société des Indépendants devrait mettre à profit pour affirmer sa raison d'être. Le Grand Palais devant être accaparé par l'Exposition des Arts décoratifs, le prochain Salon devra se tenir dans des baraquements, comme autrefois. Du coup, tombe l'un des griefs élevés contre le placement alphabétique, à savoir l'inégalité des salles du Grand Palais. Pour peu que l'on se décidât, quitte à se priver du concours de quelques artistes notoires qui, pour la plupart, n'exposeront plus guère aux Indépendants dès qu'ils seront assurés de n'y plus trouver profit, à ne plus admettre comme membre de la Société ceux qui exposent dans les Salons à jurys, les choses seraient parfaitement en ordre, et le Salon des Indépendants regagnerait en originalité et en signification ce qu'il risque de perdre en qualité. Après tout, ce que le public vient voir là, c'est ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne peut pas, ce qu'on ne doit pas voir ailleurs. En dépit des intérêts particuliers qui s'y opposent, et malgré des considérations très légitimes de camaraderie, il faudra bien qu'on en vienne, un jour ou l'autre, à cette mesure de salut

L'un des agréments particuliers des Indépendants, c'est l'abondance relative des petits tableaux de genre ou des paysages de sen-

timent. Il y en a quelques-uns, cette année encore, qui sont fort jolis, beaucoup de ridicules, quelques-uns qui sont à la fois l'un et l'autre, enfin d'assez nombreux échantillons de ce faux art populaire dont le succès marchand du douanier Rousseau n'a pas peu contribué à propager la mode. Sans imiter la complaisance absurde de certains critiques qui tombent en pâmoison devant tout ce qui ressemble aux anciens fonds des photographes, aux panoramas forains, peintures qui décorent les manèges, les voitures des marchands de sorbets, on peut trouver un charme à l'absurdité même quand elle est unie à la bonne foi et à un certain goût instinctif. Sous ces réserves, on peut admirer comme une réussite heureuse *les Vaches au pâturage sous les châtaigniers* de M. Félix Bichard, et le *Coin de parc en Bourbonnais* de Mme Anne-Marie Bichard, d'une simplicité forte et d'une exquise fraîcheur d'imagination. *La Carrière* de M. Luce, dans la gamme adoucie et estompée qui distingue les ouvrages de sa dernière manière, est un paysage très agréable et qui aurait dû être davantage remarqué. M. Quizet a beaucoup de vivacité et de délicatesse ; l'atmosphère de ses paysages est pure comme un ciel d'avril après l'averse. Il serait impardonnable à un peintre si sensible de répéter certains effets et de gâter son charmant naturel. M. Gatier a deux excellents envois, dans une note déjà plus apprêtée. D'une manière très générale, on constate depuis un an un retour à la manière de Corot et même des petits paysagistes antérieurs à la grande époque romantique. A cet égard, il faut reconnaître que l'influence de M. Derain s'est exercée indirectement dans les milieux les plus divers. Elle peut nous valoir un maniérisme de plus. Dès à présent, on lui doit le décri des factures brutales, une tendance vers la finesse et la transparence du coloris qui peut, en s'affirmant, avoir d'heureux effets.

Autre constatation fort satisfaisante : on ne remarque plus guère, sauf chez les étrangers, une certaine volonté agressive, un dessein de heurter et de déplaire qui étaient communs, naguère, à beaucoup de jeunes peintres. Les derniers et rares fidèles du cubisme se sont mis à l'école de M. Braque et tâchent à ne pas déplaire.

Enfin l'on voit apparaître, de-ci de-là, des ouvrages de mérite inégal, mais conçus manifestement en dehors de toute mode et de toute esthétique préconçue. Telle est la *Moisson* de M. Pierre Dubreuil, un des paysages animés les mieux composés que l'on ait vus récemment. Telle est encore la délicate *Nature morte* de M. Péquin, les paysages de M. Rimbert, de M. Chervin : la *Place de l'Opéra*, si vivante, si vraie et si spirituelle de M. Jean Lefort, qui pourrait être du Paris moderne ; le Canaletto un peu négligé, les petits tableaux

parisiens de M. Adrian d'une simplicité plus étudiée, mais si plaisante.

Il faut reconnaître à M. Paul Signac le don de jeunesse et d'allégresse. Fidèle à sa facture particulière, il en sait tirer les effets lumineux les plus variés et se joue avec une calme ivresse aux confins de la fantasmagorie ; la *Bénédiction des thonniers à Groix* comptera parmi ses plus brillants ouvrages.

Parmi les peintres de genre, MM. Puy et Lebasque se font remarquer aisément, l'un par un coloris simple et juste, l'autre par un goût assez précieux jusque dans la banalité. Mme Lucienne Barbey a beaucoup d'esprit, mais peu de métier. M. Ladureau ne manque pas d'une certaine vigueur caricaturale.

On a vu peu de compositions d'une certaine importance. *Le Port* de M. Lhote est une œuvre méditée et concertée, mais qui offre des parties agréables et des formes ressenties et non plus seulement des représentations intellectuelles. Il y a un charme de netteté et de propreté dans la grande affiche de M. Gérald Murphy. Les cheminées d'un paquebot en ont fourni le motif ; le dessin en est calligraphique et la couleur opaque et bouchée. Cela n'a rien à voir avec la peinture, mais ferait un bon effet dans le hall d'un grand hôtel ou d'une compagnie de navigation.

On ne sait trop dans quel genre classer la grande nature morte de M. d'Erceville qui s'inspire à la fois d'Odilon Redon et de Chagall. Personne n'a signalé cet artiste, dont l'effort n'est pourtant pas négligeable. Au contraire, on a fait un succès légitime à l'envoi de M. Bompart, *Pêcheurs à Doélan*. On y trouve à reprendre une égalité de matière un peu épaisse, des formes sommaires et traitées en silhouette, défauts beaucoup moins accusés, du reste, que dans les œuvres antérieures de cet artiste. En revanche le parti de cette composition utilise avec beaucoup de carrure divers éléments pittoresques, maisons bordant la rue montante d'un village, bateaux et pêcheurs. Les mouvements sont justes et l'accord de tous bien mesuré. L'idée ingénieuse et proprement décorative du peintre fut de construire cet accord sur deux tons essentiels, le bleu et le brun roux des vêtements marins et des voilures. M. Jacques Thévenet n'a exposé que deux petites toiles : une nature morte dans une gamme sombre et vibrante, et une esquisse où paraît une entente très subtile des contours modelés par la lumière. M. Lotiron, dont les envois au Salon d'Automne avaient été remarqués, a fait un des plus agréables tableaux de l'exposition. Une femme au piano, un violoniste debout à l'arrière-plan, un violoncelliste assis et représenté de face, forment ce *Trio* d'une enveloppe si séduisante et d'une atmosphère si discrète-

ment imprégnée de musique. Sans jamais exprimer la matière des objets par un facile trompe-l'œil, il en dégage l'élément le plus simple et la valeur, puis il établit une relation entre ces diverses valeurs et s'efforce vers l'unité harmonieuse du coloris sans perdre le contact de l'impression visuelle. Témoin le dégradé des rouges sombres et violacés du piano et des instruments à cordes, et la progression de la lumière qui semble contourner les objets sans quitter la surface de la toile. La figure de la femme, qui paraît d'abord silhouettée, s'anime et s'éclaire à mesure que le regard s'attarde sur elle et ne révèle qu'au prix d'un peu d'attention sa grâce passionnée et décente. L'art de M. Robert Lotiron ne paraît peut-être trop composé, trop froid qu'à des yeux paresseux et dont la curiosité a besoin d'être vivement sollicitée. J'ai toujours fait grand cas de M. Gromaire, et même dans ses ouvrages les plus informes, j'ai loué les dons puissants du coloriste. Je n'aime guère sa loterie foraine, où le dessin arbitraire, forcé, caricatural des figures gâte absolument l'effet d'une composition intéressante. Il y a dans ce tableau un manque de naturel qui est d'autant plus frappant que ces brutalités concertées ont généralement disparu du Salon. Le reproche qu'on fait à M. Gromaire n'est donc point de suivre le goût du jour ; au contraire. Ce qui embarrasse son esprit et sa main, c'est un certain pessimisme emprunté, purement intellectuel et qui n'est pas assez profond, assez ressenti pour engendrer, comme chez un Rouault, la véritable force tragique. L'ambition de Mme Jeanne Rosoy est plus modeste. Son tableau *Femmes et enfants* n'en est pas moins agréable. Une manœuvre légère, sensible, rachète, sans chercher à les dissimuler, les faiblesses d'un dessin assez mou et d'une emprise mal assurée sur les formes. L'artiste n'a, du reste, pas prétendu faire un portrait. La figure principale est d'un mouvement très éprouvé, le buste de la jeune mère est modelé avec délicatesse et même avec une heureuse sobriété dans le coloris, l'enfant qu'elle tient dans les bras n'est indiqué que par des taches, mais d'un ton juste et posé avec une vivacité très sensible. Mme Jeanne Rosoy possède un don qui ne s'acquiert pas ; elle se doit d'acquérir ce qui lui manque au prix d'un peu de travail et surtout de patience. A quoi bon vouloir brûler les étapes? A preuve Mlle Chériane, qui a commencé par adopter divers maniérismes et qui s'est décidée à apprendre le métier de peintre, à bonne école. Son *nu*, d'un arrangement tourmenté et un peu prétentieux, est encore un des moins médiocres d'un Salon qui n'en comporte guère de supportables. C'est un bon travail scolaire préférable, à cet égard, aux boursouflures charcutières de M. Hofer, qui est pourtant un graveur de mérite et qui sait le dessin. M. Liausu ne

sait pas grand'chose, mais il a un goût assez gracieusement sensuel.

Les nus de M. Pascin n'ont rien d'académique. Ce sont des femmes en chemise, d'un sentiment assez complexe et même faisandé. La facture en est extrêmement habile, bien qu'un peu artificielle, avec les reflets savamment dégradés de ces mauves et de ces verts fluorescents. Il y a seulement quinze ans, on n'eût pas manqué de dire d'un tel art qu'il était baudelairien. De fait, M. Pascin représente volontiers des enfants ingénues *pour tenter les démons ajustant bien leurs bas*... mais avec une complaisance ironique et sans l'âpre accent de Goya.

L'*Antoinette de* M. Camoins est une improvisation très réussie : une servante en corsage rose, en tablier bleu délavé, parmi quelques ustensiles de ménage spirituellement indiqués. Cette toile respire la gaieté et la santé. Quels beaux dons ce peintre a dépensés sans compter dans une foule d'ébauches et d'ouvrages inachevés.

Que M. Lucien Mathelin se défende d'une facilité trompeuse. Elle ne le conduirait pas au delà des agréments de curiosité et de la naïveté feinte. Il a mieux à prétendre. Son bizarre tableau montre un homme et une femme attablés dans un restaurant de nuit. Il y a sur les visages une expression de fatigue hagarde fort saisissante. La figure de l'homme est établie avec une vigueur, une hardiesse d'accent qui annoncent un peintre et un observateur.

Les deux tableaux les plus achevés du Salon sont des portraits. Celui du peintre *Raverat*, par M. Jean Marchand, émeut par une franchise robuste et une rare ferveur de sentiment. Cet artiste est un de ceux, très rares, en qui l'on soupçonne une certaine richesse de vie intérieure.

M. Yves Alix touche à la maîtrise, c'est-à-dire qu'il possède presque tous les moyens matériels de son art. Peut-être le moment est-il arrivé pour lui de s'écarter un peu de son œuvre, de laisser un peu plus de jeu à l'imagination, à la sensibilité, plus de loisir pour son épanouissement. Son portrait du *Ténor Koubitzki chantant* est un portrait. La ressemblance n'est pas seulement superficielle, elle pénètre partout, anime et dilate toutes les formes, rayonne sur le visage et sur les mains qui tiennent la musique. Le modelé est large et ferme, et les parties de clair-obscur sont traitées avec une puissance et une sûreté exceptionnelles. L'accord de la figure et d'un fond bleu sombre un peu romantique est une réussite que l'on peut bien qualifier de facile, mais dont on devrait bien montrer d'autres exemples.

Il n'y a pas cette mâle assurance dans la jolie et décorative (au plus noble sens du mot) composition de M. J.-L. Boussingault, le

Repos des chasseurs. Si l'on prend parti de la négligence et du rendu approximatif des formes, comme M. Boussingault, il faut beaucoup de goût et de sentiment, pour éviter de tomber dans la plus fâcheuse convention. M. Boussingault compte trop souvent sur un heureux hasard pour restituer à nos yeux la vraisemblance des objets, mais il en saisit à merveille le caractère et il excelle à découvrir entre le décor sylvestre, les chasseurs, leurs vêtements, leurs armes, des correspondances très subtiles. Il y a chez lui de la poésie, cela sauve tout.

M. Luc-Albert Moreau n'expose qu'une suite de lithographies inspirées par un livre inédit de M. Francis Carco, *Tableau de l'amour vénal.* C'est une œuvre à tous égards remarquable. Tous les écueils d'un pareil sujet, plate vulgarité, réalisme brutal, préciosité et mièvrerie sensuelle, l'artiste a su les éviter ou plutôt il semble qu'il n'y ait même pas songé, tant la clairvoyance de l'observateur des mœurs double naturellement chez lui la noblesse d'un dessin puissamment expressif.

Signalons enfin parmi tant de sculptures insignifiantes ou ridicules une *figure nue*, en bronze, de M. Marcel Gimond. Pour peu que ce statuaire ferme son oreille et sa porte aux esthéticiens délirants et qu'il s'abandonne à son naturel, il peut donner des œuvres empreintes d'une grâce nerveuse.

Tel est ce Salon, assurément pauvre en œuvres de premier plan, mais non pas tant qu'on l'a dit. Il eût suffi que M. de Segonzac, que M. Chagall et quelques autres imitassent M. Charles Guérin, qui demeure fidèle à un Salon dont sa grande réputation n'attend plus aucun lustre, pour que l'exposition de 1923 ne fût point trop inférieure aux précédentes. Ceux qui se plaignent de ne plus y retrouver l'atmosphère vibrante d'autrefois doivent prendre garde à ceci : la peinture est actuellement en période de transition, la plupart des jeunes artistes méditent de revenir à une conception plus franche, plus large, plus humaine de l'art. Mais ils comptent avec les marchands et les amateurs qu'il ne faut pas brusquer et avec le public aux yeux duquel ils craindraient de faire figure de réactionnaires. Or, l'esprit public, désormais habitué aux bizarreries et à l'outrance par les spectacles de la scène, des magasins, de la rue, est en retard de vingt ans sur les artistes : il ne comprend pas que ces derniers peignent sombre et dessinent en proportions et en perspective, alors que lui s'est fait au bariolage et à la déformation. Et ce malentendu n'est pas près de finir.

ROGER ALLARD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PAUL MORAND

Paul Morand, moderne jusque dans son apparence extérieure et qu'on pourrait dire anglicisé si les lèvres rasées n'étaient pas une mode latine, est né d'une famille française établie depuis longtemps en Russie. Les siens étaient en perpétuelle réaction contre le milieu primitif où leur destinée les avait jetés. Il s'agissait pour eux de ne pas se laisser absorber, et moins par intérêt que par orgueil. Plusieurs générations s'employèrent ainsi à marquer les limites, à souligner les différences. Ne nous étonnons pas que ce qui fut nécessité vitale chez ses pères soit devenu procédé littéraire chez Morand.

L'enfant alla faire ses études en Angleterre et là encore il fut obligé de réagir, ainsi qu'il l'indique lui-même, parce que, non seulement dans ses sentiments les plus intimes, mais jusque dans son vêtement et ses manières, il était aux couleurs de sa patrie. Et puis, ce fut Oxford. Et puis à nouveau le voici courant hors frontières à Londres, à Rome, à Madrid, comme secrétaire d'ambassade.

Il est représentant d'une nationalité auprès d'une autre. Que peut-il faire de mieux que de les confronter? Cet homme peut-il concevoir le monde comme le peut, comme le doit, un marchand qui classe les humains en producteurs d'une part, en acheteurs de l'autre, et pour qui les frontières ont la hauteur des droits de douane? Il le concevra plutôt à la manière d'un géographe, fera une carte des caractères, et, en somme, de l'ethnographie romanesque.

On nous répondra que tout le monde en a fait. Sans doute, mais nous

étions habitués à ce que le Russe peignît les Russes et le Français les Français. Sans compter qu'ils ne se haussaient pas à résumer, sous une apparence vivante, les traits essentiels d'une race, à traduire, et c'est ce que fait Morand, une nation en marche, avec toujours, pour le contraste, dans un coin de la toile, le profil d'un Français qui ressemble étrangement à l'auteur.

Aujourd'hui Paul Morand est au quai d'Orsay, dans ce fameux service des « œuvres françaises à l'étranger » qu'une récente querelle illustra, et dont le chef est M. Giraudoux. Il travaille à la même table que celui-ci. Il remplit le rôle que lui impose le règlement et qui, tout de même, dépasse celui de rond-de-cuir jadis si volontiers accepté des hommes de lettres. C'est peut-être aussi que Paul Morand n'en est pas un. Il a écrit, mais non point comme beaucoup, au sortir de l'adolescence et avant d'avoir vécu. Il a commencé à vingt-huit ans. Il en a trente-cinq aujourd'hui. Et plutôt que de faire un roman, il songe à partir pour Pékin.

Que ceci nous soit un motif d'admiration. L'écrivain contemporain (c'est Paul Morand, c'est Lucien Fabre) a souvent un métier. Il gonfle ses livres de réalité. Définissons le nôtre : quelqu'un de la Carrière et qui écrit.

Mais que le mot de « Carrière » ne nous trouble pas. Il est moderne. Sous une apparence très douce, il dissimule un esprit sportif très accentué, et soudain parle de ses triomphes scolaires, sur la pelouse ou sur la piste. Il conduit une auto, une moto, demain il conduira un avion, et tout naturellement il confronte son style à la marche des moteurs, aux brusques lancers, aux virages pris sur deux roues; il cherche à en faire une force moins précise peut-être que souple et prompte. Réussite que troublent bien des excès d'ailleurs, des excès qu'on eût pu s'épargner comme ces écholalies qui font dresser l'oreille aux puristes et même aux hommes de goût, qui font parler de procédé et permettent enfin à trente jeunes gens de paraître, en copiant très exactement sa manière, présenter les apparences d'un style. Mais que les imitateurs se hâtent; plus Morand va, plus il se dépouille de ces bijoux trouvés au fond de bazars orientaux, de ces mouvements courts, de ces acrobaties inutiles, et bien qu'inférieur peut-être à ses nouvelles, le seul roman qu'il ait écrit témoigne d'un effort vers le simple et le clair.

Mais ce n'est pas seulement par le côté mécanique qu'il atteint la vie moderne et qu'il en prend le sens aigu; c'est aussi par un côté moins accessible, parce que moins apparent, le côté biologique. Morand procède un peu comme les médecins qui se servent de la pathologie pour éclairer le normal. Il va parfois jusqu'à dérouler devant nos yeux la pauvre société moderne aux prises avec les charlatans, et du coup ce n'est plus quelques duchesses devant Habib, c'est dans le grossissement d'une

farce, le monde occidental dévoré par les erreurs levantines et les charlataneries d'Orient.

Le dix-septième siècle cherchait l'homme sous le professionnel et sous le national, et volontiers en revenait toujours aux caractères universels. Il étudiait donc l'avare, l'hypocrite, le menteur, le distrait. Le dix-neuvième se fit une spécialité de l'étude de la profession, que d'ailleurs les maîtres classiques n'avaient point négligée. Il s'en fit une autre de l'étude de certains caractères régionaux, mais quand les auteurs modernes passaient la frontière, c'était bien plus pour aller chercher des tableaux de mœurs étrangères que pour nous rapporter l'étranger. Une enquête comme celle de Morand, disons-le, cela ne s'est jamais encore vu. O'Patah l'Irlandais, Egou l'Allemand, Habib le Levantin, Irène la Grecque et la Catalane et la Nordique et la petite juive de Buda-Pesth et la Russe de Constantinople, voilà bien qui paraît nouveau.

C'est par là que Morand est un véritable écrivain. Ne disons rien de ses vers où il ne fait que chercher sa manière, que forger, qu'essayer son outil, mais Tendres stocks, Ouvert la nuit, Fermé la nuit *et son roman, voilà sous quatre couvertures, une vingtaine d'excellents portraits. Ce n'est que cela, soit. Mais dans ces vingt cadres, toute l'Europe se retrouve avec ses vices, les plus affreuses de ses maladies, ses pauvretés et ses erreurs, tout ce dont elle meurt si l'on n'y porte promptement remède. Vingt portraits bien piqués sur une carte de géographie, comme des papillons. Certains sont monstrueux. Reproductions si exactes, si vivantes surtout que les Levantins, les Allemands et les Irlandais sans doute ne voudront point se reconnaître dans les trois figures les mieux venues, mais c'est alors qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes, la chose du monde au surplus la plus difficile au témoignage des anciens. Et comment se reconnaîtraient-ils? Chacun d'eux n'est qu'un aspect fugitif de sa race, tandis que l'Irlande, l'Allemagne et le Levant sont ici devant nous,* sub specie æternitatis, *dans leurs caractères éternels. On pourrait louer un écrivain de moins que cela.*

***

« *Le Petit Elfe Ferme-l'œil* ».

Il est peu de musiciens, parmi les contemporains, dont l'inspiration soit source plus jaillissante que celle de Florent Schmitt. Cette source, avec les années, coule toujours plus vive. L'on ne se lasse point d'admirer, comme l'on admire le libre déploiement d'une force naturelle, une activité qui s'exprime, sans se prodiguer, au théâtre, au ballet, au piano, dans les chœurs, dans la musique religieuse, dans les pièces pour piano et violon, pour piano et violoncelle, pour harpe et quatuor, pour double quintette à vents, pour harmonie mili-

taire et jusque dans des orchestrations de Chopin et de Schubert.

Mais les mille nuances de cette activité exemplaire ne sont pas toujours perçues par ceux-là mêmes qui ont mission et font métier de les percevoir. Personne, plus que Florent Schmitt, n'a eu à souffrir du péril des simplifications et des classements. Depuis que quelqu'un l'a appelé « le Sanglier des Ardennes », l'opinion commune décrète qu'il n'a licence de s'exprimer que par le grognement des solitaires. S'il lui plaît de se vêtir de soie, on dit qu'il l'emprunte à celles des pachydermes. S'il se permet de donner libre cours à l'humour qui lui est naturel, l'on nie qu'il manque effrontément à toutes les règles du jeu, et l'on vitupère ce chien fou qui vient déranger les quilles sagement agencées de la critique. Devant le compositeur, celle-ci dresse, avec triple défense de la franchir, la triple muraille du *Psaume*, du *Quintette* et de *Salomé;* elle prétend lui interdire de gambader à sa fantaisie, toujours drue et saine au demeurant, dans les champs d'une gaieté pure et quasiment candide, et s'étonne de découvrir en son art une touche de verve humoristique qui, de temps en temps, et bien plus souvent qu'on n'imagine, s'étale et s'égaye.

Ce n'est point là chez Florent Schmitt une qualité acquise, apprise et travaillée. C'est un coin plus secret, mais nullement emprunté, de ce tempérament fort. Dès ses débuts, il a écrit, pour piano, en 1898, une *Sérénade burlesque* qu'ont suivie, un peu plus tard, en 1907, les *Pupazzi*, où dansent les personnages de la Comédie italienne et les silhouettes galantes du dix-huitième siècle : Scaramouche et Aminte, Damis et Eglé, Cassandre et Atys, Clymène et Arlequin. Dans les pièces à quatre mains, si nombreuses et si richement sonores, on entend éclater les *Musiques foraines* (1901) avec leurs parades, leurs boniments de clowns, leurs belles Fathmas, leurs éléphants savants, leurs manèges de chevaux de bois et leurs diseuses de bonne aventure. Dans les *Feuillets de voyage* (1903), une *Berceuse* s'acoquine à une *Marche burlesque*. Une série d'*Humoresques* (1911) déroule les fantaisies jumelées d'une marche militaire et d'un rondo, d'un schergetto et d'une bucolique, d'une valse mélancolique et d'une danse grotesque. Dans les *Rhapsodies* (1904), pour deux pianos à quatre mains, l'une « française », l'autre « polonaise », la troisième « viennoise », on découvre de plaisants « à la manière » de Chabrier, de Chopin, et de Johann Strauss. La musique de chambre pour piano et violon est prétexte, en 1914, à un *scherzo vif*, à un *menuet vif*, et, en 1919, à la *Sonate libre en deux parties enchaînées*, où titre et sous-titre — *ad modum Clementis aquæ* — dévoilent à nouveau le coin de la verve amusée.

La musique du ballet que vient de représenter l'Opéra-Comique est l'orchestration d'une suite pour piano à quatre mains, *Une Semaine du Petit Elfe Ferme-l'œil ou les Songes de Nialmar* que Florent Schmitt écrivit en 1913 pour son fils Raton sur l'argument d'un conte d'Andersen. Sept épisodes le composent : la Fête des Souris ;

la Cigogne lasse ; le Cheval de Ferme-l'œil ; le Mariage de la poupée Berthe ; la Ronde des lettres boiteuses ; la Promenade à travers le tableau ; le Parapluie chinois, et la suite de ces épisodes, dans le plan du comique discret, révèle la richesse du musicien.

Avec *la Fête des Souris*, c'est l'habileté du contrepoint, l'imagination créatrice des courbes sonores qui tantôt s'épousent, tantôt se dissocient, en « augmentation », en « canons », sous les mille vêtures de la polyphonie. Avec la *Cigogne lasse*, une lente sarabande, élégiaque et sentimentale, vient rappeler qu'elle a pour aînées les *Pièces romantiques* de 1911. Le menu galop du *Cheval de Ferme-l'œil* est l'écho précurseur de la *Tragique chevauchée.* Quand se marie avec Polichinelle la poupée Berthe, voici paraître les grâces des pupazzi. Hier, c'est la *Ronde des lettres boiteuses* qui, avec ses thèmes tour à tour légers et boitillants, vient insérer son double suneau, l'un de clair métal et l'autre déformé, à la longue chaîne des musiques de danse que Florent Schmitt a tressée tout au long de son œuvre pianistique : le laendler des *Petites musiques* ou les huit valses qui sont des *Reflets d'Allemagne;* ou la danse pyrénéenne des *Huit pièces sur cinq notes*, ou encore le boléro des *Huit courtes pièces.* Le motif de la berceuse chantée par la nourrice pendant le *Voyage à travers le tableau* ne le cède en rien pour la tendresse des inflexions, à la « nostalgique » ou à la « tendre » des admirables *Chansons à quatre voix.* Et quand s'ouvre le *Parapluie chinois* devant le cortège bigarré des Fils du Ciel, on retrouve tout entier, mais rieur, le musicien des interludes symphoniques pour *Antoine et Cléopâtre.*

Le *Petit Elfe* anime un microcosme aux aspects divers et colorés (qui se révèle, à vrai dire, bien mieux, au concert qu'au théâtre mais quelle réalisation scénique peut-être supérieure à l'imagination?). La pensée musicale, même quand elle s'applique aux motifs les plus menus, est sauvée de la mignardise en restant pleine et soutenue. Pour elle le musicien compose un orchestre où les instruments à vent exercent la primauté. Hautbois et flûtes accusent le dessin, où la clarinette onctueuse ménage les ombres, pendant que les cors, habilement dissonants, rehaussent l'enluminure.

La tentation eût pu être forte pour un musicien moins personnel, de se laisser porter par la convention des gentillesses amenuisées et des mignardises. Mais, toujours fidèle à lui-même, il a, au contraire, adapté son sujet à sa propre puissance. Il a résisté à la tentation d'être « délicieux ». Ses thèmes ont la fraicheur de l'enfance avec la vigueur de la santé. Son Petit Elfe a les joues rouges et fermes comme celles des jeunes garçons scandinaves que cinglent le vent et la neige. Il déçoit ceux qui ne peuvent imaginer les rêves juvéniles qu'au son d'une boîte à musique sous des frisons de papillotes. Mais quiconque aime l'art de Florent Schmitt aimera son Petit Elfe pour ce qu'il y retrouvera de sensibilité bouillonnante, d'énergie contrôlée et d'exubérance allègre.

André Cœuroy.

Le Théâtre : Il faut que chacun soit à sa place.

Si chacun était à sa place, M. Benjamin, après sa nouvelle pièce du Vieux-Colombier, devrait être salué comme un maître et, de plus, récompensé par une couronne civique, tandis que le théâtre du Vieux-Colombier recevrait le titre de premier théâtre français, pour le récompenser d'avoir accueilli cette pièce et de l'avoir montée de la sorte. Mais on peut compter sur la critique pour amortir de son mieux le coup en le recevant sur une couche d'ouate. Ni louange, ni attaque : pas de bruit ; une approbation discrète et polie. Que personne n'accuse le coup, car c'est un des plus roides et des plus graves que puissent recevoir un régime, une société. Quand ils en reçoivent de pareils sans se plaindre, c'est qu'ils ne sont pas loin de mourir.

M. Benjamin, osant le premier exploiter l'ample et riche matière offerte à l'auteur dramatique par nos désordres sociaux, a porté sur la scène un de ces grands capitaines d'affaires qui sont les maîtres du régime. Bourdeluc présente en ramassé tous les traits du personnage. Grossier parvenu, il a acheté le château d'un aristocrate ruiné ; il y remplace les meubles anciens par des modernes, inventés par un jeune esthète juif d'avant-garde. Celui-ci se vante d'ignorer toute technique, toute culture, tout métier, de ne suivre que l'inspiration, la nature, le génie. Il peuple le château historique de sièges impossibles, tels qu'on ne peut s'asseoir que sur les bras. Autour du moderne Turcaret, grouille aussi la tourbe réglementaire des moindres monstres, mi-détraqués, mi-forbans, qui font coup double : ils sont à leur place dans le manoir à l'envers, ils s'y épanouissent et, en même temps, ils exploitent, presque inconsciemment, le parvenu qu'ils flattent. C'est la maîtresse de Bourdeluc, ancienne femme de chambre de qui il a fait une actrice en renom, par fantaisie de seigneur : elle règne à l'Odéon, en attendant le Théâtre-Français. C'est un avocat politicien, Torrent-Bouillon, qui reçoit les secrets du maître, le défend en temps normal et le trahit à l'occasion. Au centre, la puissante figure de Bourdeluc : crapuleux, cynique, vantard, gueulard, qui se vante d'être l'homme d'action, l'homme d'affaires, l'homme des temps modernes par excellence. Personnage énorme, à peine chargé. A mots couverts, on parle de son arrestation, pour faux et usage de faux en matière de contrat avec l'État. Il crâne, il plastronne. « On n'arrête pas Bourdeluc. » Au reste, il a ses armes ; qu'on ne s'avise pas de porter la main sur lui, ou gare au chantage. Il a dans son coffre une correspondance capable de couler raide le ministre de la justice.

Cependant, devant une plainte formelle et un sursaut de l'opinion,

un ministre candide ose l'envoyer en prison. Sur le coup, la fureur l'étrangle. « Les imbéciles, crie-t-il : ils ont un homme d'action et ils le mettent en prison? » Puis, l'instinct de la lutte et de la conservation l'emporte, il se ressaisit. Ah ! on veut l'avoir ! Eh bien, on verra. Et il sort, la tête haute, en faisant porter ses bagages par les policiers qui l'arrêtent.

Au second acte, tandis qu'il est encore en prison, ses amis, — un Bourdeluc a-t-il des amis? non, ses familiers, ses clients, comme on eût dit à Rome, — travaillent à le délivrer. L'esthète juif prépare une fête civique au cours de laquelle on soulèvera le peuple de Paris en faveur de l'opprimé. Un professeur de Sorbonne, président d'une ligue qui ressemble comme une sœur à celle des Droits de l'Homme, propose une manifestation en Sorbonne. Torrent-Bouillon songe à l'audience et à sa plaidoirie.

Survient un directeur de grand journal parisien, qui offre à Torrent-Bouillon de lui acheter, pour ses besoins personnels, les fameuses lettres qui compromettent le ministre de la justice. On édifie sur ce projet toute une sale combinaison dans laquelle Bourdeluc finit par être totalement oublié. Mais celui-ci n'attend pas qu'on vienne le délivrer, il agit tout seul. Son chantage a réussi, le voici qui revient, rayonnant, plus impudent, plus sûr de lui que jamais : un non-lieu lui a rendu sa liberté. Tandis que cette nouvelle jette un désespoir comique parmi ses défenseurs, Bourdeluc, triomphant, exige que le ministre de la justice vienne, en personne, lui apporter des excuses. Et le ministre vient.

Ces deux premiers actes constituent une satire admirable. Jamais le régime n'a été peint en tels traits de feu. M. Benjamin n'a pas raffiné, il n'a pas même cherché à nouer une forte action dramatique, il a taillé en pleine matière, avec une joie de vengeur et une puissance irrésistible. En pleine maturité de son talent, inspiré comme il n'a jamais été, il a rencontré tous les bonheurs à la fois, il a trouvé des formules qui valent les mots de Beaumarchais et qui auront peut-être bientôt la même signification historique. Le ministre de la Justice républicaine dit en serrant la main à un homme d'affaires boche : « La France de la Révolution tend la main à l'Allemagne de la Réforme. » Le professeur de la Sorbonne dit que son cours n'a pas pour effet d'enseigner, mais d'exalter l'opinion « jusqu'au meurtre et à l'incendie ». Et si l'on veut savoir ce que pense le public de Paris, on n'a que la peine de venir voir l'accueil qu'il fait à ces grands raccourcis comiques, qui sonnent le glas d'un régime.

M. Benjamin a pris le parti de finir sa pièce en farce. Il juge que tant de sottise, de bassesse ou d'horreur doit être purgée par le rire et ne mérite même pas l'indignation. Il n'a pas tort : le rire est la plus terrible des armes quand elle est maniée d'une main aussi magistrale. Sans doute, ce changement brusque de direction rompt l'unité et, du point de vue métier, on peut objecter que Bourdeluc, centre de la

pièce aux deux premiers actes, disparaît au troisième. Mais le moyen de résister à la délicieuse invention de M. Benjamin? Trois citoyens de bon sens, que dégoûtent Bourdeluc et sa bande, imaginent de se payer royalement leurs ignobles têtes. Accompagnés d'une mascarade, ils se présentent au château et annoncent qu'ils sont les délégués d'une révolution accomplie à Paris au nom de l'ordre. Aussitôt, tout le monde tremble devant eux. Le nouveau pouvoir, disent-ils, ne proscrira personne, mais remettra chacun à sa place. Leur plaisant tribunal s'installe et juge en musique ces puissants à qui il a suffi de montrer l'ombre de l'autorité pour qu'ils retrouvent des âmes de laquais. Minos, Earque et Rhadamante distribuent à chacun sa juste part. Bourdeluc, brutal avec les faibles, rampant avec les forts, apte aux commandements inférieurs et aux besognes pour lesquelles il faut une poigne sans délicatesse, deviendra un fort bon policier de qualité et de rang inférieurs. L'avocat Torrent-Bouillon sera musicien, car, tandis qu'il soufflera dans une flûte, il ne pourra plus parler. Les faux artistes seront valets, le ministre deviendra manœuvre afin d'apprendre la valeur du travail consciencieusement accompli. Pour finir, les représentants de cet ordre idéal et charmant marient la fille de Bourdeluc au seul honnête garçon de la troupe. Et ils obligent tout le monde à danser à la noce : « Sautez, monsieur le ministre, comme vous faisiez danser l'intérêt de l'État. »

Œuvre unique dans l'art dramatique contemporain, non seulement par le genre et par l'invention, mais par la qualité d'un comique qui se contente des procédés de Molière, en tire des effets nouveaux et admirables, et les met au service de la plus haute raison. Ce n'est pas seulement dans la carrière de M. Benjamin que cette pièce marquera une date heureuse : c'est dans l'histoire du théâtre de notre temps, et peut-être, demain, dans l'histoire tout court.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Les premiers actes du cabinet Ramsay Macdonald. — *Constitué avec la délégation de M. Asquith et le concours des éléments les plus germanophiles d'Angleterre, le cabinet Ramsay Macdonald n'agit, pour commencer, qu'avec beaucoup de précautions. Sa situation parlementaire est peu sûre, comme le montre l'intervention de M. Asquith aux Communes à propos des affaires de Poplar (13 février), et il faut éviter le risque de conflit et de rupture avec la France.*

Tous les actes du nouveau ministère, depuis sa formation, reflètent cette préoccupation.

De là, son silence sur la partie socialiste de son programme et ses protestations d'amitié et de bonne volonté envers la France, auxquelles M. Poincaré répond, le 1er *février, par une lettre conçue en termes semblablement cordiaux.*

Le même jour, le gouvernement britannique reconnaît les Soviets. Mais cette reconnaissance est entourée de toutes sortes de conditions prudentes, à peu de choses près celles qu'exigent la France et les Etats-Unis : la Russie devra régulariser les traités anciens et s'engager à ne pas faire de propagande communiste.

LES AFFAIRES D'ALLEMAGNE. — *Tandis que l'Angleterre va à gauche, et qu'en France la position parlementaire de M. Poincaré s'affaiblit, l'Allemagne est en pleine réaction politique et sociale, et, par la dictature des militaires, tend à éliminer le socialisme.*

Le 9 février, les séparatistes rhénans évacuent les bâtiments qu'ils occupaient à Mayence. Abandonné par le gouvernement français, le mouvement autonomiste est en train de disparaître.

La question du Palatinat met toujours aux prises les gouvernements de Paris et de Londres, mais M. Poincaré fait des concessions à M. Ramsay Macdonald.

C'est ce qui ressort du discours du Premier anglais, le 12 février, où un accord prochain est annoncé. M. Ramsay Macdonald préconise également l'admission de la Russie et de l'Allemagne dans la Société des Nations, et espère que le jour est prochain où la France et les autres Etats de l'Europe verront la sécurité « non dans les armements, mais dans la justesse de la position des nations dans le monde ».

On ne tarde pas à apercevoir les conséquences de cette orientation nouvelle. Les nationalistes allemands reprennent de l'audace : le 13 février, une bande de leurs partisans massacre à coups de hache les séparatistes réfugiés dans l'hôtel de la sous-préfecture de Pirmasens. Le même jour, une tentative analogue a lieu à Kaiserslautern. Le 14, six séparatistes sont massacrés à Durckheim. Partout, comme le constate l'agence Wolff, les troupes françaises d'occupation ont observé la neutralité.

FRANCE. — *La Chambre poursuit la discussion des projets fiscaux du gouvernement. Les décrets-lois réclamés par M. Poincaré sont votés. après des débats tumultueux (7 février).*

Sur le projet du double décime, le gouvernement pose la question de confiance et obtient une centaine de voix de majorité (14 février).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30534.